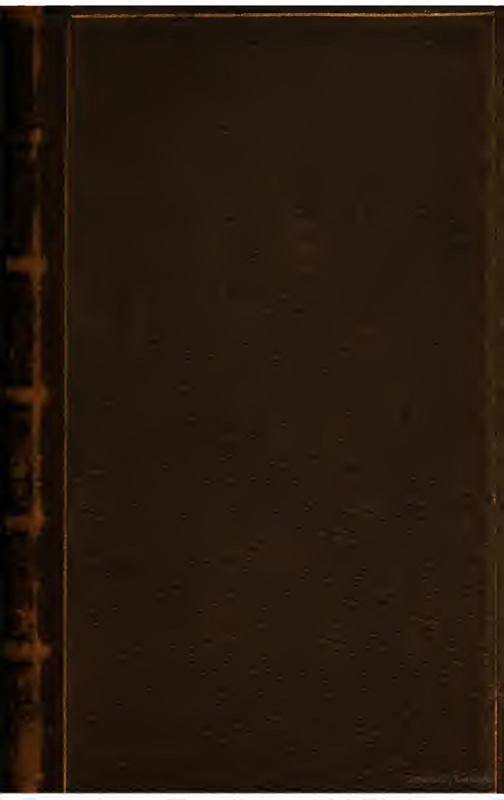
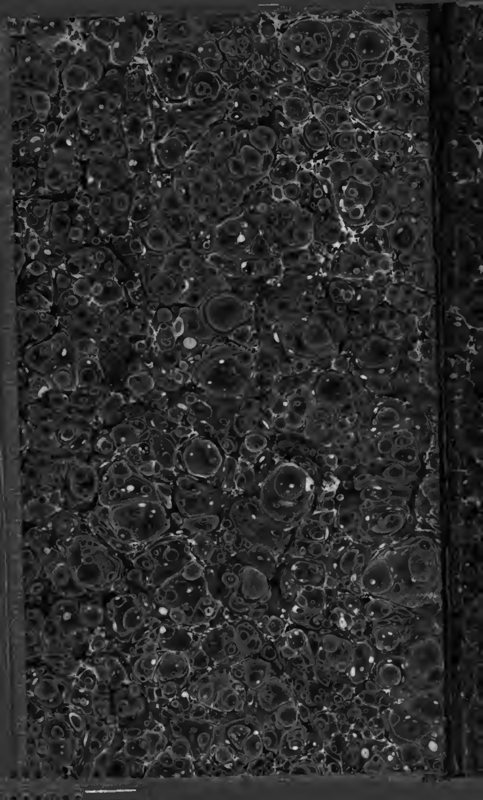
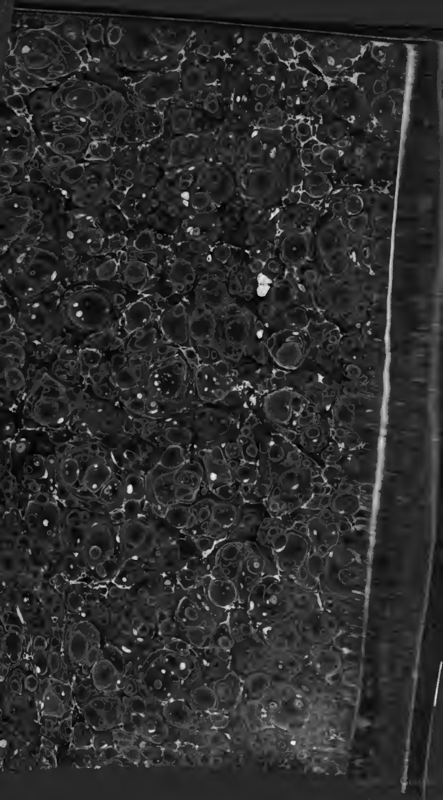






ŒUVRES
DE CARRON.

LYON, IMPRIMERIE D'ANTOINE PERISSE,
IMP. DE N. S. PÈRE LE PAPE ET DE S. É. MGR LE CARDINAL-ARCHEVÊQUE.

VIES DES JUSTES

DANS

LES PLUS HUMBLES CONDITIONS

DE LA SOCIÉTÉ,

PAR L'ABBÉ CARRON.

« Vous êtes vraiment un Dieu at-
» tentif à vous cacher, ô Dieu d'Is-
» raël, Sauveur ! »
Isaïe, c. 45. v. 15.

NOUVELLE ÉDITION.



LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES.

LYON, GRANDE RUE MERCIÈRE, 33. | PARIS, RUE POT-DE-FER S.-SULPICE, 8.

1844



AUX FIDÈLES

PLACÉS PAR LA PROVIDENCE

DANS LES PLUS HUMBLES CONDITIONS

DE LA SOCIÉTÉ.

Mes frères bien-aimés, vous les amis du Seigneur, vous la portion la plus chérie de l'immense famille de Jésus-Christ, vous qui, dans votre humble condition, nous retracez sa vie cachée, sa vie obscure et inconnue au monde, avec quelle tendre vénération je vous contemple et vous bénis ! La foi vous présente à moi comme les êtres précieux qui formèrent la douce société du divin Sauveur sur la terre ; vous me rappelez éloquemment le Dieu bon, qui se plaisait à se montrer le Dieu des petits et des pauvres ; qui, vêtu comme les derniers citoyens de l'Etat, nourri comme l'indigent, n'ayant pas où reposer sa tête, a rendu par là même si honorable dans le christianisme l'état pénible et souffrant où sa providence vous a réduits. C'est à vous que je m'adresse, vertueux artisans, pieux cultivateurs, serviteurs édifians, hommes du peuple, ainsi que le monde vous désigne, mais hommes de la droite du Très-Haut, quand vous observez sa loi sainte avec ferveur ; mais alors marqués déjà du sceau des élus, destinés à régner à jamais sur le trône de la gloire, après avoir vécu dans la pous-

sière ici bas. O mes frères ! quelles expressions pourraient vous rendre tout l'amour que nous vous portons ? Voyez dans notre cœur les vœux ardens qu'il renouvelle sans cesse pour que vous soyez généreux à vous conformer aux vues paternelles du meilleur de tous les maîtres. Il ne vous éprouve ici-bas que pour vous assurer de magnifiques couronnes dans le séjour délicieux où le bonheur ne finit jamais.

Mais que notre Dieu demande-t-il de vous, afin que vous répondiez à vos immortelles destinées ? Entrés dans le sentier étroit qui conduit à la vie, que vous faut-il, mes amis, pour que vous deveniez des saints ? Chers artisans, dont la propriété consiste dans votre travail et votre louable industrie, vous avez droit, sans doute, et le droit le plus sacré, d'employer dans toute leur étendue les seules ressources qui soient accordées à votre subsistance. Mais il est aussi des règles qui doivent légitimer vos désirs et vos démarches ; et ces règles sages, l'équité les dicta, l'expérience les inspira, le bien public les établit En soutenant constamment un travail nécessaire, en comprimant les élans de la cupidité, que de ruses cachées vous éviterez ! que d'artifices secrets auxquels vous échapperez ! Ce sont, hélas ! autant de sources intarissables de fraudes et d'injustices, qui attirent la colère de Dieu sur des fatigues que rien ne peut faire prospérer, lorsque Dieu les maudit. Eh ! quand elles réussiraient en ce monde, elles porteraient après elles l'anathème, et le plus terrible anathème dans l'éternité.

Paisibles habitans des champs, l'innocence de vos mœurs est moins exposée que dans les villes ; et soutenue par des peines presque continuelles, elle vous épargne la plupart des occasions de pécher ; par là cette heureuse qualité peut se conserver en vous plus aisément. On a dit que la vertu, bannie de la terre par les déréglemens des hommes, avait fait son dernier séjour dans les campagnes. Eh ! n'est-ce donc pas là que le beau ciel qui est sur vos têtes, la terre qui vous porte, cou-

verte successivement et de fleurs riantes parfumées, et de fruits précieux et abondans : n'est-ce pas là que les tendres concerts des aimables habitans des airs, tout, dans le livre éloquent de la nature, prête à vos esprits de sages pensées, et communique à vos cœurs les plus doux sentimens ? Aussi, chers amis, est-ce dans vos humbles chaumières qu'on devrait trouver encore des mœurs pures, de la candeur, de la droiture, la crainte de Dieu, le respect pour notre Religion sainte, l'amour pour ses vénérables cérémonies, la fidélité à ses salutaires pratiques. O portion la plus utile de l'Etat par l'importance de vos occupations, classe si bien nommée la nourrice de la patrie, laboureurs, fermiers, vignerons, sous ces dénominations diverses vous nous êtes si chers ! et, ponctuels dans l'accomplissement des devoirs attachés à votre condition, combien aisément vous deviendriez nos modèles !

Vous, chers et pieux serviteurs des deux sexes, vous qui, selon le langage du monde, domestiques des autres, êtes leurs tendres frères d'après la voix éloquente du christianisme, je trouve renfermés dans un cercle étroit les devoirs dont l'accomplissement assurerait votre bonheur éternel : fidélité, obéissance et travail. Soyez inviolablement attachés à vos maîtres, dociles à leurs volontés, assidus aux travaux qu'ils vous commandent. Mes bien-aimés, consolez-vous dans cette situation cachée où l'œil de la Providence vous contemple avec amour. Au jour fortuné qui vous ouvrira le sein du Rémunérateur suprême, tout sera égal à ses yeux : le serviteur ne pourra-t-il pas être même au-dessus de celui qui lui commandait ? ne pourra-t-il pas être établi sur un trône ?

D'ici là, mes bons amis, songez à vous sanctifier par les humbles occupations qui vous sont prescrites. Chers artisans, chers laboureurs ; et vous, serviteurs édifians, songez que les actions les plus communes, les plus viles même en apparence, un verre d'eau, une obole donnée au nom de Jésus - Christ un bon désir, une sainte pensée, le plus léger sacrifice, tou-

tes ces actions, animées d'une intention pure, vous rendront dignes du délicieux héritage de la céleste Jérusalem. Ainsi l'ont conquise un Joseph dans son atelier, une Geneviève en gardant son troupeau, un Isidore dans la paisible culture de ses champs; ainsi encore, et plus récemment, l'ont conquise ces touchans modèles que je vais placer sous vos yeux, un Métakuat, un Etienne, une Françoise, une Marguerite, un J. Bessard, un Marc-Antoine Bonnet, attentifs, en arrosant la terre de leurs sueurs, à lever des yeux pleins de larmes et des mains tremblantes de reconnaissance et d'amour, vers le sublime Auteur de tous les dons. Ainsi l'ont conquise, dans de pénibles fonctions auprès des pauvres et des malades, une Marie-Anne Pouillet, une Julienne Jouvin; tandis que s'assuraient de leur côté l'immortelle couronne, soit dans une édifiante domesticité, les Marie Dias, les Amice Picard, les Armelle Nicolas, les Jacques Cochois; soit dans les travaux de bons et simples artisans, les Robert, les Henri. En suivant les traces de ces bien-aimés du Très-Haut, vous ne pleurerez plus sur vos afflictions; vous garderez vos larmes pour vos péchés. Souffrant en patience, vous direz: Bientôt ce ne sera plus le temps de souffrir, mais celui de régner, vous ne repousserez point vos peines pour vous soulager: vous ne les augmenterez point en vous occupant de ce qui les cause; vous sentirez par vous-mêmes le fruit de la guerre que nous faisons à nos sens. Enfin, puisque le paradis, le purgatoire et l'enfer ont une espèce de commencement en cette vie, souvent vous vous direz au milieu de vos chagrins et de vos privations en tout genre: Ah Dieu! mon aimable et adorable modèle, mon bienfaiteur infini, que je serais affligé, si je venais à perdre la moindre goutte du calice que votre amour me présente! Divin Sauveur! vos épines sont mes roses, et vos souffrances sont mon paradis.

VIES DES JUSTES

DANS

LES PLUS HUMBLES CONDITIONS

DE LA SOCIÉTÉ.

MARIE DIAS.

Extrait de sa vie, tiré de l'Abrégé qu'en a publié le père Jean-François de la Marche, de la Compagnie de Jésus, à Nantes, chez Joseph Vatard, en 1756.

Marie Dias naquit à Vite, petit village de la Vieille-Castille en Espagne, de parens pauvres et vertueux ; ils s'appliquèrent à lui donner une éducation chrétienne, et la petite Marie profita si bien de leurs leçons, qu'elle devint l'exemple et l'édification de son village. On admirait, dès l'aurore de sa vie, sa tendre piété, son assiduité au travail, et les soins qu'elle donnait aux auteurs de ses jours. Elle continua toujours de s'acquitter de ses

devoirs envers eux avec un zèle plein de respect. Sa docilité, sa prompte obéissance à toutes leurs volontés, sa modestie et sa ferveur à l'église, tout annonçait déjà ce qu'elle serait un jour. A mesure qu'elle avançait en âge, ses progrès dans la vertu devenaient plus sensibles. Ennemie des jeux et des divertissemens qui pouvaient intéresser la délicatesse de sa conscience, elle se retirait dans le secret de son cœur pour écouter Dieu et lui parler, tandis que ses compagnes se livraient au plaisir. Néanmoins, sa dévotion n'avait rien de repoussant ; le calme de sa physionomie, qu'elle devait à une conscience pure, prêtait à sa piété de nouveaux attraits, et lui donnait les formes les plus aimables. Jamais elle ne se dispensa du travail qu'on exigeait d'elle, sous prétexte de s'appliquer plus longtemps à la prière ; la jeune servante de Jésus-Christ était consacrée aux travaux de la campagne, travaux si assidus, si pénibles, et incompatibles avec de longues oraisons et des prières vocales multipliées; mais elle sentait que devant tout aux auteurs de ses jours, le besoin de son cœur et celui de la reconnaissance lui imposaient l'obligation essentielle de partager avec eux les peines et les soins

du ménage. Remplie d'un amour religieux pour ses père et mère, jamais elle ne voulut les quitter, parce que la volonté de Dieu la fixait auprès d'eux : pendant quarante ans elle fut leur consolation, leur appui, en même temps qu'elle était un modèle de vertu pour toutes les familles qui entouraient sa cabane : on ne pouvait se lasser d'admirer l'art qu'elle avait de concilier une activité infatigable avec l'esprit de recueillement, avec l'égalité d'humeur et les attentions continuelles que réclamait la vieillesse de ses parens. Attentive à se purifier des moindres fautes dans les eaux salutaires de la pénitence, elle puisait fréquemment les grâces les plus précieuses dans la participation à la divine Eucharistie.

Le Ciel ayant récompensé par une sainte mort les vertus de son père et de sa mère, Marie Dias crut devoir s'arracher du sein de sa famille pour vivre dans un détachement plus parfait des choses de la terre : elle n'en resta pas là dans la voie de l'Evangile. Dieu la voulant toute à lui, inspira à l'humble bergère le dessein de donner aux pauvres le peu de bien qu'elle possédait. Elle s'en dépouilla, avant de partir de Vite pour Avila,

avec une générosité et une liberté d'esprit qui ne pouvaient résulter que de son abandon total à la divine Providence. A Avila, entrée au service d'une femme fort riche et d'une haute considération, Marie, simple comme les champs qui l'avaient vue naître, devint bientôt l'objet du mépris et des railleries des autres domestiques ; ils en vinrent jusqu'à l'accabler d'injures et lui refuser la nourriture. Sa piété n'était pour eux qu'un nouveau motif de la maltraiter davantage : la victime opposait à tant d'injustices une douceur et une patience inaltérables : elle ne laissa jamais apercevoir le plus léger nuage d'humeur ou de mécontentement. Affable et prévenante à l'égard de ses violens persécuteurs, elle ne se plaignait de rien, et recevait avec joie, pour l'amour de Jésus-Christ, toutes les peines qu'on lui occasionait. Six ans s'écoulèrent sans que sa maîtresse eût été instruite des rigueurs exercées envers la pieuse villageoise. Cette dame, quoiqu'elle se montrât coupable d'une grande négligence sur l'ordre à tenir dans sa maison, avait un fonds de vertu. Elle arrêta ce désordre aussitôt qu'elle en eut connaissance, et donna à Marie des marques particulières d'estime et d'attache-

ment. Ce long état d'épreuves procura de grands mérites à la généreuse fille de la croix. Le vrai chrétien souffrit - il jamais sans recueillir de ses tribulations de précieux avantages? Marie profita des siennes de manière à attirer sur elle les bénédictions du Ciel les plus abondantes. Elle avait fait, depuis plusieurs années, le vœu de chasteté; elle voulut y ajouter celui de pauvreté et celui d'obéissance à son confesseur; elle lui rendit un compte fidèle de ses plus secrètes pensées, lui dévoila les vues que Dieu lui inspirait, les grâces qu'elle en recevait. Le sage et prudent Ananie approuva tout, mais ne voulut pas recevoir son vœu d'obéissance; la pénitente, de son côté, crut qu'elle n'était pas dispensée de le pratiquer avec la plus stricte fidélité : aussi ne vit-on personne plus parfaitement détaché de son propre jugement et de sa propre volonté; preuve non équivoque d'une dévotion solide, et moyen presque unique de se garantir des illusions dans la vie spirituelle. Le Seigneur appelait sa servante à une retraite plus rigoureuse; et jalouse de répondre à un attrait aussi doux, elle obtint de l'évêque, Alvarès de Mendoce, la permission de se retirer dans une petite cham

bre qui donnait sur l'église de Saint-Milan, le Saint Sacrement y reposait, et sa consolation était d'y passer presque entièrement les jours et les nuits en actions de grâces, en tendres effusions de cœur, dans les exercices de l'oraison la plus sublime et de la pénitence la plus austère.

L'éclat de sa sainteté perça l'heureuse obscurité dans laquelle elle voulait s'ensevelir. Elle sortait rarement, seulement pour aller se confesser à l'église des Jésuites, et pour visiter des personnes pieuses qui la désiraient avec empressement, et entre lesquelles il s'en trouvait plusieurs de la plus haute qualité. Bientôt on voulut connaître sa chère solitude, et Marie eut la douleur de s'y voir plus souvent interrompue qu'elle ne l'aurait souhaité. Ce n'est pas que les visites fussent sans fruit pour ceux qui les avaient faites : on sortait d'auprès d'elle, non-seulement édifié, mais encore étonné de ses grandes lumières sur les mystères de la foi et sur les secrets de la vie intérieure. Les plus savans étaient forcés d'avouer qu'il y avait du surnaturel dans cette étendue et cette sublimité de connaissances. Mais hélas ! à quels dangers n'était-elle pas exposée dans ces entretiens, et

quels assauts étaient livrés à son humilité, vertu sans laquelle l'Esprit de Dieu ne saurait habiter dans nos cœurs ! Bénissons le Bienfaiteur adorable qui surveillait son ouvrage avec un amour de jalousie. Il daigna lui ménager, contre les hommages publics, un contre-poids salutaire en lui envoyant des sécheresses, des ennuis, des dégoûts, des peines intérieures de toute espèce : il permit même au démon de la tourmenter de diverses manières. Oh ! le cruel martyre, quand on aime véritablement Dieu, et qu'on le croit éloigné de soi, qu on se persuade même l'avoir pour ennemi ! La généreuse épouse du divin Maître goûta toute l'amertume du calice, et ne refusa pas de le boire jusqu'à la lie. Supportant ses afflictions avec un courage et une résignation sans bornes, elle se permettait uniquement de dire à Dieu, avec la simplicité des saints : « Hé quoi, Seigneur, à présent que je vous ai donné tout ce que je pouvais vous donner, vous me quittez ! »

C'est une ressource précieuse pour les ames éprouvées, de trouver dans les ministres du Seigneur auxquels elles s'adressent, des anges de paix qui s'efforcent de leur procurer le calme de la conscience ; mais elles sont

doublement à plaindre, ces ames désolées, quand leurs guides n'agissent pas de concert avec l'Esprit de Dieu, quand ils sont assez téméraires pour y substituer leur propre esprit, quoiqu'ils dussent uniquement étudier et seconder les opérations surnaturelles de la grâce. La servante de la croix n'eut pas à supporter cette nouvelle tribulation. Son pieux Ananie, le père Balthazar Alvarès, de la Compagnie de Jésus, homme d'une sainteté consommée, possédait à un degré éminent le discernement des esprits. C'est lui qui rassura sainte Thérèse, qui, par ses voies extraordinaires était un problème en Espagne, et l'illustre vierge convenait qu'elle ne lui parlait d'aucun état d'oraison qui lui fût inconnu. Ce religieux, dont le zèle épuré ne faisait acception de personne, reconnut bientôt que Marie Dias était une de ces ames fortes à qui le lait des enfans ne convient plus, et qui ne doivent être nourries que du pain de la tribulation, afin d'acquérir l'accroissement nécessaire pour atteindre à l'état de l'homme parfait. Dans cette pensée, il travailla à la faire mourir de plus en plus à tou ce qui tient aux sens, la mortifiant et l'exerçant de toutes sortes de manières. Marie n'es-

suyait de sa part que rebuts et humiliations. Tantôt il refusait de répondre à ses questions ; tantôt il répondait d'un ton si sévère, qu'elle en était pénétrée de douleur. Un jour qu'il la vit entrer avec une apparence de quelque superfluité dans ses vêtemens, il l'appela, la reprit vivement, et lui ordonna de laisser au milieu de la rue ce qu'elle avait d'inutile. La bonne Dias, humiliée d'une correction à laquelle elle ne s'attendait pas, sortit à l'instant de l'église, exécuta ponctuellement ce qui lui avait été prescrit, et rentra ensuite pour parler au père, qui lui défendit de communier, à cause de son orgueil, disait-il ; elle se soumit à tout sans répliquer, et sans se permettre le moindre murmure, même intérieur. Le sage directeur n'avait garde de laisser entrevoir à sa pénitente, que ce n'étaient là que des épreuves; l'amour-propre aurait pu y trouver son compte : tant de personnes demandent à être contrariées, mais à condition qu'on leur fasse entendre que ce n'est que pour les éprouver ; sacrifice fait alors à la vanité plutôt qu'à Dieu. Marie, convaincue qu'on la traitait comme elle le méritait, fut cependant tentée plus d'une fois d'abandonner un directeur si exigeant ;

mais, loin de succomber, elle ne s'en affectionna que plus à son confesseur, qu'elle nommait quelquefois en riant, *son père et son grondeur*. Elle faisait coucher dans sa chambre une jeune enfant, à cause des frayeurs continuelles dont elle était affligée durant la nuit. Le père Balthazar lui reprocha son défaut de confiance, et sur-le-champ elle la congédia. A l'égard de ces pieuses et rares visites que Marie faisait à des personnes extrêmement vertueuses, jalouses de sa conversation, pour l'édification qu'elles en recueillaient, l'homme de Dieu lui dit de mieux garder sa retraite ; aussitôt elle s'interdit absolument toutes ces visites : on s'en plaignit amèrement, et l'on accusa son confesseur de sévérité outrée. C'eût été sans doute une occasion favorable pour quelqu'un qui eût été moins humble, de faire lever cette défense par le confesseur même qui l'avait faite. Marie avait d'ailleurs à objecter de si bons motifs! le zèle, le désir d'être utile au prochain, la crainte d'enfouir un talent donné par Dieu même, et d'être responsable de son inutilité, autant de prétextes pour justifier de pareils sentimens ; elle évita de tomber dans ces piéges, et voulut prendre sur elle-même ce qu'on

eût pu trouver d'odieux dans sa solitude. « On a grand tort, disait-elle aux dames qui venaient la visiter, de s'en prendre à mon confesseur de ce que je ne fais plus de visites ; il ne me l'a pas défendu ; mais seulement il m'a avertie de mieux garder la retraite. N'a-t-il pas raison ? N'est-ce pas à moi de me contenir dans les bornes que mon ignorance et ma grossièreté me prescrivent ? » L'homme de la droite du Très - Haut n'en devint pas plus indulgent à l'égard de son humble pénitente, soit pour la détacher de ce qu'il y aurait pu avoir d'humain de sa part dans les rapports qu'elle avait avec lui, soit pour des raisons différentes ; quelquefois il l'obligeait de s'adresser à d'autres confesseurs, conduite infiniment sage, relativement à ceux dont on dirige les consciences, de quelque état qu'ils soient, à quelque degré de vertu qu'ils soient parvenus. La pratique contraire est sujette à de graves inconvéniens. La confiance la mieux établie peut se perdre entièrement, ou au moins s'éclipser quelquefois ; ce ne sera peut-être que dans une occasion, que sur un point particulier ; mais dans ce cas, combien n'est-il pas fâcheux d'éprouver des anxiétés dans une matière aussi im-

portante que celle du sacrement de Pénitence ! Pour prévenir des abus, et même des sacriléges, ce serait une sage maxime de n'être jamais esclave de ses confesseurs, et de ne s'en faire jamais des esclaves ; telle était la règle que s'était faite le père Balthazar. Marie Dias aurait souhaité qu'il y eût une exception en sa faveur ; mais le désir d'épurer cette belle ame, ainsi que son devoir, ne lui permettait pas de tenir une autre conduite.

Voulant de même mettre à l'épreuve la vivacité de son attrait pour la sainte communion, il lui défendit d'en approcher jusqu'à ce qu'elle fût revenue se confesser à lui. Le jour suivant, elle ne manqua pas de se présenter, dès le grand matin, à son confessionnal ; pendant qu'elle attendait, plusieurs autres arrivèrent, et le religieux les confessa avant elle, qui naturellement aurait dû passer la première : onze heures sonnèrent ; il sortit du confessionnal, en la remettant au lendemain. Ce jour ne fut pas plus satisfaisant pour elle que le jour précédent ; même diligence de la part de Marie pour être la première à l'église, même constance de la part du confesseur pour éluder de l'enten-

dre. Il la tint dans cette attente pendant vingt jours de suite, privée de la confession et de la communion, sans que la servante de la croix se permît la plus légère marque de mécontentement. Sa constance fut couronnée, et le père Balthazar, admirant sa vertu, lui donna, peu de temps après, la permission de communier tous les jours.

Parmi les personnes les plus pieuses, combien en trouverait-on qui fussent capables de subir cette épreuve? Les unes disent que le confesseur se dégoûte d'elles, qu'elles n'ont plus rien à en attendre. Les autres se persuadent qu'on méprise leur condition servile, qu'on n'en userait pas ainsi à l'égard des pénitentes riches, nobles, ou distinguées par leurs talens ou par leur crédit; les plus modérées diront qu'elles ne conçoivent rien à un procédé aussi extraordinaire; que la communion étant toute leur force et leur consolation, on ne doit pas les en priver pendant un temps aussi considérable : de là bientôt, s'échappant en mille raisonnemens frivoles et coupables, on répétera qu'il y a dans le sanctuaire poids et poids, mesure et mesure. Hélas! telles sont les ressources de tant de personnes dévotes, mais étrangères à l'ab-

négation de leur propre jugement et de leur volonté propre ; pourvu qu'elles communient souvent, elles s'imaginent que tout est fait. Cependant que sont encore ces prétendus anges ? des êtres qui conservent mille attachemens, qui sont toujours esclaves de leur humeur ; qui, toujours inexorables à l'égard des autres, sont toujours justes à leurs propres yeux : quelle illusion ! quel dangereux travers ! Ce n'est pas, sans doute, que la communion ne soit la force des faibles, de même que la nourriture des forts ; ce n'est pas que la fréquente communion ne soit, de tous les moyens de perfection, le plus efficace ; mais si nous sommes soumis à des ministres remplis de l'esprit de l'Eglise, que devons-nous faire ? leur exposer nos vœux par rapport à la communion et les soumettre au précepte de l'obéissance : tel fut le parti que prit l'humble servante de Jésus-Christ. Le délai du bonheur qu'elle souhaitait si fort, ne fit qu'enflammer ses désirs et les purifier ; ce n'étaient plus que transports, qu'extases amoureuses dans l'attente du bien-aimé de son cœur. Il est impossible d'exprimer avec quelle ardeur, quels sentimens de confiance et d'amour elle approchait de la

sainte Table ; sa foi était si vive, que le Seigneur, pour la récompenser, se faisait voir sensiblement à elle. Cette grâce lui devint même si familière, qu'elle s'imagina qu'elle était commune à tous les autres fidèles ; et un jour qu'elle en parlait dans la simplicité de son ame, comme on en parut surpris : *Mais je croyais*, répondit-elle, *que tout le monde en voyait autant.*

Le fruit principal qu'elle retirait de la communion, était une soif insatiable d'humiliations, d'opprobres et de souffrances supportées pour l'amour de Jésus-Christ. Sur ce sujet, si digne des méditations du chrétien, la vierge eut, avec son confesseur, un entretien qui mérite d'être rapporté ici : Elle distinguait, disait-elle, cinq sortes de souffrances salutaires, et par lesquelles on pouvait glorifier Notre-Seigneur. Dans la première classe, elle plaçait les injures du temps, les chaleurs excessives, les froids extrêmes, les pluies, les orages, les vents et les tempêtes ; elle ajoutait que, quelque malaise que causassent ces intempéries de l'air, il fallait s'y soumettre avec joie, parce que c'était Dieu qui les envoyait. Comme l'hiver est très-froid à Avila, et qu'elle était fort mal vêtue et dans

une chambre ouverte de toutes parts, elle se plaignit un jour à Dieu de ce qu'elle avait à souffrir du froid ; mais il lui répondit : « N'est-ce pas moi qui ai fait l'hiver ? et puisque cela est, pourquoi t'en plains-tu ? » Elle mettait dans la seconde classe les infirmités et les maladies, de quelque manière qu'elles fussent occasionées, et elle y joignait encore les misères naturelles de la vie humaine, telles que la faim, la soif, la pauvreté, les insomnies, le travail, la fatigue, et les autres incommodités que cause cette multitude d'insectes, qui semblent n'exister que pour exercer la patience des hommes. Marie disait que c'étaient des punitions de nos péchés, et qu'ainsi nous ne devions pas en murmurer, mais les souffrir patiemment et en esprit de pénitence. La troisième source de souffrances qu'elle croyait propres à nous faire acquérir de très-grands mérites, consistait dans les défauts des personnes avec lesquelles on doit vivre, et qu'il faut supporter avec une inaltérable égalité d'ame, et pour l'amour de Notre-Seigneur. Saint Paul semble faire consister en ce point toute la perfection chrétienne, quand il nous dit : « Portez les fardeaux les uns des autres, et ainsi vous ac-

complirez la loi de Jésus-Christ. » Écueil où viennent échouer tant de vertus d'ailleurs exemplaires. Voyez dans le monde des personnes que d'ailleurs vous admirez; vous les croirez parfaites : suivez-les dans l'intérieur de leur maison; vous ne les reconnaîtrez plus. Ah! pourquoi ne pas se supporter mutuellement? Pourquoi ne pas former la généreuse résolution de se rendre extrêmement attentif à ne rien faire souffrir aux autres, et à tout souffrir de leur part, sans se plaindre?

Elle faisait consister la quatrième espèce de souffrances dans le blâme et le mépris que nous occasionent les fautes de ceux auxquels nous tenons, soit par les liens du sang, soit par des rapports de profession ou de même genre de vie : cruelle injustice qui fait rejaillir la honte d'une faute sur toute une famille, sur toute une société! Ce n'est pas l'effet d'une vertu médiocre, de soutenir avec un entier acquiescement, et sans murmure, le poids d'une pareille humiliation. Enfin, elle plaçait dans la cinquième classe les désolations spirituelles, telles que les distractions, les obscurités, les tentations, les sécheresses, les perplexités, en un mot, toutes les épreuves, soit qu'elles viennent de

Dieu ou de ses ministres, soit que le démon s'en mêlât d'après la permission de Dieu. C'est là que la vertu paraît dans tout son jour, et que l'ame héroïque se soutient dans une parfaite conformité à la volonté du Seigneur. Quel discernement lumineux règne dans ces maximes! La vraie piété, loin d'affaiblir la raison, l'élève plutôt et la perfectionne. Une pauvre villageoise capable de réflexions si judicieuses! Mais elle ne parlait que par expérience; elle ne disait rien qu'elle n'eût éprouvé et fidèlement pratiqué. Ne soyons donc plus surpris de l'aveu de son saint directeur. Il disait que s'il avait été utile à Marie Dias, pour l'aider dans les voies de la perfection, elle ne lui avait pas été moins utile à lui-même pour sa perfection propre.

La servante du Seigneur était parvenue à l'âge de quatre-vingts ans, le corps exténué par des maladies et des austérités continuelles, mais l'esprit toujours sain et le cœur brûlant d'amour pour son divin Maître.

Quelque temps avant sa mort, elle alla voir sainte Thérèse, avec laquelle on lui avait permis d'avoir des liaisons étroites. Il est beau d'entendre les saints converser entre

eux : la terre ne leur est plus rien, et ils n'envisagent le monde et tout ce qu'il contient, que comme une perspective lointaine qui bientôt aura disparu à leurs regards. Le Ciel, ou plutôt le Dieu du Ciel les occupe uniquement : ils ne pensent qu'à lui, et ne se plaisent qu'à parler de lui. *Vous touchez, ma bonne Marie Dias*, lui dit la sainte religieuse, *à la fin de votre carrière : que vous êtes donc aise de vous voir si proche de la couronne promise à vos travaux ! Non, certainement, je ne saurais m'en réjouir*, répondit Marie. *Mais quoi*, répliqua Thérèse, *ne brûlez-vous pas d'envie d'aller voir Dieu ? Je n'ai pas de désirs*, repartit Dias ; *mais s'il m'était permis d'en avoir quelqu'un, ce serait de souffrir encore long-temps sur la terre, pour témoigner à Dieu mon amour ; car enfin, l'éternité est assez longue pour jouir, et le temps est bien court pour souffrir.*

Le Seigneur se contenta de ces sentimens héroïques ; il ne tarda pas à la couronner par une mort précieuse à ses yeux. Elle expira en paix, autant par l'effet de l'amour divin, que par la défaillance de la nature, encore plus chargée de mérites que d'années. L'odeur de

sa sainte vie rendit sa mémoire vénérable aux fidèles. Plaise au Ciel que l'exemple de ses vertus inspire le désir de l'imiter à nos frères bien-aimés, les pauvres des villes et des campagnes!

O pieuse et fervente villageoise, humble vierge d'Avila! je viens de recueillir près de toi cette leçon touchante et trop peu connue des amis de la terre, qu'il vaut mieux servir le Seigneur dans la pauvreté, dans l'obscurité et dans la retraite, que sur le théâtre brillant du monde et au sein des richesses : je fixe mes regards sur la croix de mon Sauveur et sur la vie de Marie Dias : je rapproche la fille du Calvaire de son admirable modèle, et je reconnais des charmes à cette abjection apparente qui voile aux yeux fascinés par les passions, des trésors de grâces et de mérites. Que ta vie, que ta mort m'enseignent-elles encore, ô vénérable vierge? J'approche avec un respect religieux de cette cellule qui me rappelle si bien ou la grotte de Nazareth, ou la cabane de Bethléhem; j'y respire l'air du Ciel, j'y recueille les parfums de Sion, et je m'écrie après saint Éphrem : « O solitude échelle du Ciel mère de la componction,

miroir où l'on voit ses péchés, source de la douceur, compagne de l'humilité et de la crainte de Dieu, lumière de l'ame! ô solitude, qui nous apprends à connaître nos pensées, à discerner les mouvemens de notre cœur, qui es le fondement de notre salut, le frein de l'intempérance, l'école de la prière, la paix des esprits, le joug agréable, le fardeau léger! ô solitude, remède assuré contre les tentations, l'ennemie de l'imprudence, la joie du cœur; la gardienne des yeux, des oreilles, de la langue; la coopératrice de toutes les vertus, l'amie de la pauvreté, le champ fertile en toutes sortes de fruits, le mur et le rempart de tous ceux qui veulent combattre pour le royaume des Cieux! Vertueuse Dias, voilà ton langage : c'était ton cœur qui s'exhalait en désirs de la retraite, du silence, de la solitude : avec tous les élus, tu y trouvais ton unique bien, qui est Dieu seul. Ainsi disait saint François de Sales : *Tout en Dieu, tout par Dieu, tout avec Dieu, tout pour Dieu, tout Dieu.* Ah! Seigneur, dans la cellule de l'humble vierge, prosterné devant vos tabernacles, je m'écrierai : Maintenant me reste-t-il, dans le cours de ma vie, un vide à remplir par des

discours inutiles, par des conversations étrangères à mon état, par des rapports qui m'éloignent de votre présence? Eh! je suis tout en vous, tout pour vous, tout avec vous; je suis tout à vous, et vous êtes tout en moi! que je converse donc avec vous seul, ô mon Dieu! puisque vous daignez converser avec moi! ô Dieu seul! Dieu seul! que ce mot a d'étendue, de force et de douceur!

PRATIQUE.

Que le souvenir de la pieuse Marie Dias m'inspire de former, pour n'y manquer jamais, les résolutions suivantes :

1.° De préférer et de pratiquer la vie humble et cachée;

2.° De porter, dans toutes les occupations que me prescrirait mon état, un goût de retraite et de recueillement intérieur;

3.° De me soumettre, avec la docilité d'un enfant, au guide de ma conscience, et de ne me permettre jamais l'apparence même de la plainte contre sa prétendue sévérité;

4.° De recevoir, comme un juste châtiment de ma vie passée, les épreuves, quelque dures qu'elles puissent être, auxquelles mon confesseur voudrait m'assujettir.

MARIE-AMICE PICARD,

DÉCÉDÉE L'AN DE JÉSUS-CHRIST 1647, OU ENVIRON.

Extrait de sa Vie, tiré de l'Abrégé des Vies de Marie Dias, de Marie-Amice Picard, et d'Armelle Nicolas, publié à Nantes, chez Joseph Vatard, en 1758, par le père Jean-François de La Marche, de la Compagnie de Jésus.

Marie-Amice Picard naquit dans la paroisse de Saint-Paul de Léon, en Basse-Bretagne, le 2 février 1599, de vertueux villageois qui vivaient du travail de leurs mains. Elle n'était âgée que de sept ans, lorsqu'après avoir entendu un sermon sur la virginité et le martyre, elle se sentit embrasée du désir d'appartenir uniquement à Jésus-Christ, et lui demanda trois grâces : la première, de faire en tout sa divine volonté; la seconde, de vivre et de mourir vierge; la troisième, de souffrir les tourmens des martyrs. A l'âge de huit ans elle fut mise en condition chez Christophe Abgrall, honnête laboureur, où son travail était de garder les troupeaux. Ce fut dans cette occupation so-

litaire, que l'Esprit saint la porta à l'oraison, qui devint son principal exercice, et dont elle fit toute sa consolation. Le matin elle avait coutume de s'unir d'intention à toutes les messes qui se célébraient dans les paroisses voisines, et sa ferveur redoublait lorsqu'elle entendait sonner dans ces différens endroits l'élévation de l'Hostie. La pe
tite bergère, après avoir servi son maître pendant cinq années, se vit obligée de retourner chez ses parens, pour aider sa mère dans les soins du ménage. Son père, languissant depuis long-temps, avait reçu un coup de hache sur la jambe : il lui vint une plaie considérable qui lui causait d'extrêmes douleurs. Désolée de l'état de son vénérable père, Amice obtint la permission d'aller en pélerinage à Saint-Méen, évêché de Tréguier, pour solliciter sa guérison. Le Seigneur récompensa sa foi. Au retour, la jambe de son père, gangrenée avant son départ, se trouva parfaitement guérie. Amice, en reconnaissance de ce bienfait, ne manqua jamais, aussi long-temps qu'elle put marcher, d'aller tous les ans à cette chapelle, remercier le Seigneur de la grâce qu'il lui avait accordée.

Dans un de ces voyages, elle rencontra le père Quintin, de l'ordre de Saint-Dominique, qui vivait en odeur de sainteté au couvent de Morlaix. Ce religieux, à qui Dieu fit connaître ses desseins sur Amice, la prévint, et lui dit : *Bonjour, ma fille; aimez-vous Dieu? Dieu me fasse la grâce de t'aimer*, répondit-elle ; *et à moi aussi*, répliqua l'homme de Dieu ; puis il ajouta : *Si vous voulez, je vous confesserai, car vous avez dessein de purifier votre conscience dans notre couvent de Morlaix ; mais vous ne trouverez aucun de nos pères bretons. Qui vous a dit, mon père*, répondit-elle, *que je voulais me confesser dans votre couvent de Morlaix? Je le sais très-certainement*, repartit le Père. C'était véritablement l'intention où elle était. Après avoir achevé sa confession, le religieux lui donna une croix, et lui dit : *Ma fille, gardez cette croix toute votre vie : un temps viendra que vous en aurez grand besoin pour vous aider à supporter vos peines ; mais Dieu sera votre protecteur.*

Depuis ce moment, le missionnaire prit un intérêt particulier à la jeune vierge. Il la visitait souvent, et l'instruisait pendant

son travail. Un jour qu'il était resté deux heures auprès d'elle, elle lui dit : *Mon père, si nous avions du pain, nous vous prierions d'en manger ; mais nous n'avons qu'un pauvre potage, encore sans sel ; et si vous avez pour agréable d'en goûter, nous vous en donnerons de bon cœur.* Le père Quintin accepta avec joie ce repas frugal, qui s'accommodait si bien avec son amour pour la mortification : il ne manqua jamais d'aller chez l'humble servante de Dieu, toutes les fois qu'il en eut l'occasion.

Le père d'Amice, dangereusement malade, voulut, avant de mourir, bénir ses enfans. Ce vertueux vieillard, après leur avoir donné les avis qu'il jugeait nécessaires, fit approcher la jeune Amice, et lui dit : *Ma chère fille, vous aurez de grandes traverses à essuyer, et dont on parlera bien diversement, mais, au nom de Dieu, prenez courage, et ne vous arrêtez pas à ce que le monde dira de vous. Quand vous penserez être le plus délaissée et sans ressource, Dieu suscitera celui à qui vous penserez le moins, et d'autres personnes d'un tout autre état que le vôtre, qui s'empresseront de vous assister. Ma fille,*

ne me quittez pas; je sors de ce monde sans inquiétude, et je vous laisse à la volonté de Dieu. Il est minuit; il est temps de se séparer de la terre; tout y est vanité, illusion et mensonge; mais faites-moi recevoir les sacremens, car je mourrai au point du jour. Le curé de la paroisse lui administra les sacremens; et quelques instans avant de mourir: *Amice*, dit-il à sa fille, *je vois la sacrée Vierge qui se présente à moi avec une beauté et une bonté sans pareilles; elle dit qu'elle vient elle-même me conduire au jugement de Dieu, et elle me donne une grande espérance. Ce jugement est terrible; mais j'espère en vous, ma fille, et que vous m'aiderez à faire ce voyage.* Voyant entrer dans sa chambre l'ecclésiastique qui l'assistait: *Mon père*, lui dit-il, *aidez-moi à bien mourir; il faut faire le grand voyage de l'éternité; je crains beaucoup, mais j'espère encore plus.* Ce bon vieillard, après avoir répondu aux prières des agonisans, prononça encore ces mots: *Adieu, monde; in manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*, et il expira au point du jour, comme il l'avait prédit

Amice consacra tous ses travaux au soulagement de sa mère, resta près d'elle jusqu'à l'âge de trente-cinq ans, et refusa des avantages considérables pour ne la pas quitter : jamais, pendant ce temps, elle ne se rendit coupable d'une légère désobéissance. Assidue aux ouvrages les plus pénibles, elle était obligée de prendre sur son sommeil pour aller à la messe, à laquelle elle assistait tous les jours. Elle passait le dimanche dans un recueillement extraordinaire, et ne sortait presque pas de l'église. Pressée par sa mère et sa famille d'entrer dans l'état du mariage, elle résista avec énergie à cette proposition, qui fut suivie de menaces, d'injures et de mauvais traitemens : rien ne lui fit impression. Son unique ressource, dans ses peines, était de recourir au Seigneur. *On m'accuse, ô mon Dieu !* disait-elle, *d'appréhender la peine, le travail et la pauvreté ; mais vous savez que je ne connais de pauvreté que celle d'une ame qui est hors de votre grâce. Donnez-moi autant de peines qu'il vous plaira de m'en envoyer, pourvu que vous m'accordiez la patience à proportion. Je me consacre à vous, et servez-vous de moi comme de votre pau-*

vre créature. Je ne me soucie pas du corps, pourvu que vous conserviez mon ame pour vous seul. Et vous, glorieuse Vierge Marie, mère de pitié, consolatrice des affligés, et qui assistez les personnes délaissées, après Dieu, je mets en vous mon espérance; priez pour moi. Et vous, bienheureux saint Jean l'Évangéliste, prenez ma cause en main, et que le monde fasse ce qu'il pourra, pourvu que Dieu soit de mon côté.

Ce qui contribua beaucoup à lui inspirer tant de fermeté, fut un discours que lui tin son père, quelque temps avant sa mort. Ce bon villageois, voyant son épouse s'affliger profondément de l'état de langueur dans lequel il était depuis long-temps, lui dit un jour : *Pourquoi vous laissez-vous aller à la peine à cause de ma situation? Ne faut-il pas vouloir tout ce que Dieu veut? Oui*, répondit sa femme; *mais cette pauvre petite Amice, que deviendra-t-elle? Elle ne dit sa volonté à personne. Laissez-la*, répliqua son père, *et ne cherchez pas à savoir sa volonté; c'est assez que Dieu la sache, et c'est à lui que vous devez abandonner tous vos enfans, et particulièrement*

celle-ci. Tout cela est le mieux du monde, dit encore la mère désolée ; *mais elle demeurera à pourrir au coin d'un fossé, et personne ne l'assistera. Que dites-vous donc là*, reprit le bon vieillard ? *Dieu abandonna-t-il jamais ceux qui s'abandonnent à lui, et que l'on confie aux soins de sa Providence ? En vérité, vous parlez comme une femme qui n'est pas sage.* Puis se tournant vers Amice : *Ma fille*, lui dit-il, *laissez dire votre mère, et faites ce que Dieu vous inspirera.*

Ces dernières paroles, jointes à l'attrait que Dieu lui avait donné pour la virginité dès ses plus tendres années, ne s'effacèrent point de son esprit. Sa résistance, néanmoins, ne lui fit jamais perdre le respect qu'elle devait à sa mère. Celle-ci, désespérant de la vaincre, ne lui parla plus d'établissement.

Amice dès lors ne songea qu'à s'avancer toujours davantage dans le chemin de la vertu. Elle prit pour confesseur M. Guillerme, docteur en théologie, et depuis grand vicaire de Léon. Ce respectable ecclésiastique l'ayant interrogée sur plusieurs points de la religion, fut tellement surpris de trouver dans une fille de la campagne tant de sagesse et d'ins-

truction, qu'il conçut d'elle la plus haute estime, et qu'admirant les vues de la divine Providence, il s'écria avec le Roi prophète : Heureux, Seigneur, est celui que vous daignez vous-même instruire, et à qui vous voulez bien enseigner votre loi !

Le moment marqué par le divin Maître pour éprouver sa fidèle servante, était arrivé ; Amice venait d'entrer dans sa trente-cinquième année, lorsque Dieu lui fit connaître les voies extraordinaires par lesquelles il voulait la conduire. Elle en rendit compte à un jeune ministre de Jésus-Christ, auquel elle s'adressait depuis la mort récente de son confesseur. Le directeur, sans expérience, la traita de visionnaire ; mais le recteur de Guimilion, à qui elle s'en ouvrit, jugea différemment, et cependant résolut d'user de toute la prudence nécessaire avant de prononcer sur la nature des faits qu'elle lui racontait. Dans cet intervalle, elle fut exposée à un affreux danger. Le 19 Mai 1634, fête de saint Yves, étant allée à l'église de Lambatcr, elle passa la journée aux pieds des autels et dans les exercices de piété ; en sorte qu'à six heures du soir elle était encore à jeun : s'étant mise en route pour retourner

chez elle, elle commençait à manger un morceau de pain, lorsqu'elle fut rencontrée par un homme à cheval, qui mit pied à terre, la saisit par le bras, et lui fit les propositions les plus infâmes. Voyant que les promesses étaient inutiles, et désespérant de la séduire, il employa les menaces, et vint jusqu'à vouloir lui ôter la vie. Deux fois il essaya de lui brûler la cervelle; deux fois le pistolet fit long feu dans les mains de l'assassin. Continuant de la poursuivre, le monstre lui déchire ses habits, lui arrache les cheveux, lui meurtrit tous les membres, et pousse sa rage jusqu'à lui blesser le visage avec ses dents. On sonnait l'*Angelus* à l'église de la paroisse, au point du jour, lorsqu'épuisé lui-même de fatigues, il tomba par terre. Amice en liberté se traîna chez elle, où elle arriva tellement défigurée, qu'il était impossible de la reconnaître. La justice ayant pris connaissance de cette affaire, fit arrêter ce malheureux, qui fut condamné aux galères à perpétuité. La sainte malade se ressentit long-temps des cruautés qu'il avait exercées sur elle, et fut dix-huit jours sans presque parler ni voir. Pendant deux mois entiers elle

ne vécut que d'un peu d'eau, et fut un temps considérable sans pouvoir marcher.

L'an 1639, Amice eut différentes communications célestes qui lui annoncèrent plus en détail la carrière des souffrances qu'elle avait à parcourir. En même temps que les épreuves étonnantes par où elle devait passer lui étaient montrées, on l'exhortait à la fidélité au service de Dieu, et à un abandon sans réserve à ses volontés adorables. Le Seigneur lui inspira l'intention de lui présenter, pour la conversion des pécheurs, tout ce qu'elle aurait à souffrir. Dans ce moment, elle en fit l'offrande à Dieu, et ne manqua pas de la renouveler tous les jours de sa vie. Il serait difficile d'ajouter foi aux faits extraordinaires qu'on rapporte de cette sainte fille, s'ils n'étaient attestés par des témoins oculaires dignes de toute notre confiance. Voici comme s'exprime M. Dulouet, évêque de Cornouailles, pour rendre hommage à la vertu et à la solide piété d'Amice : « Nous » avons appris, dit-il, par une voie assurée, » que jusqu'à l'âge de trente-quatre ans » elle a mené une vie sans reproche, dans » l'exercice d'une piété, humilité, obéis- » sance, chasteté, et d'une charité non com-

» mune, qui lui fit, dès sept ans, désirer
» d'être vierge et d'endurer les tourmens des
» Martyrs pour l'amour de Dieu : tous ceux
» qui l'ont dirigée sont témoins..... que son
» ame était fortifiée et soutenue d'un don
» d'oraison, dans laquelle elle passait les
» jours et les nuits, sans pouvoir fermer les
» yeux, et que les esprits de mensonge, sous
» la figure des bourreaux, lui faisaient souf-
» frir, la veille des fêtes des martyrs, tous
» les tourmens que ces saints avaient endu-
» rés. » L'histoire de sa vie assure qu'Amice portait pendant plusieurs jours l'empreinte des blessures qu'elle avait reçues, et qu'ensuite ses plaies étaient parfaitement guéries.

Elle touchait au moment où devaient se vérifier les prédictions de son père au lit de la mort. Victime de l'inimitié d'une personne à qui elle avait cru devoir retirer sa confiance, elle commença à porter tout le poids de son affreux ressentiment, qui avait été dissimulé pendant quatre ans. Le Seigneur, qui veillait sur sa fidèle servante, lui avait révélé la croix qu'il lui préparait; et elle s'en expliqua avec une dame qui avait pour elle beaucoup d'amitié et de vénération : « Madame, lui dit Amice, vous serez dans quelque temps

bien surprise d'entendre de mes nouvelles ; on dira de moi que je bois et que je mange en cachette ; que je suis une trompeuse ; on me jettera hors de ma chambre ; mon directeur m'abandonnera, et en même temps que je serai privée des consolations de la terre, je le serai aussi de celles du Ciel, mais pour un temps : dans cette extrémité, une seule personne m'assistera ; mais le Seigneur fera connaître mon innocence. » Elle n'eut pas plus tôt proféré ces paroles, qu'elle demanda le secret ; mais cette dame n'y voulut point consentir, désirant que son époux partageât la confidence, « parce que, lui dit-elle, si les choses arrivent comme vous l'assurez, et que je vienne à en parler comme le sachant d'avance, on ne voudra pas m'en croire ; au lieu que si j'en parle à mon mari avant l'événement, ce sera un témoin auquel on n'aura rien à répliquer. »

Amice demeurait depuis quelque temps à Saint-Paul de Léon ; d'abord placée chez madame de Lénondrain, et puis aux Ursulines de cette ville. Quoique la communauté en fût fort édifiée, on jugea, vu l'état si extraordinaire de cette pieuse vierge, et le nombre prodigieux de visites qu'elle recevait, qu'il

convenait de la mettre dans une maison particulière. Elle prit une chambre, et on lui donna une fille nommée Gabrielle, pour la servir; cette fille, jeune et légère, et sur laquelle personne ne veillait, se lia d'amitié avec une servante du voisinage, qui volait à son maître du vin et autres provisions qu'elle portait chez Gabrielle. Dès qu'Amice s'en aperçut, elle lui représenta ses torts, et la prévint que si elle continuait à vivre de la sorte, elle serait obligée d'en avertir le grand vicaire, qui l'avait mise auprès d'elle. Gabrielle, outrée de ces menaces, lui répondit: « Et moi, je te dis que si tu viens à parler contre moi et les autres, nous dirons que tu manges, et que c'est pour toi qu'on apporte ce vin. » L'impudente créature ne s'en tint pas là. Pour prendre les devans contre tout ce qu'on pourrait dire à son désavantage, elle s'adressa à la personne qui, la première, avait juré la perte d'Amice. Inventant les plus noires calomnies contre elle, l'accusant d'hypocrisie et de libertinage, ces ennemis de toute vertu parvinrent, de concert, à la diffamer dans l'esprit du public. Les choses furent poussées si loin, que, dans un sermon fait à la cathédrale, on la peignit avec les

couleurs les plus odieuses. Amice, attaquée dans tout ce qu'elle avait de plus cher, sa réputation et son honneur, et abandonnée de toute la terre, se livra d'abord à l'excès de la douleur ; mais bientôt se résignant à la volonté de son divin Maître, elle se réfugia dans le sein de sa miséricorde, et ne songea plus qu'à mettre à profit la persécution allumée contre elle. Par l'effort de la vertu la plus héroïque, mais, dans ce moment, excessive, elle proposa à son directeur de s'avouer coupable de tous les crimes qu'on lui imputait, afin d'expier la sensibilité qu'elle avait fait paraître. Il le lui défendit, et continua de la visiter et de la consoler, jusqu'à ce que lui-même ébranlé par la calomnie, commença à se prévenir contre elle, lui déclara qu'il ne voulait plus la confesser, et défendit de lui donner la communion, même dans la quinzaine de Pâques ; il poussa l'aveugle prévention jusqu'à la chasser ensuite de la maison qu'il avait louée pour elle, et jusqu à la laisser sur le pavé.

La première partie de la prédiction du père d'Amice était accomplie à la lettre ; il n'y manquait plus qu'un trait, qui ne tarda pas à la vérifier en entier. L'abbé du Poulpry de

Trébodennie, archidiacre de Léon, ayant appris la situation de cette fille de la croix, en fut touché de compassion, et alla lui offrir un asile dans sa maison, non pour un peu de temps, mais pour le reste de ses jours. Amice l'accepta avec joie, et y demeura jusqu'à sa mort, toujours comblée des grâces et des attentions de son bienfaiteur. C'était là l'inconnu dont son père lui avait parlé, que la Providence devait envoyer à son secours. Elle ne laissa jamais, dans une position si cruelle, échapper le plus léger murmure, et ne permit point qu'on parlât mal devant elle de ses persécuteurs; elle les bénissait au contraire, et ne voyait en eux que les instrumens de la justice divine, qui voulait achever de la purifier sur la terre. Monsieur Robert Cupif, ayant été nommé évêque de Léon, voulut poursuivre cette affaire, et en chargea monsieur du Louet, en qualité de grand vicaire, à la place de monsieur Guillerme, auquel il ôta sa confiance le même jour où ce prêtre, indignement abusé, avait refusé la communion à la sainte malade. On dressa des procès-verbaux, et l'innocence d'Amice fut reconnue dans tout son éclat. Peu après, Gabrielle, convaincue de calomnie, périt

misérablement, après avoir donné un autre scandale qu'elle ne put cacher. Monsieu. Guillerme étant tombé malade, son ancienne pénitente pria instamment qu'on la transportât chez lui, afin de le remercier de tous les soins qu'il avait bien voulu prendre d'elle, pendant un temps considérable; le mourant, de son côté, manifesta tous ses regrets de s'être laissé séduire par les discours des méchans, lui en demanda pardon, et lui donna des marques d'une estime véritable. Retournée chez son bienfaiteur, elle continua d'y vivre dans la pratique constante de toutes les vertus.

Elle y fut animée par de vrais amis de Dieu, et que le divin Maître lui adressait sans doute, par un effet touchant de sa miséricorde. Nous avons vu précédemment qu'elle avait été, dès l'âge de huit ans, mise en condition chez Christophe Abgrall; ce bon vieillard avait conservé la simplicité des premiers temps, avec l'innocence du bel âge. Sa maison était ouverte à tous les pauvres, et il n'en refusait aucun. Comme il était marchand de toile, en même temps qu'il était laboureur, il cherchait les tisserands les plus pauvres pour les faire travailler, et les mettre en état de gagner leur vie, par le même principe,

lorsqu'il allait aux marchés et aux foires, il choisissait les plus indigens pour acheter leurs marchandises, et y mettre le plus haut prix. Le Seigneur bénit sensiblement, dès ce monde, une charité si bienfaisante et si désintéressée Christophe devint riche de plus de douze cents livres de rente.

Il avait toujours conservé pour Amice les sentimens de la plus haute estime, et il allait de temps en temps à Saint-Paul-de-Léon la visiter, la consoler et l'animer à souffrir. La dernière fois qu'il la vit, fut le mardi de Pâques de l'année 1647; et en la quittant, il lui dit adieu en versant quelques larmes. Le 7 mai de la même année, il se sentit une grande faiblesse, sans avoir d'ailleurs aucune maladie déterminée. Ses enfans voulurent envoyer chercher un médecin; il s'y opposa en disant qu'il lui fallait un médecin de l'ame, et non un du corps. S'étant confessé et ayant communié, il demanda l'Extrême-Onction: on lui représenta que ce sacrement supposait une maladie qui annonçât un danger prochain, et qu'il convenait lui-même qu'il n'avait que de la faiblesse: « Il est vrai, répliqua-t-il, mais si l'on diffère encore quelque temps, on me laissera mourir sans ce

dernier sacrement. » Lorsqu'il l'eut reçu, il exhorta ses enfans à la crainte et à l'amour de Dieu, à la paix et à l'union entre eux, et à la charité envers les pauvres; puis il leur recommanda tendrement son Amice, et les pria de l'assister comme il l'avait toujours fait lui-même. Il mourut, et lui apparut la nuit suivante, resplendissant de gloire; et lui proposant le bonheur de l'éternité, en récompense des peines passagères de cette vie, il l'encouragea à souffrir avec patience et avec résignation.

M. Le Nobletz, prêtre recommandable par son zèle et sa piété, dont la mémoire sera toujours en bénédiction dans la Bretagne, ayant eu connaissance des persécutions suscitées contre l'humble servante du Seigneur, lui envoya une personne de confiance afin de l'exhorter à la résignation, en l'assurant que Dieu ne l'abandonnerait pas; le messager était en même temps chargé de lui remettre quelques petites pierres, et de lui dire de sa part : *que comme ces pierres avaient toujours été battues par les orages de la mer, ainsi sa vie serait traversée jusqu'à sa mort par des peines, des souffrances et des contradictions*

Dieu suscita encore à Amice un autre ange consolateur; ce fut un enfant de quatre ans, élevé dans la maison de son bienfaiteur, et auquel ce respectable ecclésiastique était fort attaché, à cause des rares qualités qu'il faisait déjà paraître. Ce petit saint s'affectionna tellement à la bonne Amice, qu'il ne l'appelait plus que sa mère. Il la soignait, la soulageait autant qu'il lui était possible, et celui qui rend la langue des enfans éloquente, mettait dans la bouche de celui-ci des paroles pleines de paix et de confiance.

L'épouse de Jésus crucifié approchait du terme après lequel elle soupirait depuis si long-temps, mais elle avait encore un dernier sacrifice à faire, celui du directeur de son ame, de son unique appui; elle eut la douleur de lui survivre de quelques mois. Enfin le Seigneur couronna ses vœux, et après avoir été délivrée de ces secousses extraordinaires, ayant annoncé qu'elle mourrait le jour de Noël, elle reçut le saint viatique et les autres sacremens, le 21 décembre, avec la foi la plus vive, l'humilité la plus profonde, et la charité la plus ardente. Ce spectacle fit couler les larmes de tous ceux qui y assistèrent.

Amice avait demandé à Dieu d'avoir part aux souffrances de Jésus - Christ agonisant au jardin des Olives; elle fut exaucée, et entra dans une tristesse et un délaissement intérieurs que rien ne saurait exprimer. Alors envisageant avec frayeur les jugemens de Dieu, elle s'écriait quelquefois : « Que ferai je, pauvre pécheresse que je suis, quand mon Dieu viendra me juger ? et lorsqu'il me demandera compte des grâces qu'il m'a données, que lui dirai-je ? » A tous les motifs de confiance qu'on lui suggérait, elle opposait les sujets qu'elle avait d'appréhender.— Vous avez affaire, disait-on, à un père qui n'est que bonté. Elle répondait aussitôt : Ah! il est juge... — Il est plein de miséricorde... — Oui, mais sa justice est infiniment redoutable.....—Il vous a toujours assistée depuis votre enfance.... — C'est ce qui me fait trembler.... — Prenez courage.... — Ah ! si le monde savait combien les jugemens de Dieu sont redoutables !... — Dieu vous a fait la grâce d'endurer tant de martyres !... — Cela ne me met point en assurance.

A ce premier combat succédèrent de violentes tentations sur la foi; mais minuit ayant sonné, elle se trouva tout-à-coup dans

la paix la plus profonde. Le lendemain, elle fit prier l'évêque de venir lui donner sa bénédiction : il se transporta chez elle accompagné de son chapitre. « Monseigneur, lui dit-elle, en le voyant entrer, que Dieu soit votre récompense d'avoir daigné visiter une créature qui a l'honneur d'être une de vos ouailles; je prie sa divine Majesté de vous donner la grâce d'imiter les exemples de vos prédécesseurs, pour la plus grande gloire de Dieu et le salut de votre peuple. » Le prélat lui donna sa bénédiction, et se recommanda, ainsi que son diocèse, à ses prières.

Après cette cérémonie, le petit Lucas, son jeune ami, se jeta à son cou, l'embrassa tendrement et lui dit : « Adieu, ma bonne mère, je vous suivrai bientôt, et serai enterré près de vous et de M. Trébodennie, mon parrain. » Ceci arriva comme il l'avait prédit.

Le jour de Noël, elle se mit à genoux à sept heures du matin, y demeura en produisant des actes de foi, de confiance, d'amour et de contrition, et en recommandant son ame à Jésus-Christ; elle expira quelques instans après; et ces mots, Jésus et Marie, furent les dernières paroles qu'elle prononça

Elle fut exposée le visage découvert, et enterrée le jour suivant dans une chapelle de la cathédrale, aux pieds de son bienfaiteur. Le pontife et tout le clergé séculier et régulier de Léon assistèrent à ses funérailles. Le concours du peuple fut prodigieux, et tous s'empressèrent de faire toucher leurs chapelets à son corps, et d'avoir quelque chose qui eût été à son usage. Cette mort arriva l'an 1647, ou environ.

Frères bien-aimés, nous avons admiré les voies merveilleuses de la grâce sur cette pauvre villageoise, si grande aux yeux de Dieu, par ses vertus et par son héroïsme ; mais, dans cette vie d'orages et de tempêtes, nous avons plus qu'à nous étonner, nous avons encore à imiter : hommes lâches au service du Rémunérateur et du Vengeur suprême, apprenez de la jeune bergère quels soins vous devez avoir de votre ame : du sein de son troupeau, la fille des champs semble vous dire : Voyez avec quel soin le cultivateur intelligent travaille l'arbre qui lui donne de bons fruits, pour les multiplier et les améliorer encore ; il abat les branches mortes, il émonde les rameaux stériles pour diriger la sève dans ceux qui doivent être fructueux

il remédie avec attention aux plaies qui altéreraient le tronc, et il le préserve des insectes rongeurs ! Chrétiens, c'est ainsi que vous devez soigner vos intérêts éternels, retrancher de votre cœur les affections criminelles, ou qui peuvent le devenir. Sacrifiez les occupations inutiles auxquelles votre esprit vous entraîne, au préjudice de vos devoirs; portez aux plaies de votre ame le remède d'une sincère pénitence; garantissez-la, par une continuelle vigilance, des ennemis qui rôdent sans cesse autour d'elle pour la dévorer. Ce travail doit être celui de toute votre vie. Mais, si vous négligez de cultiver votre ame, elle éprouvera le sort de l'arbre qu'on abandonne à lui-même; les branches inutiles et gourmandes se multiplient, s'accroissent, étouffent et font périr les rameaux utiles; la sève dissipée se détériore; ses fruits, qui dans l'origine étaient beaux et pleins de saveur, dégénèrent, perdent leur éclat et leur goût; l'arbre lui-même languit, dépérit successivement, et finit par se corrompre jusque dans le cœur. Ainsi se perdra votre justice, dès que vous cesserez de la surveiller, elle ira continuellement en se dégradant, jusqu'à ce qu'enfin elle se corrompe et périsse.

Il n'en fut pas ainsi de celle de la vertueuse Amice; née humble, elle le devint toujours davantage, et ainsi sut ouvrir son ame aux torrens des faveurs célestes. Tout est refusé au superbe, tout est déféré sans peine au cœur simple. Aussi l'amour-propre, habile à saisir toutes les formes, prend quelquefois jusqu'à celle de la modestie. Il en est une fausse et insidieuse qui souvent surprend les hommages dus à la véritable, telle que fut celle d'Amice; mais, pour l'hypocrite, elle paraît craindre ce qu'elle désire, fuir ce qu'elle recherche, et a l'air de ne rien demander, afin d'obtenir plus sûrement et plus abondamment. On se rend modeste par orgueil; mais quel fruit retire-t-on de cette affectation mensongère? On ne trompe jamais Dieu, et il est rare qu'on en impose long-temps aux hommes; le sentiment de vanité qui se cache sous l'apparence de la réserve, perce presque toujours à travers le voile. La modestie du chrétien, bien différente de celle-là, est simple; comme ses autres vertus, elle ne se produit dans les manières que parce qu'elle est dans le cœur; ne trompant point, elle ne se dément jamais; n'aspirant qu'à plaire à Dieu elle ne re-

cherche point les éloges des hommes, et elle les obtient précisément parce qu'elle ne les ambitionne pas. C'est à cette modestie que l'exemple de Jésus-Christ nous invite. Dans tout le cours d'une vie aussi admirable que la sienne, on ne découvre pas la plus légère trace d'ostentation; obligé souvent, par la rage de ses ennemis, de se justifier, il fait son apologie, mais jamais son éloge; il se défend et ne se vante pas: il repousse le blâme et n'attire pas la louange; il dit ce qui est nécessaire pour confondre la calomnie, et là il s arrête, et il tait ce qu'il pouvait dire si justement pour s'exalter. Combien nous sommes différens de cet admirable modèle! nous ne nous occupons, pour l'ordinaire, que du désir de plaire aux hommes; nous rampons en esclaves devant leur opinion, c'est presque toujours pour obtenir leur approbation que nous faisons le bien; quelquefois même, pour éviter leur critique, nous faisons le mal; nous agissons comme les bons pour qu'ils nous louent, et comme les méchans pour qu'ils ne nous raillent point. L'ambition des éloges nous rend hypocrites, et la crainte des censures nous rend vicieux; il ne faut pas cependant tomber dans l'excès,

et mépriser l'opinion publique; le soin de sa réputation est un devoir, et l'insensibilité à l'estime provient ordinairement de l'indifférence pour les vertus qui la procurent. Le juste respecte l'opinion, mais n'en fait pas on idole; il ne la heurte ni ne l'encense; il la ménage, mais sans s'y asservir; il n'agit ni contre elle ni en vue d'elle; il fait le bien devant les hommes, non pour son avantage, mais pour le leur; non pour leurs éloges, mais pour leur édification; non pour leur être agréable, mais pour les porter à la piété par son exemple, et c'est la différence qui existe entre la vraie vertu et l'hypocrisie; l'une ne veut que mériter l'estime, l'autre que l'obtenir; l'une ne désire que d'être vue de Dieu, l'autre ne cherche qu'à s'attirer les regards des hommes.

Il est bien aisé sans doute, dans ce contraste si sensible, de décider à qui appartient la palme de la modestie et de l'humilité; mais comment se fait-il qu'une ame aussi innocente, aussi parfaite, soit encore épurée par des tribulations continuelles? Adorons en silence les voies impénétrables, mais toujours si sages du Très-Haut. Contentons-nous de jeter un coup d'œil de respect et d'amour sur Jé-

sus parvenu à l'âge de douze ans : considérons-le se cachant même aux regards de deux personnes qui lui sont les plus chères ; il ne craint pas d'affliger leur tendresse ; il ne paraît point ému des vives inquiétudes qu'il va leur causer ; pendant trois jours entiers il les laisse en proie à leurs alarmes : ainsi en uset-il quelquefois envers les ames qu'il aime le plus ; il s'éloigne d'elles pour un temps, il paraît les avoir abandonnées, son absence les livre à des séchcresses, à des ennuis, à des dégoûts qui les désolent. O vous! dont Jésus-Christ s'est ainsi éloigné, affligez-vous, ce sentiment est assez naturel, mais ne désespérez pas; il est absent, non pour long-temps; il ne vous abandonne pas, il vous éprouve : son éloignement même est un bienfait ; il veut ranimer vos désirs, réchauffer votre piété, donner une nouvelle ardeur à votre zèle : voyez avec quelle vivacité Marie et Joseph vont chercher de tous côtés Jésus qu'ils ont perdu ; allez sur leurs traces le chercher aussi ; appelez-le par vos vœux, demandez-le à tous ceux qui pourront vous l'indiquer : à de sages directeurs, à des personnes éclairées de l'Esprit divin : ce ne sera point parmi vos amis et vos connaissances du siècle, que

vous trouverez Jésus ; il ne se tient point dans les sociétés du monde, dans ces assemblées profanes où il est presque toujours oublié, souvent offensé, quelquefois blasphémé, c'est dans son temple que Marie et Joseph le retrouvent, c'est là, c'est dans les saintes assemblées des fidèles où son nom est invoqué, qu'il se plaît, et que vous le trouverez vous-même ; c'est là aussi que vous le cherchâtes, là que vous le trouvâtes si heureusement, ô humble Amice ! la gloire des bons chrétiens, surtout des petits et des pauvres.

PRATIQUE.

1.° Je regarderai comme un devoir de la plus haute importance, de cultiver la vertu dans le cœur de la jeunesse ; 2.° je ne m élèverai point au-dessus de ma condition : si elle est humble et obscure, tous les jours j'en rendrai grâces à Dieu, dont les plus tendres communications sont avec les enfans, les ignorans et les pauvres : si je naquis dans un rang distingué, je m'efforcerai d'y être toujours simple, modeste et ami sincère, bienveillant, protecteur de l'artisan vertueux, de l'indigent honnête homme ; 3.° dans tout

état de choses, je me préparerai aux tribulations, et j'étoufferai dans mon cœur jusqu'au germe du ressentiment contre ceux qui se montreraient les auteurs de mes peines ; je leur pardonnerai sans aucun délai, et ne conserverai pour eux que de l'amour et des bénédictions.

MÉTAKUAT,

ALGONQUIN,

DÉCÉDÉ L'AN DE JÉSUS-CHRIST 1640 OU 1641.

Ses derniers jours, extraits de sa Vie, publiée par M. Duché, à Paris, chez Rigaud, rue de la Harpe, en 1706.

ENTRE plusieurs sauvages de différentes contrées qui vinrent, en 1640, trouver à Québec, capitale du Canada, les missionnaires français, étaient un Algonquin nommé Métakuat, et un Huron appelé Matenbik, tous deux chefs de famille, tous deux revêtus d'une grande autorité dans leur nation. Ils furent engagés à se faire instruire, par un jeune Algonquin sur le point de mourir : « J'ai été, leur dit-il d'une voix animée par les sentimens d'un vrai néophyte, j'ai été à Québec, j'ai entendu les Pères parler de l'autre vie; tout ce qu'ils disent me semble vrai, et j'ai un grand regret de mourir avant d'être instruit et baptisé ; allez trouver les Pères

après ma mort : écoutez-les ; car ce qu'ils enseignent est bon. » Il mourut, et fidèle à cet avis salutaire, Métakuat se mit en route avec Matenbik. Ils montrèrent d'abord l'un et l'autre le plus grand zèle à se faire instruire, et ensuite un désir extrême de recevoir le baptême : on différa de le leur accorder pendant quelque temps. Tous deux étaient jongleurs, ou avaient eu, ou se figuraient avoir eu commerce avec le démon, et ces sauvages retournent aisément à leurs superstitions. Néanmoins, comme après un temps convenable d'épreuves, ils paraissaient sincèrement convertis, on se rendit à leurs instances. Ils devaient être baptisés, ainsi que l'épouse de Métakuat, qui l'avait suivi, et plusieurs autres néophytes ; mais, hélas ! ô inconstance criminelle de l'homme plongé dans les plaisirs des sens et victime de ses passions ! un grand nombre de ceux-ci, au moment d'entrer dans l'église, méprisent le don de Dieu, et retournent à leurs cabanes, à leur crédulité et à leur idolâtrie.

Matenbik imita ce funeste exemple, et n'eut pas plus tôt repris ses habitudes diaboliques, qu'il devint l'ennemi mortel des chrétiens, et spécialement de Métakuat. Ce der-

nier, heureuse conquête de la grâce, instruisait, ainsi que sa vertueuse épouse ses aveugles compatriotes, et mettait tout en œuvre pour les toucher et les gagner à Jésus-Christ. Ces deux nouveaux apôtres prêchaient encore plus éloquemment par leurs actions que par leurs discours : tout en eux annonçait l'esprit de Dieu. Un jour Métakuat, après avoir communié, disait au missionnaire : « Mon cœur est plein de joie ; je ne sais ce qu'il dit, mais je sais bien qu'il parle, et je ne l'entends pas ; il va au delà de ma pensée : il me semble que ce que Dieu fait en moi est admirable ! il me dit dans l'ame qu'il faut que je sois bon ; puisque je crois en lui ; je le serai, et il me bénira : car il me le promet, et il ne souffrira point que je tombe dans le feu éternel. » Peu de temps après, il vint retrouver l'homme de Dieu, et lui dit : « Nikanis (c'est ainsi qu'on l'appelait), il m'est venu une pensée : nous autres sauvages, nous ne prions point assez Dieu pour ton roi ; il faut qu'il soit bon, puisqu'il vous envoie de si loin pour nous ouvrir le Ciel. Quel est le roi qui soit aussi charitable que lui ? Nous nous assemblerons donc tous les jours, et nous prierons pour lui, si tu veux le permet-

tre. C'est notre roi, c'est notre père ; nous demanderons au Ciel qu'il le conserve ; car je crois que Dieu le dit ainsi à mon cœur. »

Tels étaient Métakuat et son épouse ; simples, fidèles, zélés pour la conversion des sauvages, tandis que le malheureux Matenbik s'efforçait de détruire ce qu'ils édifiaient. Il porta si loin sa haine pour les disciples de Jésus-Christ, qu'informé du projet d'un des missionnaires, qui voulait se rendre avec Métakuat au milieu de la nation neutre, plus éloignée que les Algonquins et les Hurons, le monstre résolut de traverser ce dessein de toutes les manières possibles.

Il part avec quelques Hurons aussi méchans que lui, devance le missionnaire au milieu de la nation neutre, annonce à cette nation qu'elle verra bientôt paraître des magiciens européens, qui répandront toute espèce de maux sur la contrée. Ce peuple superstitieux fut la dupe de ces horribles impostures, et au moment où arriva l'ami de Dieu et des hommes, excédé de fatigue, suivi de nos deux époux et de deux Français, on leur ferma la porte des cabanes, et personne ne voulut les entendre. Matenbik eut l'abominable impudence de dire au mission-

naire, en présence de plusieurs témoins, qu'il ne l'avait abandonné que par un sentiment d'horreur de la résolution qu'il avait prise de faire périr tous les habitans du pays. Ces calomnies n'empêchèrent pas le serviteur de Jésus-Christ d'opérer quelques conversions, et il promit aux sauvages les mieux disposés, qu'il reviendrait au milieu d'eux, dès que les circonstances le lui permettraient; mais il fut contraint de retourner promptement à Québec, pour éviter le supplice du feu dont on le menaçait chaque jour.

Ce n'était pas assez pour Matenbik d'avoir mis obstacle au progrès de l'Evangile; l'apôtre du démon voulait la perte du bon missionnaire et de ses pieux compagnons. Il se mit donc en embuscade dans un défilé où ils devaient passer; mais l'impie ignorait que les Hurons qui l'accompagnaient étaient plus encore ses ennemis personnels que ceux des chrétiens; il les avait traités avec une extrême dureté, et ils désiraient vivement d'en tirer vengeance. Les ayant conduits sur la montagne que devait gravir l'homme de Dieu, ils l'aperçurent à l'instant où, pour sanctifier le jour du Seigneur, il offrait, sur

un autel de gazon, nos augustes mystères. Le méchant, à ce spectacle, s'arrête, frappé d'un respect soudain. Le missionnaire, après avoir célébré le saint sacrifice, s'éloigna pour prier; les assassins fondirent en ce moment sur Métakuat et son épouse, restés à une certaine distance d'eux : Matenbik frappa d'un coup de hache Métakuat, et l'étendit à ses pieds; mais dans le moment, il reçut lui-même des Hurons plusieurs coups de dard. Aussitôt ils s'enfuirent précipitamment dans les montagnes, sans avoir blessé la femme de Métakuat. Cette pieuse néophyte banda les plaies de son mari, et parvenait à arrêter un peu l'effusion de son sang, lorsque Matenbik, étendu assez près d'eux, et revenu un peu à lui, appela du secours, disant qu'il se repentait de ses crimes, et demandait le baptême avant de mourir. Quelle voix entends-je ? dit Métakuat, qui donc demande le baptême ? C'est ton ennemi Matenbik, lui répond son épouse désolée, c'est lui qui t'a frappé. « Ne l'appelle point mon ennemi, reprit le saint mourant, c'est mon frère; le démon l'a poussé à commettre un crime, il faut lui pardonner; et puisqu'il se repent et demande le baptême, je le baptiserai, et l'embras-

serai avec l'affection qu'on doit à un frère ou à un ami, avant que nous mourions tous deux.» En achevant ces mots, il se traîne auprès de son assassin, et lui dit: Si tu te repens d'avoir péché, souffre que je t'embrasse, et je te baptiserai ensuite. Matenbik lui tendit les bras, et Métakuat, après l'avoir embrassé, le baptisa. Le Missionnaire arriva dans ce moment avec un Français qui l'avait suivi; ils louèrent et admirèrent la charité du nouvel Étienne. L'homme du Seigneur assista au dernier moment de Matenbik, qui mourut bientôt après. La plaie de Métakuat n'étant pas très-profonde, il fut en état de continuer sa route, et il en supporta les fatigues avec une constance admirable. Tous arrivèrent heureusement aux trois rivières où les missionnaires avaient une habitation; mais les combats du juste étaient terminés, et la couronne allait être placée sur sa tête. Métakuat, attaqué de la fièvre, mourut de la mort des élus. Sa digne veuve se retira près des Ursulines de Québec, où elle termina sa carrière en réputation de sainteté.

Vertueux et généreux Métakuat, je te salue, et je bénis ta courte mais si sainte car-

rière. Depuis l'heureuse époque de la conversion, jusqu'à celle de ta mort plus heureuse encore, tu étais à l'abri de ces monstrueuses erreurs, de ces passions déréglées qui avaient déshonoré presque tous les jours de ta vie; mais la fin de ta carrière nous rappelle à la fois et l'apôtre éloquent de la vérité, et le fidèle imitateur du premier des martyrs: comme lui, en cessant d'exister, tu fais à la foi une nouvelle conquête. Vénérable sauvage, si j'approche du théâtre sanglant de ton zèle, si je frémis à la vue du fer homicide qui t'a frappé, j'y vois ton bourreau devenu ton ami; j'y admire celui qui était la proie des démons, l'enfant de la colère, élevé par l'efficacité de ton ministère au rang des élus. O grâce! que tes triomphes sont beaux! O Dieu! que vos vrais serviteurs se montrent magnanimes! O homme! viens dans la cabane du juste expirant; écoute les derniers mots que prononce sa voix défaillante, mais ranimée par le sentiment. Mes frères, nous dira-t-il, il ne faut ni traverser les mers, ni conquérir des royaumes, pour trouver la félicité que vous cherchez · ne sortez pas de vous-mêmes, et vous serez heureux. Que les amertumes mêmes de la vertu paraissent douces à un homme de

bien, lorsqu'il les compare aux cruels chagrins et aux agitations continuelles des pécheurs ! Qu'il se sait bon gré d'avoir trouvé un lieu de repos et de sûreté, tandis qu'il voit les amateurs du monde entraînés par le torrent des passions, dans l'abîme de tous les maux ! Ainsi les Israélites échappés aux flots de la mer, voyant de loin Pharaon et tous les grands de l'Egypte submergés, sentaient plus vivement le bonheur de leur sécurité, trouvaient agréables les voies arides du désert, et comparant leur destinée à celle des Egyptiens, loin de se plaindre et de murmurer, chantaient avec Moïse ce divin cantique d'action de grâces, où sont célébrées avec tant de magnificence les miséricordes du Seigneur.

J'ai parlé avec un saint respect de Mélakuat et de ceux dont la mort a été précieuse devant le Seigneur; mais, hélas ! qu'ai-je maintenant à dire de vous, complices criminels de Matenbik, qui peut-être n'éprouverez pas ses regrets tardifs, motifs consolans de nos espérances ? Le prophète l'a dit : *Tous les ennemis de Jésus-Christ seront détruits comme un vêtement que les insectes rongent.* Ces insectes portent le ravage sans

bruit, et le péché attaque l'ame des pécheurs sans qu'ils s'en aperçoivent, parce qu'ils ne réfléchissent point sur le malheur de leur situation. Ils ne reconnaîtront la profondeur de la plaie que lorsqu'il ne sera plus temps d'y remédier; les saints ont sur leur conscience ces regards attentifs qu'un sage économe a sur les meubles de sa maison. Il les visite, il les expose à l'air, il les nettoie de tout ce qui pourrait en altérer la fraîcheur; ainsi les saints ne cessent pas de s'observer eux-mêmes; ils sont toujours près d'eux, afin de s'assurer, autant qu'il leur est possible, que Dieu ne s'en éloigne pas. Quand saint Paul disait : « Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les vertus, ni le présent, ni l'avenir, ni la puissance, ni ce qu'il y a de plus haut, ni ce qu'il y a de plus bas, ni nulle autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, qui est fondé en Jésus-Christ notre Seigneur; »[1] cette magnanime confiance était le résultat de l'examen qu'il avait fait de lui-même; il trouvait son cœur détaché de tout, et lié par l'amour à Dieu seul et à Jésus-Christ. La confiance de Métakuat reposait sur la même base, et le grand apôtre et le néophyte jouis-

sent et jouiront à jamais de la félicité qui la suit, lorsqu'une charité éprouvée comme l'or par le feu en a été le fondement.

PRATIQUE.

1.° Quelque égarés que puissent être plusieurs de mes frères, je n'en conserverai pas moins envers eux la charité la plus tendre, et leur conversion sera toujours l'objet de mes vœux et de mes espérances.

2.° Pour éviter les dangers du mauvais exemple, je fuirai avec soin, mais sans témoigner de l'indifférence ou de l'aigreur, la société des méchans.

3.° Si j'ai le malheur d'avoir des ennemis, je conserverai la disposition de tout pardonner, à quelques excès que leur haine puisse les porter : et tous les hommes, sans en excepter un seul seront l'objet de mon affection.

LE BON HENRI,

MAITRE CORDONNIER A PARIS,

DÉCÉDÉ EN 1666.

Précis de sa vie, extrait de l'Artisan chrétien, ou la Vie du bon Henri, publié par M. Jean-Antoine Vachet, prêtre; à Paris, chez Guillaume Desprez, rue Saint-Jacques, en 1670.

Henri-Michel Buche, appelé communément le bon Henri, naquit, vers la fin du seizième siècle, de simples artisans, et dans la ville d'Arlon, duché de Luxembourg, diocèse de Trèves. Dès son enfance il témoigna de l'inclination pour la piété, et une solidité et une vivacité d'esprit extraordinaires. A peine sorti du berceau, Henri recherchait la société des gens sages et des vieillards; en se formant au métier de cordonnier, il joignit à un travail assidu les exercices de la dévotion la plus édifiante: empressé de connaître les obligations qu'impose le christianisme, il en faisait sa principale étude, réglait ses action

sur la loi de Dieu, et pendant les occupations les plus pénibles de son premier âge, sans cesse il élevait vers Dieu son esprit et son cœur. Déjà pénétré du saint amour, Henri parlait des choses du Ciel avec autant de discrétion que de sentiment. Ses délices, les dimanches et les fêtes, étaient de visiter les églises, d'assister au service divin, et d'entendre les sermons et les catéchismes. Il aimait la prière, s'appliquait à la connaissance et à la pratique de toutes les vertus, et particulièrement de celles qui enseignent à mortifier la chair et l'esprit ; dans peu d'années il atteignit une grande perfection, à cet âge et dans cette condition où tant d'autres se perdent, les uns par frivolité, les autres par la débauche ou par l'avarice. Il avait à peine fini son apprentissage, qu'ayant acquis, avec le talent propre à sa profession, les vertus du fervent chrétien, il fut estimé excellent ouvrier, et déjà proposé comme modèle à tous les états de la société chrétienne, sous le nom du bon Henri qu'il a conservé.

Loin de dégénérer de ses premiers sentimens, ses progrès dans la vertu furent si rapides, que ses contemporains considérèrent un pauvre artisan sans lettres sans crédit,

sans aucune éloquence, comme étant un parfait serviteur de Dieu. Dès qu'il put entièrement disposer de lui-même, il renonça à tout pour mieux servir son divin Maître, et pour être, à l'égard du prochain, d'une charité plus désintéressée.

Un amour ardent pour son Dieu, et une affection tendre et ingénieuse pour ses frères, animaient constamment son cœur de ces beaux sentimens. Le premier, l'élevant au-dessus de lui-même, portait vers le Ciel, comme vers son centre, toutes les puissances de son être : il ne songeait qu'à plaire à Dieu, qu'à lui parler dans l'oraison, qu'à le remercier de ses grâces, qu'à former des vœux pour l'extension de sa gloire ; mais les besoins spirituels ou physiques de ceux qui l'entouraient le rappelaient vers la terre, en lui inspirant pour tous une compassion touchante et vive. Résolu d'aller de ville en ville pour multiplier, par mille pieuses industries, des conquêtes à l'objet adorable de tous ses transports, il s'appliqua plus particulièrement au salut des garçons cordonniers ; il les cherchait avec un saint empressement dans les ateliers, à leurs logemens, jusque dans les cabarets, dans leurs assemblées de jeux

ou d'autres plaisirs condamnables. Il s'insinuait dans leur esprit par l'empire de la douceur, liait conversation avec eux; et ses paroles, enflammées du feu de l'amour divin, faisaient les plus vives impressions sur ceux qui l'écoutaient.

Quand il rencontrait des pécheurs, il ne les quittait point qu'ils ne lui eussent promis de faire une confession générale; s'il lui était possible, il leur procurait un confesseur, les conduisait à ses pieds, et après cette première démarche, quels soins assidus ne prenait-il pas pour les entretenir dans l'état de grâce! Il les recommandait à des personnes vertueuses, il les suivait lui-même, et les instruisait des moyens d'obtenir et de conserver la piété, et les décidait à fuir les sociétés dangereuses et les occasions du péché, à s'approcher des sacremens, à s'appliquer à l'oraison, à se rendre assidus à l'office divin et à la prédication les dimanches et les fêtes, à chercher la compagnie des gens de bien, à lire de bons livres, à ne jamais manquer de faire à genoux, soir et matin, quelque prière; à s'examiner avec soin, à s'efforcer de produire des actes de contrition et d'actions de grâces dont il leur apprenait la formule. Le bon

Henri exhortait encore tous ces jeunes ouvriers à la fidélité envers leurs maîtres ; et à une exacte équité à l'égard de ceux pour lesquels ils travaillaient.

Il vit avec une vive douleur que les jours solennisés par l'Eglise, la plupart des artisans se livrent aux divertissemens ou à la débauche, au lieu de sanctifier ces saints jours ; il les accompagnait durant ces fêtes aux exercices de la paroisse ; de là il les conduisait en d'autres églises, dans des hôpitaux, dans les lieux où ils trouvaient l'occasion d'exercer la charité et de nourrir leur dévotion. Il leur assignait un rendez-vous pour leur parler avec plus de loisir, et il les entretenait avec le zèle le plus tendre des choses nécessaires au salut. Dans un pays voisin de l'Allemagne, où l'hérésie avait fait des progrès alarmans, où les fidèles étaient peu instruits, et où l'on manquait de prêtres fervens qui ranimassent la piété expirante, le Seigneur, toujours admirable dans ses voies, suscitait un simple artisan pour les éclairer, les établir dans la voie du salut, les consoler dans leurs peines, les retirer de leurs vices, et les amener à la pratique des vertus chrétiennes.

On n'eût pu, sans ressentir une délicieuse

satisfaction, se trouver dans ces lieux où le bon Henri conversait avec des pécheurs. La gravité de sa physionomie, l'onction céleste de ses paroles, les innocens artifices d'une charité soutenue par la grâce, produisaient dans des cœurs qui ne semblaient respirer que pour le péché, une révolution si subite, qu'on aurait cru cette petite assemblée composée d'autant de saints qu'il y avait de personnes. Ces succès ne l'élevaient point à ses propres yeux; il s'en humiliait continuellement par la pénitence, en même temps que l'ardeur de son oraison le mettait en communication intime avec Dieu. Cependant la charité croissait toujours dans son cœur, et lui faisait oublier ses besoins, pour ne songer qu'à ceux d'autrui. Il semblait que la Providence l'eût établi au milieu du monde comme un père au milieu de sa famille, pour écouter les plaintes, prendre connaissance des misères des indigens, adoucir les peines des affligés, sans avoir égard à la qualité des personnes, sans s'arrêter à considérer s'il y était obligé par nature ou par justice, sans consulter jamais ses faibles moyens; donnant ses habits, sa chemise et ses souliers, et après avoir tout donné, restant si mal vêtu,

que sa vue inspirait de la compassion. Après s'être retranché ce qu'il jugeait superflu dans sa nourriture, il poussa quelquefois l abnégation de lui-même jusqu'à se refuser du pain, pour soulager des pauvres en proie à la maladie, ou que la honte de tendre la main contraignait de souffrir en silence. Quoiqu'il travaillât seul autant que deux bons ouvriers, il résolut de consacrer à son métier les nuits entières, pour soulager plus efficacement les membres de Jésus-Christ, auxquels il s'était dévoué avec ce qu'il possédait, leur donnant ainsi sa subsistance, ses sueurs, son repos et sa vie. Lorsqu'il se voyait dans l'impuissance de rien faire de plus en leur faveur, il parlait avec tant d'onction aux jeunes cordonniers, ses compagnons, qu'ils donnaient aussi tout ce qu'il leur était possible de donner. Sa charité se manifesta avec tant d'éclat, que partout où il passait, on ne s'entretenait que du pauvre de Jésus-Christ, que du vertueux artisan. Sa réputation le devançait dans les lieux où il n'avait pas encore été; on y désirait, on y attendait le père des pauvres, le disciple d'un Dieu souffrant, le modèle des artisans chrétiens. Qui ne s'étonnera qu'un pauvre garçon cordonnier pût,

avec son travail, suffire à tant de bonnes œuvres ? Mais ce fonds, béni par le Seigneur, était comme inépuisable (1).

Le zèle du bon Henri pour la gloire du Seigneur et pour le salut de son prochain, n'avait pas un théâtre assez vaste dans la province du Luxembourg et dans le pays Messin ; la Providence le conduisit à Paris, afin qu'il trouvât dans cette immense capitale assez d'occasions pour suffire aux besoins de son cœur. Le spectacle de cette ville, centre des vices et des vertus, enflamma effectivement son zèle d'un nouveau feu, par la fidélité toujours plus parfaite avec laquelle il répondit aux attraits de la grâce ; il continua aussi le même genre de bonnes œuvres dans ce siècle où le bienheureux Jean de Dieu cherchait en Espagne les pauvres malades abandonnés dans les étables, sur les routes ou les places publiques, les chargeait sur ses épaules et les portait dans les hôpi-

(1) Pourquoi s'étonner de ces prodiges de miséricorde et de charité ? N'a-t-on pas vu un soldat du régiment de Clairambault ménager trois sous pour les pauvres, sur quatre qu'il recevait chaque jour pour sa solde ? N'ayant plus rien à donner, il allait soigner les malades, et les veillait la nuit pour soulager ceux qui les servaient le jour.

taux; le généreux artisan, avec le même esprit, cherchait en France les pauvres garçons cordonniers, et les indigens infirmes ou coupables, allait à Paris, avec le même zèle qui l'avait animé dans la province, leur parler dans les ateliers, dans les maisons et sur les places publiques; il les pressait sur son cœur, épousait en quelque sorte toutes leurs misères corporelles et spirituelles, instruisait les ignorans, consolait les affligés, trouvait pour les uns de l'emploi chez les maîtres, fournissait aux autres les instrumens nécessaires à leur métier, procurait par son travail, par ses privations ou ses sollicitations, des secours à ceux que des accidens avaient rendus pauvres; ménageant en faveur des plus malades quelques lits aux hôpitaux, et partout où il pouvait les placer. Ces efforts généreux étaient trop peu pour son cœur. Les dimanches et les fêtes, il assemblait ces ouvriers, ou dans leurs ateliers ou au milieu des champs, et là, se plaçant sur un amas de pierres, il leur faisait une exhortation; ils l'écoutaient si volontiers, qu'ils le suivaient en troupe sans se lasser de l'entendre; ils ne parlaient que de lui, et s'il venait à passer devant les boutiques où ils

travaillaient, ils s'avançaient pour le voir et pour se le montrer les uns aux autres comme un objet tout à la fois d'admiration et de consolation.

Ce n'est pas que Henri cherchât à acquérir cette renommée extraordinaire, il n'ambitionnait que l'obscurité, l'oubli, et n'eût voulu être connu que des pauvres et des simples. Mais les personnes de qualité qui avaient le bonheur de savoir apprécier la vertu, n'en recherchaient pas moins la société de cet humble serviteur de Dieu : tel fut entr'autres le célèbre de Renty, moins illustre par sa naissance que par sa réputation de sainteté : depuis qu'il avait entendu parler du bon Henri, son désir de le connaître croissait chaque jour ; aux yeux de toute personne pieuse, rien ne sera jugé plus intéressant que leur première entrevue ; dès qu'ils se virent, ils contractèrent une union que forma la charité qui les consumait, et cette union, devenue plus forte que la mort, n'eut plus d'autres bornes que celles de leur vie. Depuis ce jour, le noble et puissant protecteur des indigens témoigna souvent la joie la plus vive de posséder Henri pour compagnon de ses bonnes œuvres; on ne peut exprimer la haute idée qu'il

avait conçue du trésor de grâces don le cœur de cet artisan était enrichi ; aussi ce vertueux gentilhomme, si recommandable par le don de discrétion dans les choses de Dieu, s'attacha toujours avec confiance à faire réussir les desseins de son nouvel ami. L'intimité de ces deux belles ames fut suivie de bénédictions abondantes ; c'était avec l'effusion des plus doux sentimens que M. de Renty épanchait ses peines dans l'ame du pauvre de Jésus-Christ ; celui-ci répondait à cette confiance par un retour parfait : de ce rapprochement si vif entre leurs cœurs, le gentilhomme et l'artisan (chose admirable, mais que l'orgueil du siècle accueillera par des ris moqueurs) retirèrent pour eux-mêmes les fruits les plus précieux.

Pourvu de grâces particulières pour servir les malades et pour exhorter les mourans, le saint artisan s'acquitta de ces devoirs de charité avec un zèle infatigable ; dignes rivaux de son amour pour ceux qui souffrent, tous ces ouvriers qu'il avait ou convertis ou sanctifiés, se trouvaient avec lui les dimanches et les fêtes à l'Hôtel-Dieu de Paris : ils y servaient les pauvres, les instruisaient, les consolaient, accompagnaient le Saint

Sacrement que l'on portait à une certaine heure aux malades, et s'acquittaient de toutes ces œuvres pieuses avec un recueillement, une dévotion, dont l'hôpital entier était édifié.

Dans un autre hôpital, dit de Saint-Anastase, ou autrement de Saint-Gervais, à Paris, on était dans l'usage de recevoir pour trois nuits les voyageurs indigens de toute nation; dans cet asile se rendaient des enfans prodigues, des soldats, des gens d'une vie scandaleuse, dont plusieurs avaient passé un grand nombre d'années sans se confesser; d'autres avaient atteint la maturité de l'âge sans avoir reçu la moindre instruction chrétienne, soit qu'ils eussent dès leur jeunesse suivi la profession des armes, soit qu'ils se fussent trouvés dans une mendicité criminelle : en soulageant leurs infirmités corporelles, on avait le plus grand soin de satisfaire à leurs besoins spirituels; on leur faisait le catéchisme, on leur apprenait à prier le Seigneur, à faire leur examen de conscience, et à assister avec piété aux divins offices. Henri, ayant remarqué combien de fruits cet hôpital offrait à recueillir pour le Ciel, s'y trouvait souvent le soir aux instans

de l'arrivée des pauvres, et leur parlait avec l'intérêt le plus tendre. Il s'y rendait principalement les jours de fêtes et les dimanches le matin ; il les instruisait, il les encourageait à entendre avec l'attention convenable l'exhortation du ministre sacré ; il s'efforçait de les disposer à la confession et à la communion. Souvent il se confessa près d'eux et communia avec eux ; heureux, disait-il, de se voir à la table de Jésus-Christ au milieu de ces pauvres et de ces pécheurs pénitens : quand il rencontrait dans cet asile de toutes les misères humaines, des partisans de l'erreur ou des pécheurs endurcis, il s'efforçait par la ferveur de son zèle, par les instances de sa charité, d'amollir leurs cœurs, de résoudre leurs vaines objections, de leur découvrir leurs erreurs. Cette charité se métamorphosa sous mille formes différentes, pour en multiplier les fruits ; quand il apercevait parmi ces vagabonds des enfans de famille, ou des serviteurs débauchés et fugitifs, il les ramenait à leurs parens ou à leurs maîtres, dont il obtenait le pardon, avec le retour de leur bienveillance en faveur du coupable. Il rétablissait dans les familles l'ordre, l'union et la paix. Tant de bien ne se bornait

pas aux habitans de Paris. Les étrangers qui abordaient cet hospice n'étaient pas moins chers à son cœur; après qu'il avait pourvu à leurs besoins spirituels, il leur procurait des letttres de recommandation, des aumônes, et les moyens de se rendre dans leur pays.

Des personnes distinguées par leur piété, voyant qu'il s'était entièrement dépouillé pour les pauvres, et désirant lui donner plus de considération aux yeux des hommes, lui procurèrent ce qu'on nommait un *privilége* de maître cordonnier; dès lors il forma sous son nom un atelier d'élèves qui, jaloux d'imiter leur modèle, de le suivre chez les malheureux, de le seconder dans toutes ses bonnes œuvres, de se consacrer entièrement au service du divin Maître, dans une condition dégagée de tous soins domestiques, désiraient avec la plus vive ardeur de passer leurs jours avec lui.

Dans cette nouvelle situation, sa charité se montra sous un nouveau jour; plein d'affection, surtout pour les ouvriers de sa profession, il leur apprenait ce qui leur manquait pour parvenir à gagner leur vie; il allait les chercher dans les hôpitaux, les menait chez lui leur donnait des vêtemens,

leur fournissait les outils nécessaires, et cette admirable conduite fut plusieurs fois imitée par des artisans pénétrés de respect pour l'homme de Dieu, et se modelant sur son exemple : ce fut ainsi qu'il en retira un grand nombre du libertinage, et qu'il en retint beaucoup d'autres sur le bord de l'abime.

L hérésie faisait horreur à une ame aussi pure et aussi docile aux lumières de la foi; sans cesse occupé de la recherche des garçons cordonniers qui en étaient infectés, il saisissait adroitement l'occasion de les entretenir. Pour multiplier ces nouvelles conquêtes, il se logea dans la maison de la propagation de la Foi, asile des nouveaux catholiques; ses discours pénétraient dans le cœur de ces infortunés, les éclairaient, les touchaient et les disposaient à se convertir. Alors il cultivait avec empressement ces plantes nouvelles, fixait sur elles son attention, guidait leurs premières démarches, les prémunissait contre les écueils qui les entouraient, et les garantissait de la séduction et des conseils pervers ou de leurs parens, ou de leurs anciens amis encore engagés dans l'erreur.

Une plus vaste carrière s'ouvrit devant le vertueux artisan. Un des maux les plus funestes désola le siècle où il vécut : c'était, parmi les ouvriers, l'exercice de certaines maximes sacriléges qu'ils pratiquaient ; maximes d'autant plus pernicieuses, qu'elles étaient cachées sous le voile d'une religion apparente, et qu'on les embrassait avec une parfaite assurance d'impunité. Le caractère de la sainteté de l'obscur citoyen dont nous écrivons la vie, fut un zèle ardent et continuel pour abolir tous les genres d'impiété qui régnaient dans tous les métiers, et particulièrement dans le sien. Ne nous y trompons pas, Henri n'était point homme à s'ériger en réformateur importun de toutes sortes de personnes ; doué d'un esprit solide, il ne s'arrêtait pas à censurer des choses de peu de conséquence, mais il s'attachait à obtenir des résultats essentiels à la gloire de Dieu et au bien de l'Église, lorsqu'il s'y voyait porté par les lumières intérieures qu'il recevait de Dieu et par l'ordre de ceux qui dirigeaient sa conscience, en poursuivant avec autant de générosité que de prudence, la ruine de ces coutumes abominables, nommées alors, chez le peuple du nom trivial de *compa-*

gnonage. Il ne se troubla jamais des peines que lui suscitèrent les ennemis de tout bien, ni ne s'inquiéta du secours que lui refusaient des amis consultant une fausse prudence. Que ne fit-on pas pour le décourager? Quoi! lui disait-on, vous seul, dépouillé de bien et sans autorité, vous oseriez vous engager dans une affaire de cette importance, contre une multitude d'ouvriers répandus en France et dans les autres royaumes! c'est consumer en pure perte votre temps, vos moyens, vos forces, et exposer évidemment votre vie, en vous déclarant contre tous ces ouvriers, qui, sans mœurs et sans foi, parviendront à vous surprendre et à vous assassiner. Insensible à toutes ces considérations humaines, Henri va d'abord chercher ces insensés, leur découvre l'état déplorable de leur ame, les exhorte, les conjure d'abandonner ces abominables pratiques: peu de ces malheureux l'écoutant avec intérêt, beaucoup d'autres tournant en ridicule ses affectueuses et pressantes sollicitations, il prend le sage parti d'exposer l'état des choses aux docteurs en théologie: quatorze d'entr'eux, par une délibération du 20 septembre 1645, opinent que le serment et les

pratiques des garçons cordonniers, sont impies et superstitieux ; que ceux-ci ne sont pas en sûreté de conscience tandis qu'ils seront dans la volonté d'y persister, et que ceux qui ne sont point encore engagés par ce serment, ne sauraient le prêter sans péché : le juste montra cette censure aux coupables, et les conjura de s'y soumettre ; mais les voyant obstinés dans leur aveuglement, il les poursuivit devant l'official de Paris, qui les condamna par sentence du 15 septembre 1646. Le serviteur de Dieu répandit cette sentence autant qu'il lui fut possible, obtint que l'archevêque de Toulouse en portât une semblable, et bénissant Dieu du succès de ses démarches, poursuivit l'abolition de coutumes également criminelles parmi les ouvriers tailleurs, chapeliers ou selliers. Il fut assez heureux pour obtenir que les supérieurs ecclésiastiques censurassent ces abus, surtout l'usage abominable de dire de feintes messes, qui régnait parmi ces artisans, ainsi que celui de contrefaire les principales cérémonies de nos sacremens ou de nos augustes mystères.

Son travail n'abolit pas sur-le-champ ces pratiques sacriléges; quelque temps après

les premiers coups qu'il leur avait portés, il fut instruit que dans plusieurs quartiers de Paris on reprenait l'infâme liberté de tourner en dérision les dogmes les plus saints; qu'après ces jeux blasphématoires, les ouvriers s'enivraient à une table dressée exprès, passaient en orgies le reste du dimanche, et terminaient leurs festins par de honteuses débauches. L'homme de Dieu fit de nouvelles démarches auprès des théologiens de la capitale, et en obtint une nouvelle censure; il la communiqua aux coupables, les conjura d'abjurer cette détestable conduite, les pressa de venir entendre des instructions sur la règle des mœurs chrétiennes, en convertit ainsi quelques-uns, dont le retour à une religion éclairée fut permanent. Néanmoins, malgré toutes les censures, la plupart continuaient leurs impiétés; Henri recourut à la justice ecclésiastique : à sa poursuite, l'officialité et les autres juridictions séculières proscrivirent les obstinés, et la justice civile prononça contre les incorrigibles la peine du bannissement. Ses courses et ses fatigues furent aussi pénibles que longues, mais supportées avec un courage et un zèle au-dessus des difficultés qu'il

avait à surmonter ; les malheureux, obstinés à maintenir les anciens usages, le menaçaient, le poursuivaient continuellement par leurs outrages et leurs calomnies. Au milieu de ces assauts, son amour pour le divin Maître et sa charité pour ses frères le rendaient inébranlable : l'aimable paix régnait toujours dans son ame. Ses amis ne cessaient de lui remontrer l'impuissance propre aux hommes de sa condition, son impuissance personnelle, et les hasards auxquels il exposait sa vie ; mais il sut résister à tous les efforts de ses ennemis et à toutes les représentations de ses amis; il avouait avec candeur que les contradictions, les injures, les menaces, les dangers les plus imminens ne lui paraissaient qu'un songe, pourvu qu'il contribuât au bien éternel des coupables qu'il voulait sauver; il ajoutait que le gain d'une seule ame lui en aurait fait entreprendre mille fois davantage; qu'il goûtait les plus douces consolations à voir d'abominables pratiques renversées par les censures ecclésiastiques, et presque abolies par la conversion de plusieurs ouvriers ; enfin, qu'il persévérait à attendre un bon succès de cette affaire, et ses vœux furent couronnés. La révolution qui fut ef-

fectuée parmi les gens de métier, produisit des fruits également heureux et durables : dès que leurs projets eurent été abandonnés, et l'édifice de leurs superstitions renversé, plusieurs vinrent tr uver Henri, qui les reçut avec l'affection d'un père ; il rendit avec eux grâces au Seigneur d'une victoire aussi glorieuse à sa majesté sainte, aussi utile à l'Église et aussi avantageuse aux vaincus. Ces premiers pénitens furent imités par d'autres : les plus opiniâtres et les plus dissolus commencèrent à vivre dans une paix profonde, et dans une union si chrétienne, que l'on n'entendit plus parler, ni à Paris, ni à Toulouse, ni ailleurs, de ces horribles aggrégations. Ce succès, qui mérita à Henri les bénédictions du clergé et de tous les bons chrétiens, lui fournit l'occasion d'un autre genre de sollicitudes : il avait dissipé l'aveuglement de ses frères qui marchaient à leur perte ; les aurait-il délaissés lorsque, persuadés par son zèle, ils consentaient à se sauver? Ces ouvriers, convertis et réconciliés avec Dieu, deviennent l'objet de tous ses soins, et il goûte, dans les œuvres de miséricorde qu'il exerce envers eux, les plus douces consolations. Il les conduisait à de pieu-

ses conférences, les exhortait à pratiquer les vertus chrétiennes, à s'aimer mutuellement; et pour les détourner de la débauche les jours de dimanches et de fêtes, il les entraînait lui-même à l'église et aux hôpitaux, leur permettait de temps en temps quelques divertissemens innocens, les visitait dans leurs maladies, leur procurait les soulagemens nécessaires, et obtenait pour eux des lits chez les frères de la charité.

Heureux du bonheur de tant d'artisans assidus à suivre ses exemples, il aurait voulu étendre les fruits de son zèle sur l'univers entier; mais Dieu le retenait à Paris pour y établir une société d'artisans qui servissent de modèle dans la vie chrétienne à tous ceux de leur profession. Tandis que Henri, qui considérait ses plus saintes actions comme si elles lui eussent été étrangères, renvoyait à ses frères, surtout au vertueux de Renty, tout l'honneur du succès; tandis qu'il croyait nuire aux œuvres de Dieu, loin de les avancer, il retirait de cette profonde humilité un zèle plus ardent et l'énergie nécessaire pour accomplir les plus grands desseins, et terminer les plus hardies entreprises : humilité qu'entretenait un trésor de grâces inconnues

à ses propres yeux, et aperçues seulement par ceux qui gouvernaient sa conscience! Heureuse métamorphose! sur les ruines d'une société corrompue s'élève tout-à-coup, t par le zèle d'un simple cordonnier, une société toute chrétienne; on le vit s'associer des artisans qui, sanctifiant leurs confrères par leur exemple, pratiquant l'obéissance, la pauvreté, la chasteté, et n'ayant qu'un même esprit, firent revivre cette union des cœurs qui fut le caractère de l'Église à son berceau; ils conciliaient le travail avec la piété, et le commerce avec une fidélité rare. Il sembla que le Ciel avait pris plaisir à répandre, après la mort de Henri, sur sa petite société, cet esprit de grâce et de ferveur dont il était animé pendant sa vie; plus de vingt ans après son institution, l'amour des choses saintes y croissait de jour en jour, et plus elle s'étendait dans les provinces, plus elle s'attirait de bénédictions de la part de Dieu et de la part des peuples.

Il ne s'associa d'abord que sept pieux ouvriers de son métier, qui l'accompagnaient dans ses bonnes œuvres, et, fidèles à ses pratiques de piété, logeaient sous le même toit, pour être encouragés, par ses exemples

et ses conseils, à servir Dieu et le prochain. Henri ressentait fréquemment l'inspiration d'étendre cette petite réunion, et une voix secrète l'y excitait dans ses oraisons. Des jeûnes, des pénitences, des prières faites en commun avec ses frères, sollicitaient le suffrage du Ciel, qui se déclara en faveur de cette œuvre sainte. Le curé de Saint-Paul, ainsi que plusieurs docteurs, approuvèrent que ces bons artisans formassent une société où, continuant à vivre dans le même esprit et la même volonté, ils renouvelassent la vie des premiers chrétiens, sous la dépendance de ce pasteur, l'ange de cette compagnie naissante : elle fut formée le jour de la Purification 1645, et eut pour protecteur le vertueux de Renty. Bientôt cette communauté fut la mère de beaucoup d'autres, dans le diocèse de Paris, où le Pontife en confirma le règlement, et dans plusieurs autres diocèses, toujours sous la protection des curés; les artisans qui s'y associèrent déployèrent des vertus qui en firent les modèles des meilleurs paroissiens.

Nous essayerions vainement d'exprimer quel bien résulta partout de ce genre de congrégation : on y renonçait à soi-même, à

toute propriété, à toute volonté propre; on y gardait le célibat, et l'on y avait pour le chef la docilité des enfans. Chose étonnante!.... sans aucun des secours ordinaires aux congrégations d'hommes, sans ecclésiastiques, sans l'érudition, l'habit, la police, les vœux et la retraite du cloître, qui concourent si utilement à consolider ce genre d'établissement, celui du bon Henri subsista fidèle à sa constitution, animé de la charité la plus vive et de l'amour du travail; les frères, quoique libres de s'en retirer quand ils le voudraient, se conservèrent parmi les tempêtes et les écueils, montrant à leur règle la même fidélité, et mettant à ne pas l'enfreindre le même zèle que les religieux les plus fervens en mettraient à remplir leurs vœux. Henri, choisi d'une voix unanime pour supérieur de la société, se considéra plus que jamais comme le serviteur des autres. Cette nouvelle situation nous présentera un tableau non moins touchant de sa charité. Il achetait tout lui-même, préparait les repas, lavait et mettait tout en ordre, nettoyait la maison, ne trouvait rien d'abject ou de pénible; et, couché le dernier, levé le premier long-temps avant ses frères, il allait se

placer auprès de la cloche du réveil, pour écouter les horloges de la ville; il y restait quelquefois une heure entière avant que l'heure sonnât, et on l'y a trouvé presque gelé et priant Dieu avec sa ferveur ordinaire.

Son zèle à soulager les malades, et son amour pour eux, étaient sans bornes; il épuisait sa santé pour les assister, veillait près d'eux sans cesse, et se retranchait jusqu'au nécessaire pour fournir à leurs besoins, leur étonnement était extrême, en voyant que, quelle que fût sa pauvreté, néanmoins ils ne manquaient de rien. Ils l'aimaient, le bénissaient, et s'il s'éloignait d'eux un instant, ils attendaient impatiemment son retour : ses paroles étaient pour eux des paroles de vie; il relevait leur courage abattu, et les délivrait des tentations, leur en enseignant le remède. Leur confiance en sa vertu était absolue; mais cette vertu fut violemment éprouvée et fut exposée aux calomnies, aux invectives, aux outrages des artisans vicieux, qui étaient ulcérés des bénédictions que le Ciel répandait sur Henri. Cependant celui-ci, quoique ayant à porter le fardeau des misères et des faiblesses de ses frères, était encore chargé de pourvoir à toutes les nécessités tem-

porelles d'une communauté d'ouvriers qui ne subsistaient que de leur travail, et il avait mille occasions de découragement à surmonter; mais loin de s'arrêter dans la carrière des plus saintes œuvres, après avoir servi de père aux artisans de sa profession, il devint encore celui des ouvriers des autres métiers: quelle joie ce fut pour le saint homme de voir ces nouveaux prosélytes venir se consacrer avec lui au service de Jésus-Christ! La société des frères tailleurs fut son ouvrage, comme l'avait été celle des cordonniers: en détruisant l'esprit de contestation et d'aversion entre les membres de ces deux états, il les rapprocha par les nœuds de la charité chrétienne, les fixa sous le même toit, les soumit aux mêmes exercices, et bientôt les unit étroitement par tous les caractères d'un amour sincère et désintéressé. Qu'on nous pardonne de nous étendre un peu sur le régime et sur les fruits de ces sortes de communautés, dont l'existence si édifiante était due à un pauvre artisan: ces hommes obscurs et simples, mais tous selon le cœur de Dieu, s'efforçaient de rendre, par une obéissance continuelle, par un ordre immuable, toutes leurs actions méritoires; ils se quali-

fiaient mutuellement du doux nom de frères, faisaient ensemble la prière long-temps avant le lever de l'aurore, et assistaient avec une dévotion sincère au saint sacrifice de la Messe. A cinq heures, ils se rendaient au travail; le supérieur faisait à chaque heure une courte oraison; on récitait le chapelet sans interrompre le travail, on chantait des cantiques, on lisait la vie du saint du jour, on gardait de temps en temps un silence qui n'était troublé que par la nécessité, et alors on ne se permettait de parler qu'à voix basse. Un peu avant le dîner, on faisait l'oraison mentale, selon la méthode facile d'un livre intitulé : *La voix de Jésus-Christ ;* ils passaient ainsi la journée jusqu'à neuf heures du soir : leur atelier semblait plutôt le chœur d'une église qu'une boutique d'artisans, et leur maison, ainsi que celles des premiers chrétiens, était comme un temple consacré aux louanges du divin Maître. Tous les ans ces bons serviteurs de Dieu faisaient une retraite de quelques jours; ils eurent souvent dans leurs maisons des conférences spirituelles; les dimanches et fêtes, après l'office divin, ils visitaient les hôpitaux, les prisons et les pauvres malades, et le reste de ses jours, le bon Henri conti-

nua d'être comme l'ame de cette sainte association.

Qui pourrait évaluer les avantages que le peuple en retira ? les mœurs publiques épurées ; de vils débauchés convertis en d'honnêtes et vertueux citoyens ; la religion et ses pratiques les plus importantes solennellement embrassées ; les élémens de cette religion toute divine approfondis précisément par cette classe d'hommes qui les connaissait le moins, et qui vivait dans la plus profonde ignorance de nos mystères : ces avantages précieux ne furent pas les seuls fruits que la patrie recueillit de ces sortes de congrégations : elles se faisaient un devoir d'employer les artisans les plus pauvres, de leur fournir des habits, du linge et du travail, d'apprendre gratuitement le métier à de jeunes orphelins, et d'en secourir beaucoup d'autres dans leur apprentissage.

Riche du mérite de tant d'œuvres, il ne se réjouissait cependant qu'en Dieu, et, dans son profond anéantissement, ne se permettait de parler de lui-même, que pour remercier Dieu des grâces dont il l'avait comblé. Ah ! si son humilité ne l'eût trompé sur son mérite réel, quelles actions de grâces il au-

rait rendues pour cet ensemble de vertus qui firent la gloire de sa vie et celle de sa mort ! Les saints, frémissant des combats à soutenir contre la concupiscence, ont préféré refuser à la nature quelque chose de ce qui lui était nécessaire, plutôt que de s'abandonner à la volupté qui suit de si près la satisfaction de ses besoins ; telle fut aussi la crainte à laquelle Henri dut une frugalité dont la seule histoire des saints nous fournirait des exemples. Comme eux, il se défendait des tentations par une abstinence volontaire, et par un retranchement continuel des choses même indispensables : il prenait les alimens comme des remèdes, gémissant intérieurement de se voir obligé d'employer à une action qui nous est commune avec la brute, un temps qu'il eût voulu consacrer ou à l'oraison ou au travail. Ce n'est pas que se faisant tout à tous, on ne l'ait vu plusieurs fois à des repas nombreux ; mais sa présence y répandait l'édification et cette joie pure qui est inconnue à la table des mondains : il y raffermissait entre les conviés l'union et la concorde ; plusieurs fois il y fit des réconciliations. La vertu de justice, sous quelque point qu'on l'envisage, fut encore l'une de celles de ce

modèle des artisans : il aimait ses voisins, chérissait les gens de sa profession comme lui-même, se réjouissait de les voir prospérer, comme si leur fortune eût été la sienne; mais quoique sans prévention contre personne, il s'attachait particulièrement à ceux qui s'avançaient le plus dans la vertu. Incapable de se laisser surprendre, il était, par le choix de ses amis, l'arbitre de tous leurs différens. Quelle fidélité irréprochable à l'égard du prochain, dans le travail et dans le commerce! fidélité qui forme le principal caractère de la vertu propre aux artisans, en même temps qu'elle est le fruit précieux de l'esprit de justice.

La foi qui animait ses œuvres lui inspira le noble dessein d'enseigner à des indigens le moyen de vivre dans la dernière condition de la société, comme plusieurs de nos anciens vivaient au milieu des déserts, et celui de nourrir leurs ames par la méditation des choses du Ciel; en travaillant pour la subsistance de leurs corps, il mettait tout en usage pour accroître cette foi divine dans les cœurs. Il ne voyait point ici-bas de domicile permanent; mais il cherchait continuellement à obtenir celui où il devait habiter un jour. Il

gémissait d'être éloigné du Seigneur, et, comme hors de la patrie céleste, il prévenait le temps auquel son exil devait finir, et sa religion lui faisait éprouver comme un avant-goût du bonheur de l'autre vie. Dans les transports de sa douce espérance, il ressentait une joie ineffable, et jouissait d'une paix que rien ne pouvait lui ravir; il considérait son corps comme un fardeau dont la pesanteur lui était insupportable en le retenant loin de Jésus-Christ ; il ambitionnait d'en sortir ; il se préparait sans cesse par les bonnes œuvres à ne pas se trouver vide devant le tribunal de Dieu, jetant continuellement les yeux sur Jésus, auteur et consommateur de sa foi, et il jugeait que l'ignominie de cet adorable Sauveur était un plus riche trésor que tous les biens de la terre. Il aimait ce que la foi seul offre de légitime à notre amour; il désirait ce qu'elle enseigne à désirer; il ne s'affligeait que de ce qu'elle demande qu'on déplore, et il ne se réjouissait que de cette même foi, seule juge capable de procurer une joie véritable et solide.

Comme Henri ne travaillait que pour le Seigneur, il n'espérait qu'en lui, et la puissance de cet adorable Maître était tout son

appui dans ses faiblesses, toutes ses richesses dans sa pauvreté, toute sa douceur dans ses afflictions, toute sa lumière dans les nuages de sa vie, toute sa force dans ses entreprises. Rien n'était capable de l'ébranler : les difficultés qui s'opposaient aux œuvres de Dieu l'encourageaient au lieu de l'abattre. Dans toutes ces rencontres difficiles, son mot habituel était : *Il faut espérer en Dieu*, et il persistait avec autant de zèle que s'il eût vu toutes les voies ouvertes, pour obtenir un heureux succès ; si quelques envieux traversaient ses pieux desseins : « C'est un bon signe, disait-il, et je ne saurais concevoir comment on peut abandonner les œuvres de Dieu, lorsqu'elles sont une fois commencées. » Plus on résistait à ses vues, plus il les poursuivait ; jamais une lâche condescendance ne le fit céder aux injustes oppositions qu'il rencontrait ; il était trop au-dessus de toute vaine considération, de tout respect humain, pour être susceptible d'une telle faiblesse. Le zèle de sa charité contenait si efficacement les tentations du démon de l'envie, réprimait si promptement les saillies de la médisance, que personne, en sa présence, n'osait parler du prochain

avec froideur. L'esprit de contention lui était insupportable : il avait le talent de réconcilier les ennemis, et surtout de guérir ces plaies du cœur, œuvres de l'envie et de la hainc ; mais il réussissait surtout à réconcilier les pécheurs avec Dieu ; il fondait les glaces du cœur par le feu de ses discours, adoucissait les plus insensibles par l'onction de ses paroles, confondait les impudens par l'excès de sa douceur et de son humilité, et convertissait les impies par ses pénitences et par des prières continuelles. La charité extraordinaire que la grâce lui avait inspirée pour les ames, les transformait quelquefois à ses yeux en d'autres lui-même, afin de ressentir en sa personne ce qu'elles ressentaient dans la leur. Il se chargeait devant Dieu d'une partie de leur dette, se condamnait aux mêmes pénitences qu'elles eussent dû s'infliger, offrait au Ciel pour elles une ample satisfaction par ses larmes, ses jeûnes et ses austérités. Entre mille traits de ce zèle inexprimable, nous citerons seulement celui-ci : Un vil débauché, déshonoré dans Paris par ses dissolutions, était depuis long-temps, et sans succès, l'objet de la charité de Henri. Désolé de poursuivre si inutilement, quoique

vec tant de constance, ce pécheur profondément égaré, et considérant que toutes ses poursuites n'avaient opéré d'autre effet que celui de rendre l'insensé plus opiniâtre et plus ennemi de son salut, il résolut de faire pour lui ce que ce malheureux rejetait avec tant d'aveuglement; il se mit en prières comme un pénitent, recommanda instamment à ses amis la conversion de son frère, resta long-temps prosterné, sentit son ame pénétrée d'une contrition vive, versa des larmes abondantes, et laissa éclater ses gémissemens, afin d'obtenir à ce pécheur la grâce d'un sincère repentir. Cependant, à mesure que notre bon artisan sollicitait le cœur de Jésus-Christ, la grâce parlait à celui du malade avec tant d'efficacité, qu'il vint tout-à-coup à la maison de Henri. A peine l'a-t-il aperçu en oraison, et le visage baigné de larmes, qu'il se jette à ses pieds, y gémit avec lui, déteste sa vie criminelle, promet de vivre désormais chrétiennement, distribue le jour même tout l'argent qu'il possède, et va se réfugier dans un monastère, où la plus constante et la plus rigoureuse pénitence sanctifia le reste de ses jours.

Dans le nombre des pécheurs qu'il rame-

nait à Dieu, il s'en trouva quelquefois qui n'avaient pas le courage de la persévérance, que Henri était même comme forcé d'éloigner des autres, parce que leur conversion semblait désespérée. Alors il ne pouvait ni étouffer ses soupirs, ni consoler sa douleur. Il s'imaginait voir dans la chute d'un de ses enfans sa propre chute; il portait dans son sein le sentiment d'une mère désolée qui perd son fils, malgré tous les soins qu'elle a pris pour ne le pas perdre. Il était d'autant plus inconsolable, que ses travaux avaient été excessifs, et que le mal du coupable lui semblait incurable: quelque ingrat qu'il parût être, Henri le rappelait au lieu de le chasser, le recherchait au lieu de l'abandonner, semblait lui faire satisfaction au lieu de la lui demander, le priait au lieu d'attendre qu'il le priât. Sa tendresse ne lui permettait pas d'examiner s'il avait été offensé; il considérait seulement s'il n'y avait rien dans sa conduite qui pût le rendre coupable de l'endurcissement de ce pécheur; il accusait sa sévérité, pour excuser la faiblesse de celui-ci; et, consultant son cœur plutôt que sa raison, il ne rougissait pas de poursuivre celui qui n'avait pas rougi de mépriser ses avis et

ses prières. Il entretenait l'insensé en particulier ; sa charité industrieuse mettait alors sur ses lèvres l'affection d'un père, les paroles d'un saint, et le faisait agir avec la prudence d'un supérieur ; il embrassait avec tant de tendresse ce pauvre infortuné ; il lui parlait avec un zèle si angélique, le reprenait avec une douceur si parfaite et si éloquente, que l'infidèle se sentant tout-à-coup ébranlé, et ne pouvant résister à une si aimable violence, renonçait à ses égaremens, et devenait, par son repentir, plus digne du maître auquel il devait le bienfait de sa conversion.

Une charité aussi ardente pour subvenir à tous les besoins de ses frères, lui inspira toujours l'amour d'un dépouillement absolu. Qui fut jamais plus pauvre que le bon Henri? la nourriture dont il usait, le lit où il reposait, les vêtemens dont il était couvert, et la maison presque sans meubles où il se retirait, attestaient la pauvreté volontaire pour laquelle tous les enfans du siècle ont tant d'horreur. Il demeura plus de quarante ans en proie à toutes ces privations, enchérissant de jour en jour sur son état de dénûment. Il s'interdisait souvent l'usage des choses que le monde juge être les plus nécessaires. Toute sa

vie retraçait fidèlement celle des anciens anachorètes ; sa pauvreté ne l'empêchait point d'être libéral, et c'était avec une extrême joie qu'il donnait ce que son indigence lui prescrivait impérieusement de garder.

Si la pauvreté volontaire nous prive de plaisirs dont la jouissance nous serait funeste, la chasteté a aussi ses voluptés qui suppléent aux sacrifices qu'elle nous a imposés. Henri, jaloux de conserver cet amour de la pureté, ne se permit jamais d'attacher ses yeux sur des objets auxquels il ne voulait point attacher son cœur. Il choisit l'aimable vertu de la virginité pour son partage ; il craignait autant de perdre l'innocence de son cœur, que de perdre la foi. Sa dévotion était alors de visiter souvent l'église métropolitaine de Paris, et d'y recommander sa personne et ses frères à la Vierge, parfait miroir de chasteté ; il lui demandait qu'elle obtînt à tous ceux qui étaient sous sa conduite, cette divine pureté qu'elle avait comme appportée dans le monde, et que ses sociétés l'ayant pour leur protectrice, l'eussent pareillement pour leur modèle. A ces aimables vertus, Henri sut unir encore celle d'une docilité sans bornes pour les préceptes de l'Eglise,

pour tous ses supérieurs, ou plutôt pour tous ceux avec lesquels il avait des rapports. Il considérait son père spirituel comme l'organe par lequel Dieu lui parlait, et comme la main avec laquelle il le conduisait ; l'obéissance étouffait en lui les fausses lumières que l'amour-propre y eût fait naître, et n'y laissait que les lumières de la foi. Lorsqu'on lui avait tracé le chemin qu'il devait suivre, il élevait son esprit au-dessus des difficultés, pour les vaincre, et sa soumission comprimait les murmures, les chagrins et les vaines frayeurs. C'était avec la plus parfaite sincérité qu'il manifestait son ame au guide sacré de sa conscience.

La vieillesse, et une vieillesse toute sainte allait couronner les jours du vertueux artisan. Quand tous le bénissaient, le révéraient comme l'ami de Dieu et des pécheurs, celui-ci, dans son humilité profonde, déclarait avec candeur qu'il n'avait jamais été bon à rien, et qu'il était un malheureux pécheur qui ne méritait que des châtimens. Le mépris qu'il avait pour sa personne, et l'amour des humiliations et des souffrances qui l'accablaient dans ses dernières années, lui interdisaient même le désir des consolations ;

son austérité étonnait tout le monde ; il se privait de ces adoucissemens presque nécessaires aux vieillards; loin de ménager son corps infirme et chancelant, il cherchait toutes les occasions de le crucifier. Dieu voulut ajouter à ces croix ; il permit que Henri fût attaqué d'une maladie au poumon, qu'il supporta pendant deux à trois ans ; il en ressentait d'excessives douleurs, et leur violence le contraignait de se tenir, jour et nuit, assis dans son lit, pressant son estomac de ses mains, et faisant entendre des gémissemens continuels. Les médecins ne jugeaient pas qu'en cet état il pût vivre plus d'un mois ; il en resta six attaché à cette croix, qui termina sa pénible carrière. Ses peines furent aigries par de nouvelles contradictions. Combattu par quelques personnes dont il ne devait attendre que la plus vive reconnaissance, il ne se permit ni plainte, ni murmure, quoiqu'il ne fût pas insensible à cette étrange épreuve ; mais il considérait, au-delà de cette épreuve, l'éternelle félicité, perspective qui lui faisait supporter patiemment les plus injustes traverses. Eclairé par le flambeau de la mort, il conçut plus clairement que jamais l'horreur que doivent exciter dans

un chrétien les moindres imperfections, il fut, pendant quelque temps, presque inconsolable des siennes. Quelque chose que son confesseur pût lui dire en faveur de sa conscience, ou de la miséricorde de son Dieu, il répondit toujours qu'il n'avait rien fait de bien qu'en apparence, qu'il n'avait jamais agi que par humeur, par inclination, par amour-propre, par des vues humaines, ou par quelque intérêt secret. Dans cette pensée, il ne cessait de gémir, et, comme s'il eût déjà vu sa condamnation écrite, il arrosait son lit de ses larmes. Cette croix invisible, cet état douloureux d'anxiété dura près de quarante jours, pendant lesquels il ne reçut aucun secours, ni du côté des hommes, parce qu'il n'en avait jamais attendu d'eux, ni du Ciel, quoiqu'il levât continuellement les yeux vers les saintes montagnes. Dieu, qui avait accordé à Job une entière délivrance de ses afflictions, fit enfin la même grâce au bon Henri; cinq ou six jours avant sa mort, les ténèbres de son esprit se dissipèrent; le calme revint dans son intérieur, et, à ses angoisses, succédèrent une joie plus pure, un amour plus fort, une confiance plus ferme, et une espérance plus vive.

Un personnage très-recommandable étant venu visiter le vieillard mourant, et le félicitant de ses saintes œuvres, celui-ci fit de vains efforts pour témoigner la peine que ces louanges lui occasionaient. Ses forces ne lui permettant plus l'usage de la parole, l'altération de son visage exprima l'ennui qu'il en éprouvait. Un de ses dignes élèves, témoin de ce trouble, et n'en méconnaissant point la cause, arrêta le louangeur indiscret, en lui disant : « Monsieur, ce que vous dites à notre père Henri le fait beaucoup souffrir.» Il priait intérieurement à toute heure, ne montrait plus aucune appréhension, ne pensait à aucune créature, et, se laissant doucement aller entre les bras de la mort, il ne soupirait qu'après l'heureux moment de sa dissolution. Son directeur lui ayant demandé s'il désirait quelque chose : « Tout est à Dieu, lui répondit-il avec l'air et le ton d'un généreux dépouillement ; tout est à Dieu, et Dieu est tout. » Néanmoins il désirait : eh quoi ? de voir arriver l'adorable Epoux de son ame. Avec quel calme et quels sentimens de confiance ne disait-il pas, en considérant son lit : « Je n'en relèverai jamais ! » Quelle soif des croix et des souffrances ! On lui enlève

une garde qui, dans les infirmités dont il était accablé, lui était plus nécessaire que toute autre, et ne pouvait être remplacée : on lui propose ce sacrifice. « Ah ! mes frères, répond-il à l'instant, et du ton le plus doux, je me soumets à cela et à toute autre chose que vous voudrez de moi : je vous fus toujours soumis. »

Pendant son agonie, où il attendait avec une sainte impatience le moment du Seigneur, tous ces pieux artisans, réunis en société, et qui lui devaient leurs vertus, souhaitèrent de le voir encore une fois, pour lui demander sa bénédiction, et lui faire leurs adieux : tous viennent, pressés par la douleur, se prosterner autour du lit funèbre. Voilà, dit au vertueux mourant le ministre sacré, voilà vos frères qui demandent votre bénédiction, avant que vous sortiez de ce monde. A l'instant, Henri porte sur ses enfans un regard expirant, mais plein d'amour; il lève ensuite les yeux vers le ciel, se recueille en lui-même, puis, d'une main tremblante, les bénit en prononçant ces mots : « Mes très-chers frères, soyez fidèles, ayez confiance en Dieu il bénira son œuvre. » Il

parla si bas, que son confesseur fut obligé de répéter ses paroles.

Ces dignes enfans d'un aussi bon père s'étant retirés les yeux pleins de larmes, et le malade s'affaiblissant de plus en plus, il prit en main le cierge bénit, comme pour confesser la foi catholique, apostolique et romaine, et comme pour faire une amende honorable des infidélités commises envers Dieu. Henri baise avec respect ce signe consolant, l'élève vers le ciel, le presse sur son cœur, exprime les sentimens de foi, de confiance et d'amour qui l'animent, baise le cierge jusqu'à trois fois, et jouissant de tout son jugement, animé d'un amour toujours plus tendre, renouvelant et de cœur et de bouche les actes des principales vertus, il expire dans le Seigneur, sur les six heures du soir, le 9 juin 1666. Les gémissemens et les pleurs de tous ceux qui formaient sa famille adoptive, annoncèrent promptement la nouvelle de cette fin bienheureuse. Henri, ce pauvre, cet obscur artisan, honoré de regrets universels, fut inhumé au cimetière de Saint-Gervais de Paris, sa paroisse, et au milieu de plusieurs de ses frères chéris, qui lui avaient dû la grâce d'une sainte mort.

Après avoir arrosé sa tombe des larmes de leur reconnaissance, ses enfans spirituels se réunirent pour élever un monument à sa mémoire : eux-mêmes se communiquèrent mutuellement et recueillirent les principaux traits de sa belle vie. Ah! notre père, se disaient-ils, notre père possédait toutes les vertus ; sa vie n'a été qu'une suite d'œuvres saintes. Ils se firent ainsi le plus riche héritage des exemples d'un pauvre artisan dont les vêtemens avaient pu à peine lui procurer un cercueil : on fut obligé de quêter le linceuil qui couvrit ses précieux restes.

Avec quelle consolation, avec quelle abondance de sentimens doux, ineffables, je viens de vous tracer votre modèle, ô mes frères bien-aimés! les petits, les derniers du troupeau de Jésus-Christ! Douterez-vous encore que le salut puisse être votre partage plus facilement que celui des riches et des savans du monde? Eh! que sont ces vaines connaissances, ces incertaines lumières qui n'apprennent à l'homme que son néant? que sont-elles, que peuvent-elles être auprès des sentimens sublimes que la piété fait goûter à l'artisan, à l'ignorant, à l'obscur citoyen

des campagnes ? que de vérité, que de sentiment dans les réflexions suivantes d'un zélé serviteur de Dieu ! « Craindre le Seigneur, » écrivait du sein de sa retraite le célèbre » père Berthier, mettre son espérance en » lui, rejeter tout autre appui que le sien, » et écouter la voix de Jésus-Christ, c'est » tout l'abrégé de la doctrine du salut ; il » ne s'agit pas d'avoir acquis par soi-même » des lumières, elles nuiraient plus qu'elles » ne serviraient dans la carrière que nous a » ouverte Jésus-Christ. Les Gentils, de son » temps, étaient dans les ténèbres, et ils furent dociles à ses instructions : les Juifs se » croyaient instruits, et ils perdaient la route que ce Rédempteur des hommes leur » montrait. Jésus-Christ eut pour nous tous » une *langue savante*, comme s'exprime » le Prophète ; c'est sur lui que nous devons » nous reposer pour toute notre instruction. » A bien des égards, il n'y a rien de plus opposé au salut que la science humaine ; et » parmi tous les saints que l'Eglise honore, » je n'en connais aucun qui ait été homme » de lettres par goût, et qui ait passé ses » jours dans l'exercice des sciences humaines ; j'en vois quelques-uns qui ont fait

» servir la littérature à la science divine, à
» la défense de la Religion ; mais cette lit-
» térature était un accessoire lié, subordon-
» né à la piété et à la méditation des choses
» saintes ; il faut porter, au tribunal du sou-
» verain Juge, la science de Jésus-Christ,
» et non les subtilités de la littérature hu-
» maine. »

PRATIQUE.

1.° Je serai désormais persuadé que pour faire du bien aux hommes, pour leur être constamment utile, pour leur inspirer le goût de la vertu, il n'est pas nécessaire de porter un beau nom ou de posséder des richesses ou des connaissances ; 2.° quelle que soit mon affection pour tous mes frères, je chercherai, surtout, et par tous les efforts d'une ingénieuse charité, les moyens les plus efficaces de servir les citoyens qui ont embrassé ma profession, et avec lesquels j'ai des rapports plus naturels ; 3.° guidé par les lumières de mes anges conducteurs, une fois que j'aurai entrepris une bonne œuvre de leur choix, nulle crainte, nulle considération humaine ne sera capable de me la faire aban-

donner ; 4.° les contradictions, les persécutions mêmes que j'y rencontrerais, m'animeront d'un nouveau zèle, et je me dirai secrètement : « Courage, mon ame ; si la terre t'applaudissait en tout, le Ciel rejeterait et maudirait ton œuvre. »

ARMELLE NICOLAS,

DITE LA BONNE ARMELLE,

DÉCÉDÉE L'AN DE JÉSUS-CHRIST 1671.

Précis de sa Vie, extrait des divers historiens de la vertueuse Armelle, et, en dernier lieu, de l'ouvrage intitulé : *Abrégé des Vies de Marie Dias, Marie-Amice Picard, et d'Armelle Nicolas*, publié à Nantes, chez Joseph Vatar, en 1756, par le père Jean-François de la Marche, de la compagnie de Jésus.

Armelle Nicolas, connue sous le nom de la bonne Armelle, naquit le 19 septembre 1606, et fut baptisée dans la paroisse de Campénéac, près la ville de Ploërmel, en Bretagne. Issue de parens pauvres, sa première occupation fut la garde des troupeaux ; ce qui lui plaisait plus que tout autre soin, parce qu'elle y était seule, et avait plus de loisir pour réciter son chapelet et d'autres prières. Déjà elle consacrait à ce pieux exercice une grande partie de sa journée ; tandis que ses compagnes se divertissaient, cet en-

fant de bénédiction se recueillait auprès d'une haie où Dieu lui faisait goûter mille douceurs dans ces exercices de dévotion. Un jour qu'elle s'était ainsi retirée à l'écart, elle trouva près d'elle un petit crucifix ; elle le prit sans savoir qui l'avait mis là, le baisa plusieurs fois en l'arrosant de ses larmes, et depuis eut un attrait particulier pour l'image de Jésus crucifié, et une grande confiance dans la sainte Vierge, qu'elle regardait comme sa mère et sa protectrice. Armelle, à de si heureuses dispositions, joignait un goût singulier pour le silence et la prière, et un zèle ardent pour le soulagement des ames du purgatoire. Sa candeur, son obéissance et sa douceur la firent tendrement chérir de ses parens, dont elle était la joie et la consolation. Elle se prépara, par l'étude des élémens de la religion, et par les sentimens les plus édifians, au beau jour de sa première communion ; il fut pour elle le plus heureux de sa vie. Depuis ce moment, elle aurait voulu s'unir sans cesse à son Dieu dans le sacrement de son amour ; mais les travaux de la campagne et l'éloignement de l'église ne lui permettant pas de satisfaire son cœur pour la participation fréquente à l'Eucharistie et pour

les exercices de la religion, elle résolut de se placer en service dans quelque ville voisine.

Elle entra servante chez une demoiselle qui demeurait à Ploërmel; et bientôt ses rares vertus lui concilièrent l'estime et l'amitié de sa maîtresse; aussi, selon le monde, eût-elle mené la vie la plus paisible, si le Seigneur, qui avait d'autres vues sur elle, n'eût pas répandu l'amertume et l'ennui sur tout ce qui devait contribuer à son bonheur. Elle désirait vivement quitter cette place, et elle n'osait le faire, n'en ayant aucun sujet légitime; mais son père étant venu à mourir, elle saisit cette occasion, et obtint la permission d'aller consoler sa mère, à condition, néanmoins, qu'elle reviendrait au plus tôt; ce qu'elle fit, malgré sa répugnance. Elle resta dans cette pénible situation deux ans entiers, à la fin desquels elle déclara à sa maîtresse, avec autant de douceur que de fermeté, qu'il lui était impossible de demeurer plus long-temps avec elle.

De retour chez ses parens, Armelle éprouva les mêmes peines et les mêmes dégoûts, et fut livrée à d'affreuses tentations; mille fantômes impurs se présentaient continuellement à son esprit. Combien alors lui eût

été précieux un bon directeur, un guide éclairé ! Abandonnée à elle-même, elle résolut de revenir à la ville, où, dans moins de quatre mois, elle fit trois ou quatre conditions différentes, quoique obligée de convenir que dans toutes on avait pour elle les meilleurs procédés ; mais, par une conduite particulière sur cette ame choisie, Dieu voulait qu'elle se sanctifiât par les croix et les épreuves auxquelles il la destinait.

Dans cette sorte d'incertitude, il se présenta une place chez une dame de la ville ; Armelle y entra, et ses peines intérieures furent aussitôt dissipées. On eut pour elle, dans les commencemens, beaucoup d'égards ; mais bientôt les voies extraordinaires dans lesquelles Dieu la conduisait, furent regardées par cette dame comme des illusions du démon, et peu à peu la dégoûtèrent d'elle. Armelle, de son côté, se trouvait dans de vives inquiétudes ; son cœur l'entraînant à la méditation continuelle de la passion et de la mort de son Sauveur, l'image de Jésus crucifié la suivait partout, et excitait en elle une si vive contrition, et des transports d'amour si irrésistibles, qu'elle ne pouvait se contenir. Elle résolut de s'adresser à un saint

religieux, et de lui faire part de ce qui se passait en elle. L'homme de Dieu la consola, l'exhorta à être fidèle, lui permit et lui conseilla de venir le trouver librement toutes les fois qu'elle aurait besoin de son assistance. La servante du Seigneur profita de cette permission, et ne voulut plus désormais se conduire que par la voie de son directeur. « Pourvu que je ne fasse pas ma propre volonté, disait - elle, il ne m'importe ; arrive ce qui pourra, je ne me mettrai en peine de rien ; mais si une fois je fais ma volonté, je me tiens pour perdue. »

Sa tendresse pour Jésus-Christ souffrant, et sa contrition ne firent qu'augmenter et se perfectionner pendant un an. Elle croyait entendre sans cesse, au fond de son cœur, une voix qui lui répétait : *C'est l'amour que ton Sauveur t'a porté qui lui a causé toutes ses souffrances.* Ses larmes alors coulaient en abondance, et il ne lui était plus possible de cacher les sentimens qui la pénétraient.

A ce premier état succéda celui de l'épreuve, et Dieu lui retira entièrement ses lumières et ses consolations. Cette affection si vive qu'elle avait jusqu'alors ressentie pour le service de son divin Maître, fut remplacée par

une espèce d'aversion, et même de mépris pour toutes sortes de bonnes œuvres. Attaquée d'un esprit de blasphème, elle était continuellement tentée d'en prononcer contre le Seigneur et contre le sacrement de nos autels. Cette affreuse situation dura six ou sept mois sans aucune interruption : elle ne laissait pas, néanmoins, par obéissance, d'approcher fréquemment de la sainte communion, quoique ce fût avec une extrême répugnance. Une fille très-vertueuse avait reçu ordre du directeur d'Armelle, qui était aussi le sien, d'avoir soin de lui faire prendre de la nourriture et du repos, quand elle le pourrait ; témoin de ses angoisses, elle en avait une grande compassion, et faisait ce qui lui était possible pour la soulager : mais tout avait été long-temps inutile. Etant un soir renfermées l'une et l'autre dans une même chambre, l'amie d'Armelle crut voir Notre-Seigneur qui, s'approchant avec bonté de l'ame désolée, la couvrit de son manteau en signe de protection. A cette vue elle s'écria : « Courage, ma sœur, ne craignez point ; car je viens présentement de voir Notre-Seigneur qui vous a prise sous sa garde. » Armelle se trouva fortifiée, et le changement

qu'elle éprouva dans ses dispositions intérieures, fut également subit et admirable. Elle se sentit toute autre, et son cœur fut embrasé d'un tel amour pour Dieu, qu'elle paraissait, pour ainsi dire, hors d'elle-même, et dans l'état d'une espèce d'aliénation. Ainsi que l'épouse du cantique, elle parcourait les campagnes, demandant aux créatures inanimées qu'elles lui enseignassent où était celui après lequel elle soupirait. D'autres fois elle s'adressait aux bêtes et aux oiseaux, et leur parlait comme s'ils eussent eu de la raison, leur racontant les douleurs de son martyre, et les invitant à bénir leur Créateur : en quelque lieu qu'elle fût, ou quelle que fût son occupation, jamais elle ne perdait de vue son Dieu, et ne cessait de penser aux moyens d'en jouir. « O mon Seigneur! s'écriait-elle sans cesse, ou ôtez-moi la vie, ou dites-moi où je vous trouverai ; car je ne puis plus vivre sans vous. » Quelquefois elle l'appelait avec tous les noms que l'amour pouvait lui suggérer : « Mon Dieu, lui disait-elle, qu'il faut bien que vous soyez infiniment aimable, puisque, ne vous connaissant point encore, et ne sachant qui vous êtes, je meurs néanmoins et languis d'amour

pour vous. » Puis, entrant dans une sainte impatience, elle le nommait cruel et sans pitié, puisqu'il se tenait caché si long-temps, et lui disait ensuite : « Vous vous faites bien chercher, ô mon amour ! mais aussi que je puisse une fois vous trouver ; jamais, ô non, jamais je ne vous laiss rai aller ! O Jésus ! vous êtes le bon pasteur, qui courez incessamment après les brebis qui vous fuient ; et moi, qui vous cherche depuis si long-temps, vous vous enfuyez toujours loin de moi ! A qui voulez-vous que j'aie recours ? Faites-moi entendre votre voix, et me ramenez dans votre troupeau, afin que je ne me sépare plus de vous. »

« Jamais, disait cette admirable fille, jamais je n'avais rien tant demandé à mon Dieu, comme cette grâce énoncée dans l'ardente prière que je lui faisais tous les jours : savoir, qu'il plût à sa divine miséricorde de me mettre au nombre de ses disciples, de me donner entrée dans son école, de me faire domestique dans sa maison, et de me recevoir dans sa compagnie, ainsi qu'il fait de ses apôtres et de ses disciples. Hélas ! continue-t-elle, je faisais ces prières avec tant de ferveur, que souvent j'en étais toute

hors de moi; je ne savais ni n'entendais encore ce que je disais; mais, ô mon Dieu! qu'ensuite j'ai compris parfaitement le sens de ces paroles, et que vous avez bien exaucé mes demandes! car, par votre miséricorde, vous m'avez reçue dans votre école, où moi, pauvre ignorante que je suis, ai plus appris dans un jour, que les hommes n'eussent su m'apprendre en toute ma vie. »

Ce fut alors qu'Armelle, éclairée de la divine lumière, sentit au fond de son cœur la présence du Dieu qu'elle avait si longtemps cherché hors d'elle. Heureuse de cette découverte, elle croyait n'avoir plus rien à désirer. « Depuis que Dieu, disait-elle, me fit sentir sa divine présence ; depuis qu'il me fit connaître qu'il voulait bien se charger de ma conduite, je m'abandonnai entièrement à lui, de sorte que je ne me considérai plus que comme le disciple de Dieu et l'élève du Saint-Esprit. J'étais toujours attentive à l'aimer et à considérer ce qu'il me commandait, pour l'exécuter ; et quand il se présentait quelque chose à faire, je m'y portais, comme un serviteur et un disciple fait ce que son maître lui ordonne. J'avais toujours, continue-t-elle, la vue sur lui,

pour imiter ce qu'il avait fait en ce monde, lui-même me le remettant devant les yeux, afin que je le copiasse; et si c'était une chose qu'il n'eût point faite, il m'enseignait à l'accomplir de la manière qui lui était la plus agréable. »

Ces saintes ardeurs allaient toujours croissant, surtout depuis le commencement du carême, jusqu'au vendredi-saint, où Dieu sembla mettre le comble à toutes les grâces qu'il lui avait accordées jusqu'alors. Ce jour, assistant au sermon de la passion, elle fut si pénétrée de douleur, que ne pouvant plus la soutenir, elle se vit obligée de sortir, dans la crainte de laisser apercevoir quelque chose d'extraordinaire. Rentrée à la maison, elle se prosterna le visage contre terre, demanda miséricorde pour sa vie passée, et se consacra sans réserve au service de son divin Maître. Son amour pour Dieu devint si ardent, que sa santé en fut altérée par une fièvre continue, dont elle fut tourmentée l'espace de six mois. Dieu permit que la maîtresse d'Armelle en prît occasion d'abord de se refroidir, et puis d'user à son égard de la dernière rigueur. Persuadée que la maladie ne venait que d'une imagination

échauffée par des dévotions indiscrètes, elle la chargea des travaux les plus pénibles de la maison, et fit défense à sa compagne de l'aider et de la soulager. Aller plusieurs fois le jour à une fontaine assez éloignée puiser de l'eau, et en remplir des cruches qu'elle portait ensuite sur sa tête; travailler au jardin, avoir soin des enfans, faire tout le reste du ménage, c'était une succession continuelle de fatigues plus dures les unes que les autres.

Un jour que la violence de la fièvre, jointe au fardeau d'un travail si fort au-dessus de ses forces, l'avait tellement abattue, qu'elle s'était mise un instant sur son lit, l'impitoyable maîtresse l'obligea de se relever à l'instant, en lui faisant une sévère réprimande sur sa fainéantise; elle lui commanda d'aller porter du fumier sur sa tête dans le jardin de la maison. Si quelquefois elle se trouvait courbée sous le poids de ses maux, elle la forçait à se redresser, et l'envoyait au travail. Armelle n'avait de repos ni le jour ni la nuit; avec cette fièvre brûlante dont elle était dévorée, elle endurait des maux de tête insupportables; néanmoins on ne lui vit jamais un mouvement de dépit ou d'impatien

ce. Sa maîtresse, devenue à son égard d'une inconcevable dureté, la fit lever une fois au milieu de la nuit, parce que plusieurs chiens, renfermés près de sa maison, aboyaient d'une manière qui lui était désagréable; la pieuse et docile domestique courut en vain de porte en porte, demandant à qui appartenait cette meute et priant qu'on la fît taire; partout elle fut renvoyée comme une folle; ce qu'ayant rapporté à sa maîtresse, celle-ci lui ordonna de passer la nuit à donner du pain à ces chiens par-dessous la porte, et de les apaiser ainsi jusqu'au lendemain matin; ce qu'elle fit avec sa patience ordinaire, restant ainsi tout ce temps exposée au froid et à la pluie. Armelle souffrait tout sans murmurer et sans se permettre le moindre signe de mécontentement; et son tyran ne cessait de l'accabler de reproches et de propos injurieux. Lorsque sa santé fut rétablie, elle lui défendit d'aller à l'église, excepté les dimanches et les fêtes, dans la crainte, disait-on, que trop d'assiduité à la prière ne contribuât à augmenter sa folie. La victime se consolait intérieurement en se disant : « Oh! je ne suis plus folle, à présent que j'ai trouvé mon divin amour, et que

je lui suis dévouée de tout mon cœur ; c'était autrefois, que je cherchais mon Dieu hors de moi, que j'étais folle et insensée. » Son confesseur, ayant connaissance des mauvais traitemens qu'elle endurait, lui dit un jour qu'il lui était permis de quitter sa condition. « Comment, mon père, répondit-elle, voudriez-vous me conseiller de fuir les croix que Dieu m'a envoyées ? Non, non, je ne le ferai jamais, si vous ne me le commandez absolument ; et, quand je devrais souffrir mille fois davantage, je ne sortirai point de cette maison, jusqu'à ce qu'on m'en mette dehors par les épaules. » Trois années se passèrent de la sorte, sans que rien affaiblît sa résignation. Il est vrai que Dieu ne cessait de la combler de consolations ineffables, lui-même prenant soin de la fortifier et de l'instruire, ainsi que sa fidèle servante le raconte en es termes :

« En toutes choses il m'instruisait par un excès de bonté ; il me gouvernait lui-même, et fort souvent je sentais comme une autre main qui conduisait la mienne. Non-seulement il m'instruisait et me gouvernait, mais il me reprenait de tous mes défauts, jaloux de mon bien et de ma perfection ; de

sorte que je n'eusse osé remuer la main, faire un geste, ou même dire une seule parole inutile, jeter un regard, m'excuser ou faire autre chose semblable, qu'au même instant je n'en fusse reprise intérieurement avec tant d'exactitude, que rien n'échappait à ses yeux divins; c'est pourquoi j'avais tant d'appréhension de lui déplaire, que je n'osais ni avancer ni reculer que par ses ordres. Toujours en la présence de mon Dieu, qui considérait mes actions, je me disais : Faire telle chose en la présence de ton divin Maître, qui te regarde toujours! oh! c'est de quoi il te faut bien donner de garde! Il n'y avait si petite créature qui ne me portât à Dieu, et ne m'apprît en sa façon à l'aimer; de sorte que souvent je lui disais : O mon amour et mon tout! quand il n'y aurait homme au monde qui me dît qu'il faut vous aimer, les créatures me l'apprennent assez; et, si vous-même vous vous cachiez de moi, elles m'enseigneraient à vous servir et à vous trouver.

» Quand j'apercevais un chien qui ne quitte jamais son maître, qui est si fidèle à le suivre, qui, pour un morceau de pain, lui fait mille caresses, bon Dieu! que cette

vue m'était une puissante leçon d'agir de même envers mon Dieu, qui par tant de biens m'avait liée et attachée à son service ! Quand je considérais dans les champs ces petits agneaux si doux et si paisibles, qui se laissent tondre et tuer sans crier ni bêler, je me représentais mon Sauveur, qui s'était ainsi laissé conduire à la boucherie et à la mort sans dire un mot, et qui en cela m'apprenait à me rendre semblable à lui dans les rencontres difficiles à la nature. Si je voyais de petits poussins s'enfuir sous les ailes de leur mère, au même instant il m'était mis dans l'esprit que mon Jésus s'était comparé à cet oiseau domestique, afin de me donner confiance en lui, et de m'apprendre à me tenir cachée sous les ailes de sa divine Providence, pour éviter les griffes du démon. Considérant la beauté des prairies et des champs couverts de verdure et de fleurs, je disais en moi-même : Mon bien-aimé est la fleur des champs et le lis des vallées; c'est la rose sans épines dont mon amour a voulu être couronné. Je l'invitais à faire de mon ame le parterre de ses délices, et le conjurais de le tenir si bien clos et scellé, qu'autre que lui n'y eût jamais entrée.

« Quand je contemplais les arbres se pliant au gré des vents, la mer qui ne franchissait jamais ses bornes, ô Dieu! disais-je, que ne suis-je aussi maniable aux mouvemens et inspirations de votre divin Esprit, pour ne passer jamais les bornes de vos adorables volontés! Les poissons qui nageaient et se réjouissaient dans la mer, m'enseignaient à me noyer et à me réjouir toujours dans mon divin amour. Le matin, quand d'une bluette de feu j'allumais un grand brasier, je disais : O amour! si on vous laissait agir dans les ames, que vous auriez bientôt fait de même! Quand je coupais des chairs mortes et apprêtais à manger, il me semblait ouïr la voix de mon Bien-Aimé, qui me disait : Qu'afin de me nourrir, il avait voulu souffrir la mort pour devenir l'aliment de mon ame. Si je voyais cultiver et ensemencer la terre, il me semblait voir mon Sauveur qui avait, dans tout le cours de sa sainte vie, tant sué, peiné, travaillé pour cultiver nos ames et y répandre la semence de sa doctrine céleste, et que toutefois il y avait si peu de terre qui portât de bons fruits ; ce qui me causait des regrets inexprimables. Au temps des récoltes, quand je voyais le bon grain

séparé de la paille, il m'était enseigné qu'autant il en serait fait, au jour du jugement, des bons et des mauvais. Enfin, il n'y avait créature au monde, qui vînt à ma connaissance, qui ne me servît d'instruction, et ne m'apprît toujours chose nouvelle; c'est pourquoi je disais souvent à Dieu: O mon amour! que vous avez bien su suppléer à mon ignorance! je ne sais ni lire, ni écrire, mais vous m'avez donné de si parfaits caractères pour m'instruire, qu'il ne faut que les voir, pour apprendre combien vous êtes aimable; et souvent je voudrais ne les point voir, car ils me pénètrent si fort de votre amour, que je ne sais que devenir. »

La servante de Jésus-Christ, par cette vue continuelle de Dieu, conservait son cœur dans une grande pureté; aussi arrivait-il très-ordinairement, qu'après s'être soigneusement examinée, elle ne trouvait aucune matière de confession; elle ne laissait pas néanmoins de se présenter au tribunal de la pénitence, et disait à son confesseur: « Mon père, Jésus-Christ et son amour ont été les gardiens de mon cœur; je n'ai rien à dire depuis ma dernière confession: » ensuite

elle s'accusait des péchés de sa vie passée, et recevait l'absolution.

Malgré des faveurs si singulières, elle n'en était que plus humble à ses propres yeux; elle ne concevait pas qu'on pût avoir le moindre sentiment d'orgueil. « Jamais, disait-elle, par la miséricorde de Dieu, je n'ai su ce que c'était que vanité, et quand mes confesseurs me disaient d'y prendre garde, j'en étais surprise; je m'imaginais qu'à moins de perdre l'esprit, je ne pouvais avoir aucune estime de moi-même, car je voyais clairement que tout ce qui était en moi venait de Dieu. » Elle parlait avec complaisance de la bassesse de sa naissance et de sa condition. « Quand je considère, disait-elle, le bonheur de ma condition et les avantages qui s'y trouvent, je ne puis jamais me lasser de bénir mon divin Maître de m'y avoir attachée, et je n'en trouve point au monde qui soit plus aimable, ni qui soit plus digne d'être estimée et chérie. Heureux emploi où on est continuellement méprisé de tout le monde! qui pourrait faire état d'une pauvre servante? tout le monde a droit de la reprendre et de la mépriser sur tout ce qu'elle fait ou dit: eh! cela n'est-il pas aimable? cela n'apprend-

il pas bien à être humble ? à mettre tout son appui, toute sa confiance en Dieu, et à ne chercher à plaire qu'à lui seul ? Oui, sans doute, la condition où l'on peut mieux apprendre ses devoirs, est celle de servante ; quand quelqu'un me rebute, je ressens tant de joie et tant d'amour pour cette personne, que j'ai souvent peine à m'empêcher de lui témoigner ce sentiment, et quelquefois je baise la terre où elle passe, par amour et par respect, et il faut que je me fasse violence pour ne pas me jeter à ses pieds, et la remercier du bien qu'elle m'a fait.

» Je regarde comme mes premiers amis, ceux qui me méprisent : ce sont eux qui m'ouvrent le Ciel, et encore après cela je ne les aimerais pas ! Oh ! jamais les auteurs de mes jours ne m'ont été plus chers qu'eux. »

Dans cet esprit d'humilité, quand elle se trouvait reprise, accusée ou blâmée de choses dont elle était très-innocente, jamais elle ne s'excusait ni ne parlait pour sa justification. Son obéissance ne fut pas moins parfaite que son humilité ; sa soumission à l'égard de ses directeurs était sans réserve ; jamais, pour quelque raison que ce fût, elle ne s'écarta de ce qu'ils lui prescrivaient.

« J'avais, disait-elle à ce sujet, cette croyance dans mon esprit, que mes directeurs me tenaient la place de Dieu sur la terre; je n'en doutais nullement, ce qui faisait qu'en toutes choses je m'adressais à eux comme j'eusse fait à Dieu même, ne mettant aucune distinction entre ce qu'ils me commandaient et ce que Dieu m'eût dit de sa propre bouche. » Son obéissance à ses maîtres était égale, et avait le même principe; sa foi était si vive, que c'était par elle seule qu'elle voulait se conduire. « Le démon est vaincu, disait-elle, quand on ne dispute point avec lui, et que nous ne réfléchissons point sur ce qui se passe dans notre imagination, et que nous ne nous arrêtons point à nos propres lumières, mais que nous marchons par celles de la foi, qui n'est point sujette au changement ni à l'inconstance de nos sentimens; de là il perd toute espérance de nous vaincre. » Contente des seules lumières de la foi, elle craignait toutes les visions et révélations; non pas qu'elle n'en connût le prix et les mérites, mais elle appréhendait qu'il ne s'y mêlât des illusions; par cette raison, elle ne croyait pas devoir s'arrêter aux grands sentimens que Dieu lui communiquait. Comme

elle était inquiétée sur son état extraordinaire par une personne de sa connaissance, Dieu, pour la rassurer, lui dit intérieurement : « Ma fille, tant que tu me regarderas, tu m'aimeras; tant que tu me regarderas, tu me suivras, et quand tu ne me regarderas point, tu ne me suivras point. » Le Seigneur voulait lui faire entendre que c'était dans ce seul regard de Dieu que consistait toute la perfection et la sainteté, et c'est ce qui lui fit dire aussitôt, avec un vif sentiment d'amour: « Oui, sans doute, ô mon Seigneur ! il est vrai que quiconque vous regardera ne pourra jamais s'empêcher de vous aimer, de vous servir et de vous suivre ! Il serait plus facile d'empêcher le feu de brûler, que de forcer une ame qui vous a présent, de ne pas vous aimer, et de commettre la m indre chose qui vous déplaise. »

On peut dire d'elle que sa vie a été une vie de foi; Dieu lui communiqua ce don en si grande abondance, qu'elle croyait avec plus de fermeté la vérité de nos mystères, que si elle les eût vus de ses yeux. Aussi disait-elle souvent: « Quand tous les hommes du monde changeraient de croyance et de religion, et qu'ils emploîraient toutes leurs

vaines sciences pour me faire tant soit peu chanceler, ils n'y réussiraient pas, et il me semble que je serais capable de les convaincre tous par la force de cette même foi, qui est tellement enracinée dans mon cœur, que l'enfer ne la pourrait ébranler. »

Son espérance et sa confiance en Dieu marchaient d'un pas égal avec sa foi. « Se défier de Dieu, disait-elle, c'est faire injure à sa divine majesté; au contraire, se fier en lui et espérer en sa bonté, c'est l'honorer de la plus noble manière que nous saurions faire. Il n'y a rien en quoi il se plaise tant qu'à voir cette fidèle confiance dans le cœur de ses enfans; c'est l'unique moyen d'arriver bientôt à la perfection; et le défaut de cette vertu est un des plus grands retardemens que les ames éprouvent. » Lorsque, par surprise, elle tombait dans quelque faute, à l'instant elle recourait à Dieu, comme un enfant à son père, et lui confessait sa faiblesse avec les sentimens de la plus vive componction et de la plus tendre confiance. « Tout appartient à mon père, disait-elle en parlant de Dieu, et je ne crois pas devoir m'inquiéter de l'avenir, parce que je crois être maîtresse de toutes choses, et les possé-

der toutes en possédant celui de qui elles dépendent. » Qu'elle est rare et merveilleuse, cette confiance qu'Armelle élevait si haut, qu'elle eût souhaité être abandonnée de toutes les créatures! « Quand tout le monde me rejeterait, disait-elle, je ne serais pas plus en peine qu'à présent; au contraire, j'en ressentirais du plaisir; alors je ne serais assistée que de mon unique amour, le seul qui n'abandonne jamais; et, si j'étais seule au milieu des bois, environnée de bêtes féroces, je ne tremblerais pas; je sais bien que, quelque part que je sois, mon père aura soin de moi : et, quand tous les hommes et tous les démons auraient conjuré ma ruine, je ne craindrais pas leurs efforts réunis, parce que je sais que j'ai un Dieu plus puissant qu'eux tous, qui me défendra et me gardera sous les ailes de sa providence. Je suis assurée qu'il ne m'arrivera rien dont il ne tire sa gloire, et c'est la seule chose que je prétende en ce monde et en l'autre. »

Ces admirables sentimens lui inspiraient une profonde horreur pour le péché : elle avait tant de douleur de tous ceux qui se commettaient, qu'elle osait assurer que les tourmens de l'enfer lui eussent été doux en

comparaison de cette peine. « Tout ce que j'ai jamais souffert, disait-elle, m'a toujours été un sujet de consolation ; mais voir mon Dieu mourir pour le péché, et que cet affreux péché se commette encore, c'est ce qui est insupportable, et ce qui seul mérite le nom de souffrances ; mais souffrances telles qu'elles seraient capables de faire perdre mille vies, si Dieu ne donnait à l'ame des forces surnaturelles. »

Les vertus d'Armelle, sa solide piété, sa douceur, sa patience, lui concilièrent enfin l'estime et l'amitié de sa maîtresse ; elle reconnut ses torts, et chercha à les réparer par une conduite tout opposée à celle qu'elle avait tenue jusqu'alors. Sa pieuse servante y répondait de son mieux, mais regrettait ses épreuves, et eût voulu souffrir encore pour l'amour de son bon Maître. Elle demanda donc son congé, et peu après, entra au service d'une des filles de la maison, qui s'était mariée et demeurait dans une de ses terres, auprès de Vannes. Elle fit, à cette époque, une renonciation entre les mains de sa mère, de ce qu'elle pouvait prétendre à la succession de son père, et lui donna en même temps la meilleure partie de ses gages, pour

lui aider à subsister. Rendue à sa nouvelle place, elle espérait y jouir en paix des grâces du Seigneur ; mais il en avait ordonné autrement, et voulait la purifier encore, en la faisant marcher de nouveau dans la voie des tribulations ; il sembla s'éloigner d'elle ; elle se trouva tout-à-coup livrée aux peines intérieures les plus amères, sans recevoir aucune espèce de consolation de la part de Dieu et des hommes, et n'ayant même pas de directeur à qui elle pût recourir. Après être sortie de ces combats, elle disait. « Quand l'ame se croit avec Dieu, et qu'elle éprouve les effets de sa grâce, tout ce qui lui peut arriver, tant de la part du démon que des créatures, lui est doux et facile à supporter ; mais quand Dieu se retire et la laisse à elle-même, c'est une étrange misère, particulièrement quand elle se voit précipitée dans un tel malheur, qu'il lui semble à chaque pas encourir la disgrâce de Dieu ; c'est alors que cette ame est vraiment digne de compassion, et qu'elle souffre beaucoup. » L'épreuve, après avoir duré deux ans entiers, cessa lorsqu'Armelle s'y attendait le moins. « Étant, dit-elle, au plus fort de mes plaintes, Dieu me changea le cœur si par-

faitement, que d'une extrémité de peines, en un moment je me trouvai dans une extrémité de joie, sans savoir comment, ni par quel moyen : ce qui se fit par un effet si merveilleux de sa puissance divine, qu'on peut l'attribuer à un miracle, et plus grand, ce me semble, que si Dieu eût ressuscité mon corps de la mort à la vie ; car il se fit un changement si prompt et si grand, qu'il n'est pas possible de l'exprimer. Je me trouvai dans ce moment libre et dégagée de toutes choses, et il me sembla qu'on m'avait ôté un fardeau de dessus les épaules, et que les chaînes qui jusqu'alors m'avaient tenue en si grande captivité fussent rompues pour jamais, possédant au dedans de moi-même une telle liberté, que je ne me connaissais plus. »

Depuis ce moment, elle fut délivrée de toutes ses tentations, et son union avec Dieu sembla devenir plus intime. Le divin amour animait, dirigeait toutes ses actions, conduisait toutes ses démarches ; aussi disait-elle, lorsqu'on l'interrogeait sur la manière dont elle réglait ses exercices de piété : « Qu'elle n'avait jamais rien su qu'aimer Dieu, et que toutes ses pratiques, ses motifs, ses

fins et prétentions avaient pour but de l'aimer de plus en plus.» De là des épanchemens si délicieux dans le sein du divin Maître. « En toutes rencontres, dit cette admirable fille, j'avais recours à mon Dieu avec plus de liberté qu'un enfant unique et tendrement aimé n'a recours à son père qui en est idolâtre. Je m'entretenais confidemment avec lui; je lui racontais toutes mes peines, tous mes besoins; je me consolais avec lui; je me réjouissais de ses divines perfections; je lui demandais ce qui m'était nécessaire et à mon prochain; et jamais, non jamais sa divine bonté ne m'a rebutée : au contraire, je le trouvais toujours prêt à me recevoir, à m'écouter, à me consoler, et à me défendre contre mes ennemis, à m'encourager et me fortifier dans mes travaux, enfin, à m'être tout en toutes choses. »

Se plaisant à considérer son Dieu sous tous les aspects propres à ranimer son amour : « Tantôt, dit-elle, je voulais en agir avec lui comme avec mon ami; il m'écoutait et me traitait en cette qualité, me communiquant ses secrets, comme deux amis se font l'un à l'autre : si ensuite je voulais qu'il fût mon frère, sa bonté me faisait voir qu'il pre-

nait soin de mon bien et de tout ce qui me concernait, ainsi que, dans une famille où règne la concorde, les aînés ont coutume de faire envers leurs cadets qu'ils aiment tendrement. Si je m'adressais à lui comme un disciple pauvre, grossier et ignorant, il m'instruisait dans mes doutes, m'éclaircissait dans mes obscurités, me relevait dans mes faiblesses, me corrigeait et me reprenait avec amour et sévérité dans mes défauts, m'enseignant lui-même la manière avec laquelle je devais agir, pour éviter les recherches de la nature et les artifices du démon; me faisant en tout connaître ce qui était meilleur, pour le suivre, et ce qui était mauvais, pour l'éviter. Si mon cœur me portait à le considérer comme mon époux, il me faisait connaître et sentir qu'il était tout à moi; il s'unissait à moi, me transformait à tous momens, sans que rien fût capable de me séparer de lui. En le voyant agir si tendrement, j'étais forcée de lui dire à toute heure, que c'en était trop, et que s'il continuait, il me ferait bientôt mourir; quelquefois je m'échappais jusqu'à lui dire: « Ah! mon Dieu, si le monde connaissait les tendresses qu'à tous momens vous me faites ressentir, il dirait que l'amour que vous me portez est

excessif, et si j'osais, je le dirais moi - même. » Il n'est pas étonnant qu'ainsi comblée des grâces célestes, Armelle préférât la solitude aux conversations. Lorsque sa maîtresse, les dimanches et fêtes, l'engageait à sortir, elle l'en remerciait avec reconnaissance; puis, élevant son cœur vers son divin Maître, elle lui disait : « O Seigneur ! quelle récréation pourrais-je trouver sans vous ? vous êtes ma promenade, mon jardin de délices, l'ombre qui me rafraîchit, le mets précieux qui me nourrit, la campagne où je me plais; qu'après cela je vous quitte pour aller chercher du plaisir ailleurs, c'est ce que je n'ai garde de faire ! » Souvent elle était si embrasée d'amour, qu'elle devenait incapable de vaquer à ses occupations ; alors elle s'en plaignait au divin Epoux de son ame, et lui disait : « Mon amour ! attendez, puisque vous voulez que je vous serve maintenant ; quand j'aurai fini mon travail, je recevrai avec empressement tout ce que votre bonté communiquera de sentimens à votre chétive créature. Il semblait, dit-elle, qu'entre Dieu et moi, il y eût accord ; que tant que je m'emploîrais à travailler pour lui, il serait avec moi pour m'assister, me fortifier; et que de

ma part, quand j'aurais du repos, j'agirais de même, me tenant près de lui, m'entretenant avec sa majesté avec plus de liberté et d'abandon qu'un ami n'en offre en conversant avec son intime ami.» Interrogée un jour sur ses dispositions intérieures, et sur l'emploi qu'elle faisait habituellement de la journée : «Le divin amour, répondit-elle, m'a appris à le regarder si continuellement, que, depuis le matin jusqu'au soir, je n'avais d'autre objet en ma pensée; et si parfois j'en étais tant soit peu distraite, aussitôt je me remettais dans sa divine présence. Dès mon réveil, je me jetais entre les bras de mon divin Sauveur, comme un enfant entre ceux de son père; je me levais pour le servir et pour travailler à lui plaire. Si j'avais du temps pour prier, je me tenais à genoux en sa divine présence, et je lui parlais comme si je l'eusse vu de mes propres yeux. Là, je m'offrais toute à lui; je le priais qu'en moi fusssent accomplies toutes ses volontés, qu'il ne permît pas que je l'offensasse en la moindre chose : souvent je n'avais pas le loisir de réciter une courte prière dans toute la journée; mais il m'était aussi à cœur de travailler pour lui que de le prier, parce qu'il m'a-

vait appris que tout ce qui est fait pour son amour est une vraie oraison. Je m'habillais en son adorable présence, et il me montrait que son amour me fournissait de quoi me vêtir. Quand ensuite j'allais au travail, il ne me laissait point ; ni moi non plus, je ne le quittais pas ; il travaillait avec moi, et moi avec lui, et je me trouvais aussi unie à lui, que lorsque j'étais à la prière. Oh ! que mes fatigues et mes peines étaient agréables et faciles à supporter ! J'en retirais tant de force et de courage, que rien ne m'était difficile ; j'eusse voulu, moi seule, faire tout l'ouvrage de la maison : je n'avais que le corps au travail ; le cœur et tout moi-même brûlait d'amour dans la douce familiarité que j'avais avec lui.

» Si je prenais mes repas, il me semblait que chaque morceau était trempé dans son précieux sang, et que lui-même me le présentait, afin de me nourrir et de m'enflammer encore davantage de son amour. Je laisse à penser quels effets en résultaient dans mon ame ! Oh ! sans doute, ils sont inconcevables, lui seul pourrait le dire, car pour moi, si j'y employais toute ma vie, je n'y réussirais pas

» Si dans le cours de la journée, parmi le tumulte et les continuelles occupations, le corps ressentait de la peine, et eût voulu se plaindre, murmurer, prendre du repos, se laisser emporter à la colère ou à quelque autre mouvement de passion déréglée, à l'instant l'amour de Jésus-Christ venait m'éclairer, et me montrer que je devais faire mourir ces révoltes de la nature, et ne les seconder ni de paroles ni d'actions. Si, n'étant pas assez sur mes gardes, je m'étais laissée entraîner par surprise à quelque défaut, hélas! je ne pouvais me supporter jusqu'à ce que j'en eusse obtenu le pardon, et que la paix fût faite entre le Seigneur et moi. Je pleurais à ses pieds sacrés; je lui disais ma faute comme s'il ne l'eût pas vue; je lui confessais ma faiblesse, et je restais immobile jusqu'à ce qu'il m'eût pardonné, ce qui arrivait par sa grande bonté et par sa miséricorde, toutes les fois que je tombais en faute, et ces chutes ne servaient qu'à m'enflammer encore plus de son divin amour.

» Quand les hommes me persécutaient par leurs médisances et par leurs mauvais traitemens, et les démons par leurs tentations et leurs vains artifices, aussitôt je m'adressais

au divin objet de mon amour, qui me tendait ses bras sacrés, qui me montrait son cœur et ses plaies ouvertes, pour m'y renfermer et m'y conserver en assurance; aussi je m'y insinuais comme dans une citadelle, et j'y étais plus forte que tout l'enfer ensemble Quand toutes les créatures se seraient élevées contre moi, je n'en aurais pas eu plus de crainte que d'une mouche, parce que j'étais sous la protection d'un Dieu plein d'amour envers moi.

» Le soir venu, chacun prenait son repos, le mien n'était point ailleurs qu'entre les bras du Père céleste; je m'y endormais comme un enfant sur le sein de sa mère; je m'assoupissais en le louant, en l'aimant, jusqu'à ce que le sommeil vînt me saisir, et, le plus souvent, le doux sentiment de l'amour me réveillait si fort, que je passais la plupart des nuits sans dormir, et les employais toutes à aimer une bonté si aimable qui ne me laissait et ne m'abandonnait jamais, et qui veillait et était toujours attentive à moi, sa chétive créature. Voilà, continue l'humble Armelle, quelle a été la vie d'une pauvre paysanne et d'une chétive servante, depuis que l'amour divin a bien voulu se charger du soin

de ma conduite. Voilà comment il m'a tirée de la misère de mes péchés et de mes ignorances · telle est la vie que j'ai menée l'espace de vingt ans, depuis le moment de mon entière conversion.

» O bonté infinie de mon Dieu! disait-elle à ce sujet, que votre amour est grand! Oh! quelle union qui ne s'interrompt jamais! union qui m'a rendue semblable à vous; car mon amour qui est le lien de cette union, est une participation de votre amour infini envers vos créatures; et la sainteté qui me sanctifie est une participation de la vôtre. Oh! qu'il y a long-temps qu'il ne se trouve plus de troubles, ni de guerres dans ce pauvre cœur, parce que vous le gouvernez! Mon Dieu, je ne suis plus, mais vous seul vivez en moi. »

Est-il étonnant qu'une ame aussi sainte fît ses délices de la divine Eucharistie? Son désir de communier était inexprimable, et tel qu'elle disait un jour à son confesseur · « Que plutôt que d'être privée d'un si grand bien, elle consentirait à souffrir les plus affreux supplices. » Peu de temps après, l'homme de la droite du Très-Haut lui dit : « Jusqu'ici, ma fille, on vous a permis d'appro-

cher de la sainte table plusieurs fois la semaine; je ne veux plus que vous le fassiez que les dimanches, n'en êtes-vous pas contente? Oui, mon père, répondit-elle, je ferai tout ce qu'il vous plaira. » Et en même temps il s'éleva au dedans d'elle un désir si ardent de cette divine nourriture qu'il parut sensiblement sur son visage. Le confesseur s'en apercevant, lui demanda de nouveau si elle était contente. « Oui, mon père, reprit-elle, je veux de tout mon cœur ce que vous voulez, je préférerai toujours la volonté de Dieu à toute autre chose.—Allez, ma fille, dit alors son directeur, non-seulement communiez comme auparavant, mais faites-le tous les jours, et n'y manquez jamais, autant qu'il vous sera possible, jusqu'à la fin de votre vie. » Uniquement occupée de Dieu, son humble servante avouait qu'elle n'avait presque jamais de pensées inutiles : quoique si éloignée des choses de la terre, qu'il ne lui semblait plus y vivre, néanmoins dans tout ce qui était de son devoir, à l'égard de ses maîtres, elle s'en acquittait toujours avec tant de prévoyance et de soin, qu'on eût cru facilement qu'elle ne s'occupait que de cet objet. Cependant ses fatigues étaient fort multipliées, ayant seule

la charge de pourvoir à toute la maison, parce que ses maîtres s'en reposaient entièrement sur elle.

Armelle, attaquée d'une fièvre continue, fut obligée de se rendre à Vannes pour y recevoir les secours que son état exigeait; elle eut le bonheur d'y connaître deux hommes d'une sainteté éminente, le père Jean Rigoleu et le père Vincent Huby, de la Compagnie de Jésus. Ils l'examinèrent avec une scrupuleuse attention, et, convaincus de l'excellence de ses dispositions, ils la rassurèrent sur son état, et se firent un devoir de l'entretenir souvent, de l'assister, de l'animer et de la fortifier. Dans ces circonstances, les religieuses ursulines de Vannes ayant besoin d'une tourière, on leur proposa Armelle qu'elles acceptèrent avec joie. Elle resta dans cette place pendant un an et demi avec tous les suffrages de la communauté; mais, ses peines intérieures ayant commencé à la troubler de nouveau, elle reconnut qu'elle n'était point où Dieu la voulait, et le père Rigoleu lui conseilla de retourner chez son ancienne maîtresse; ce qu'elle fit, et bientôt la paix rentra dans son ame. Ce fut alors qu'Armelle parvint à un plus haut point d'u-

nion avec son Dieu. L'oraison lui devint familière, et elle passa par tous les degrés d'une contemplation sublime.

Dans ce temps le Seigneur lui inspira le désir de s'obliger, par vœu, à faire toujours ce qu'elle jugerait le plus conforme à sa volonté sainte. Sa fidélité à l'accomplir fut telle, que ses directeurs ne se virent jamais exposés à lui accorder la moindre dispense. A ce vœu, elle se sentit pressée d'en joindre un autre, celui de pauvreté, qu'elle fit entre les mains de la supérieure des Ursulines. Elle le prononça le deux février, jour de la Purification, dans les termes suivans : « Au nom de la très-sainte Trinité et de mon Sauveur Jésus-Christ, mon unique amour, et de sa très-sainte Mère, je fais vœu de la plus étroite pauvreté que je puisse observer, et me démets entièrement de l'usage et propriété de tout ce que j'ai eu jusqu'à présent, n'en voulant qu'autant qu'il vous plaira, ma mère (s'adressant à la supérieure), m'en permettre l'usage, et m'en donner par aumône, comme à un pauvre, pour l'amour de Dieu. »

« Je n'eusse jamais cru, disait-elle dans la suite, qu'il y eût autant de biens renfer-

més dans le vœu de pauvreté, comme mon divin Sauveur m'en a fait connaître ; et quoique, par sa grâce, je ne fusse attachée à aucune chose, je ne puis néanmoins explique la liberté et le dégagement où je me trouve, n'ayant plus rien à présent. »

Armelle eut la douleur de perdre sa vertueuse maîtresse ; elle lui prodigua, pendant sa maladie, tous les soins imaginables et ne la quittait ni le jour ni la nuit. Cette perte et les soins domestiques qui la suivirent, nous donnent l'occasion de mieux connaître encore l'intérieur de cette humble servante de Jésus-Christ. Telle était la pureté de sa belle ame, et son exactitude à accomplir son vœu de pauvreté, qu'une personne, de ses amies, l'entendant se réjouir d'avoir fait une revue d'une année, dont son intérieur, disait-elle, avait grand besoin, à cause des fautes qu'elle avait commises, lui demanda quels étaient donc ces manquemens qui lui pesaient tant sur le cœur ; elle lui répondit avec sa candeur ordinaire, qu'elle avait fait deux fautes contre son vœu de pauvreté, qui lui avaient causé bien des remords et fait répandre beaucoup de larmes. La première, c'est qu'à la mort de sa maîtresse, au mo-

ment où l'on choisissait les étoffes de deuil, quelqu'un qui se trouvait dans le magasin en indiqua une pour Armelle, qu'il dit être de plus de durée que les autres; elle, sans réflexion, ajouta qu'elle le croyait aussi : ce qui fut cause qu'on la lui donna.

L'autre faute était que son maître, ayant voulu reconnaître les soins que pendant plusieurs années elle avait eus de son épouse, lui avait donné le linge et les autres vêtemens qui lui avaient appartenu. Armelle néanmoins ne voulut rien prendre qu'avec l'agrément de la fille aînée de la maison; elle mit à part, dans les effets de sa maîtresse, ce qu'il y avait de plus mauvais, et dit qu'elle le recevrait pour l'amour de Dieu : ce qui lui parut ensuite extrêmement répréhensible, parce que peut-être, disait-elle, on lui en eût donné moins qu'elle n'en avait choisi.

Peu de temps après cette mort, Dieu donna à sa servante une si haute idée de sa bonté, de sa douceur, de sa paix infinie, qu'elle en fut pénétrée, et qu'elle ne cessait de répéter, transportée hors d'elle-même : « Bonté de mon Dieu, douceur de mon Dieu, paix de mon Dieu! » Armelle contente de

la jouissance de son Dieu, ne désirait plus rien sur la terre; et si son cœur osait encore former un vœu, c'était de souffrir pour l'amour de son divin Maître. « Quoique, par la grâce de mon Sauveur, disait-elle, je ne ressente plus aucune volonté, il y a pourtant un instinct gravé dans mon ame, qui me fait aimer les souffrances, et désirer de ne passer aucun jour sans souffrir. »

Le seul amour de la croix l'attachait à cette vie; et encore qu'elle fût toujours prête à la quitter, néanmoins elle avait coutume de dire : « Que si elle eût eu un désir à former, c'eût été de vivre plusieurs années, pourvu qu'elles s'écoulassent dans les travaux, les fatigues, maladies et persécutions : elle ajoutait que la vie n'était à goûter que pour cela seul, et que dès le moment où elle ne souffrait plus, cette même vie lui paraissait ennuyeuse et insupportable. C'est en cela, disait-elle, que notre condition est, pour ainsi dire, plus aimable que celle des saints qui sont dans le Ciel, parce qu'ils ne peuvent plus souffrir pour Dieu, et nous le pouvons à chaque instant. » Dieu exauça cette faim des croix et des souffrances, qui sont le cachet des élus sur la terre. Passant un

,our près d'un cheval, elle en reçut un coup de pied qui la renversa et lui cassa la jambe : elle supporta, sans plaintes et sans murmures, les opérations les plus douloureuses de la chirurgie, et demeurant plus de quinze mois sans pouvoir sortir, elle ne laissa échapper aucun signe d'ennui : ensuite elle se sentit inspirée de demander, par l'intercession de la sainte Vierge, de pouvoir marcher avec des béquilles, sans pourtant que le Ciel lui ôtât ses douleurs. Elle promit, à cet effet, de jeûner tous les samedis, et de dire tous les jours, pendant une année, un chapelet pour le soulagement des ames détenues dans le purgatoire : sa prière fut exaucée, et à la fête de la Nativité de la très-sainte Vierge, elle commença à marcher facilement avec des béquilles dans la maison ; faveur dont elle rendit les plus grandes actions de grâces à Notre-Seigneur et à sa très-sainte Mère. Mais sa reconnaissance augmenta bien davantage par ce qui lui arriva à la Fête Dieu, l'an 1669, trois ans après sa chute. Ce jour, après avoir été au bourg d'Arradon entendre la messe, et tout le monde étant sorti pour accompagner le très-saint Sacrement qu'on portait en procession elle demeura

sur sa chaise ; et alors, raconte-t-elle, « me trouvant ainsi seule, je commençai à jeter les yeux sur l'autel de la sainte Vierge, qui était vis-à-vis de moi ; il me vint en pensée de lui dire : O sainte Vierge ! si vous vouliez, j'irais à vous. O sainte Vierge ! obtenez-m'en, s'il vous plaît, la grâce, si la volonté de votre cher Fils est telle, pourvu que vous ne m'ôtiez pas mes douleurs. Disant cela, j'étais si épuisée d'amour et de confiance, que je ne savais ce que je disais ; je me levai toute transportée ; j'allai sans aucune peine me jeter aux pieds de la Vierge sacrée, et, étant là, je ne savais que lui dire, ni que faire pour lui témoigner ma reconnaissance. Il arriva peu de temps après un jeune homme dans l'église, et, en le voyant, je m'écriai : Venez, venez m'aider à remercier ma bonne Mère ; je pleurais abondamment, et j'eusse voulu que tout le monde m'eût aidée à bénir Notre-Seigneur et sa sainte Mère. On fut bien étonné de me voir marcher sans béquilles, et je racontais à chacun ce qui m'était arrivé, afin que tous m'aidassent à aimer et bénir ma bienfaitrice. »

Ce qui paraît le plus frappant, n'est ni la nature de cet événement, ni même la pa-

tience d'Armelle dans tout le cours de sa maladie; mais sa résignation parfaite à la privation de la sainte Eucharistie. « Souffrir par amour, disait-elle à ce sujet, vaut mieux que jouir de l'amour. Oh! que Dieu sait bien se donner en tout temps et en tout lieu au cœur qui ne veut que lui! »

Faut-il s'étonner de l'impression profonde que firent sur les ames tant de grâces, de vertus et de prodiges réunis dans la bonne Armelle? Elle avait une telle réputation de sainteté, qu'un homme du monde se trouvant à la dernière extrémité, et saisi d'une grande crainte des jugemens de Dieu, désira infiniment la voir, convaincu qu'elle pourrait, mieux que personne, porter du calme dans son ame. Elle balança d'abord; mais les serviteurs du malade lui firent tant d'instances, qu'elle crut ne pouvoir s'y refuser. Elle se rendit chez leur maître au moment où on venait de l'administrer. Dès qu'il la vit, son visage prit une impression de joie; et, l'ayant fait asseoir près de son lit, il lui parla avec une grande franchise de tout ce qui gênait sa conscience. Alors elle commença à l'exhorter, et employa des expressions si relevées, et avec un cœur si embrasé d'amour,

que cet homme en fut changé et consolé, au point de dire qu'il était prêt à paraître devant Dieu, et qu'il se sentait plein de confiance dans les mérites de Jésus-Christ.

Toutes ses actions avoient pour principe cette charité ardente qui la consumait; mais c'était surtout auprès des malades qu'elle se manifestait d'une manière plus touchante. A quelque distance de la maison qu'elle habitait, se trouvait un artisan que la maladie, jointe à la misère, avait réduit à un tel état de détresse et d'infection, que personne n'en voulait approcher, pas même ses plus proches parens. Ce malheureux passait les jours au fond d'un grenier, couché sur un peu de paille, couvert d'ulcères, et déjà la pâture des vers. Armelle en fut instruite et obtint de sa maîtresse la permission de l'aller voir et de le soigner: nulle expression ne peut rendre les sentimens de respect et d'affection avec lesquels elle s'en acquittait; elle pansait et nettoyait ses plaies, le consolait dans ses souffrances, et lui en faisait connaître le mérite. Elle ne l'abandonna point jusqu'au moment de sa mort Aussi ce pauvre homme était si touché des soins de sa bienfaitrice, que malgré tous ses maux, il ne se possédait pas de

joie lorsqu'il la voyait entrer, et disait qu'elle l'avait retiré de l'abîme du désespoir où ses souffrances l'avaient comme précipité. Elle en usait ainsi à l'égard d'une multitude de malades, surtout les plus abandonnés ou les plus indigens, voyant toujours en eux Jésus-Christ même.

L'estime que plusieurs personnes de mérite avaient conçue de sa sainteté, leur inspira un vif désir d'avoir son portrait. Le peintre auquel elles s'adressèrent, dit qu'il ne pouvait saisir sa ressemblance sans qu'elle en eût connaissance. Son confesseur craignait d'abord de lui faire cette proposition, pensant qu'elle y aurait une vive répugnance; cependant il s'y détermina, et ne reçut de cette admirable fille d'autre réponse, sinon ces paroles : « Si vous croyez, mon père, que Dieu en soit glorifié, je suis prête à faire tout ce qu'il vous plaira. » Cette simplicité plut à ce sage directeur : il fut même ravi d'une si parfaite soumission, sachant combien la chose lui était désagréable.

La faiblesse d'Armelle devenant extrême, elle ressentit quelque crainte de la mort qu'autrefois elle avait tant souhaitée; elle s'en étonna, en rechercha la cause, et trouva que

cette cause était qu'elle se verrait ainsi privée de ses maux. Voici comment elle s'exprimait à ce sujet : « Je m'étonne de ce que je craignais la mort ; car mon Dieu m'est témoin que, par sa grande miséricorde, je n'avais d'autre volonté que la sienne, et que d'ailleurs je ne redoutais point d'être jugée par lui, ni n'appréhendais point les enfers, où je suis aussi prête d'aller que dans le Ciel, si telle était sa divine volonté. Je ne craignais point aussi le feu du purgatoire ; car encore bien que je mérite celui de l'enfer, je sais toutefois, ajoutait-t-elle avec la simplicité des saints, que mon divin Sauveur aurait peine de me laisser long-temps brûler ; car il ne peut se séparer de moi, non plus que moi de lui : tout ce qui me faisait donc craindre la mort, c'est qu'elle m'ôtait le moyen de souffrir pour mon Sauveur, pour lequel je voudrais, si telle était sa volonté, souffrir jusqu'au jour du jugement ; et d'ailleurs ce m'était un regret de mourir d'une mort si douce, ayant toujours demandé au Seigneur de mourir sur la croix et dans les douleurs, comme lui-même y a expiré. »

Armelle, ainsi qu'une victime d'agréable odeur, se consumait lentement sur l'autel de

l'amour divin ; ses infirmités s'augmentaient avec l'âge, moins cependant par le nombre des années que par la violence du feu sacré, qui de l'ame passait jusqu'au corps, et lui faisait des impressions destructives de sa vie naturelle. Au mois d'août 1671, elle fut attaquée d'une fièvre double-tierce, qui en peu de temps devint continue. Dans le mois de septembre, une inflammation de gorge se joignit à la fièvre, et elle ne balança point à assurer qu'elle n'en relèverait pas. Le samedi 17 octobre, elle demanda à se confesser, et le fit avec une contrition et une abondance de larmes qui lui étaient ordinaires : elle communia le même jour, et les mardi et mercredi suivans, 20 et 21 du même mois, à environ midi de ce dernier jour, elle reçut l'Extrême-Onction avec toute sa présence d'esprit, et le samedi, 24 octobre, elle s'endormit dans le sein du Seigneur.

Toute la ville assista à ses funérailles; son corps fut inhumé dans l'église des Ursulines de Vannes; et on lit sur son tombeau l'inscription suivante :

Ci-gît le corps d'ARMELLE NICOLAS, de naissance champêtre, et servante de condition, ap-

pelee communément LA BONNE ARMELLE, *et dans les communications ineffables qu'elle avait avec Dieu*, la Fille du divin Amour. *Elle mourut ici-bas pour vivre dans le Ciel, le* 24 *octobre* 1671, *âgée de* 65 *ans. Priez Dieu pour son ame, et marchez sur ses pas, en aimant Dieu comme elle.* Requiescat in pace.

O mes frères bien-aimés! que la vie de l'humble Armelle est propre à nous rappeler la belle action de grâces adressée par Jésus-Christ à son Père: « Mon Père, qui êtes le » Seigneur du ciel et de la terre, soyez bé- » ni, parce que vous avez caché ces secrets » aux sages et aux prudens du siècle, et que » vous les avez révélés aux petits et aux hum- » bles. » Luc, 10, 21.

Que de merveilles, en effet, que de grâces inouïes, que de faveurs singulières ont été communiquées à cette pauvre servante, à cette simple villageoise, à cette fille obscure et inconnue! mais, depuis sa mort, qu'elle est devenue si célèbre sous le nom de *la bonne Armelle*, les dons extraordinaires qu'elle a reçus du Seigneur nous surprendront peut-être: hélas! nous ne méritons pas sans doute de marcher dans ces voies sublimes, par où Dieu conduit ses élus; mais nous n'en avons

pas moins à recueillir d'excellentes instructions de l'ensemble des vertus d'Armelle. Apprenons d'elle d'abord quel doit être notre amour envers Dieu : cet amour que nous lui devons n est pas de la même nature que celui que nous ressentons tous pour nos amis ; c'est ce que les docteurs appellent un amour appréciatif, ou un amour de préférence : que nous éprouvions pour nos frères des sentimens expansifs que nous ne ressentons pas pour Dieu, notre nature nous y excite, et son auteur ne le défend pas ; ce n'est pas en cela que consiste l'amour qu'il exige de nous. Le préférer à toutes ses créatures ; préférer ses immenses bienfaits à ceux qu'elles peuvent nous procurer ; préférer la félicité certaine, infinie, éternelle qu'il nous promet, aux plaisirs frivoles que ces mêmes créatures nous font espérer dans leur jouissance ; consentir à la perte de tout ce que nous chérissons, plutôt qu'à celle de ses bonnes grâces ; voilà ce que c'est qu'aimer Dieu ; et si sa possession est nécessaire à notre bonheur, la bonté de Dieu nous l'a rendue facile à acquérir.

Cet amour supérieur à tous les autres ne se borne pas à une simple spéculation de l'esprit ; un sentiment est bien faible quand il ne

produit aucun effet ; le premier et le principal que doit opérer en nous l'amour de Dieu, c'est que toutes nos actions en dérivent et s'y rapportent. Pour bien comprendre cette vérité, considérons que l'amour en général est notre plus puissant mobile ; c'est la première et la plus forte de nos passions ; on pourrait même dire qu'elle est notre unique passion, parce que toutes les autres, en dernière analyse, se rapportent à celle-ci ; tous nos sentimens ont pour cause un amour quelconque, toutes nos actions procèdent de quelque sentiment. Quand il existe dans l'âme un amour dominant, c'est de celui-ci qu'émanent presque tous les sentimens ; c'est à celui-ci que se rapportent la plupart des actions, et vous le savez trop bien, vous qui avez été, et qui êtes peut-être encore dominés par quelque attachement terrestre : de quelque genre que soit la passion qui vous tyrannise, elle est l'objet de vos pensées, le but de vos désirs, le mobile de vos démarches, le principe de vos actions ; vous agissez par elle et pour elle, lors même que vous n'y pensez pas : elle n'est pas toujours le terme que votre esprit se propose actuellement et distinctement ; mais elle est continuelle-

ment votre motif secret et habituel. Ainsi un voyageur tend sans cesse vers le but de son voyage, quoiqu'il n'y fasse pas une continuelle attention ; il y rapporte tous ses pas, quoiqu'il n'en ait pas l'idée toujours présente. Si l'amour de Dieu est en nous ce qu'il doit être, s'il est notre amour principal, notre amour supérieur, notre amour dominant, il doit donc produire le même effet, et pourquoi l'amour de Dieu ne serait-il pas aussi actif, aussi efficace dans les justes, que l'est dans les pécheurs l'amour de la créature? Le rapport de toutes nos actions à Dieu est la conséquence nécessaire de l'amour supérieur que nous lui portons. Penser à lui à chacune de nos œuvres, serait impossible ; mais la disposition générale de les faire toutes en vue de lui plaire est possible, juste et nécessaire, et nous devons la manifester et l'entretenir par des actes répétés de temps en temps.

Une autre leçon non moins salutaire que nous donne le récit des œuvres de la bonne Armelle, peut être puisée dans les diverses situations où a été son ame : elle nous enseigne, par sa propre expérience, à distinguer la bonne et la mauvaise paix. Jésus-Christ

disait à ses apôtres, et dans leurs personnes à tous les fidèles : « Je vous laisse la paix ; je vous donne la paix ; je ne vous la donne pas comme le monde la donne. » Le monde promet la paix ; mais est-il en son pouvoir de la donner ? Tous les biens qu'il offre sont des sujets de contestation, des matières à querelles : ses faveurs ne peuvent ni suffire à tous ceux qui y prétendent, ni satisfaire ceux qui les obtiennent ; celui qui en est privé les désire avec ardeur ; celui qui en a acquis en voudrait encore davantage : chacun aspire à ce qu'il voit posséder aux autres. Ainsi la paix, que le monde fait espérer dans la jouissance des biens qu'il étale, n'est qu'une continuité de jalousies, de soupçons, de disputes, de combats ; c'est une paix mensongère, qui ne vous est offerte que pour vous entretenir plus sûrement dans l'agitation et dans les dissensions. Le monde lui-même n'est autre chose qu'une arène ouverte, où l'on s'efforce mutuellement de se renverser ; où chacun, occupé de supplanter les autres, travaille sans relâche, tantôt à leur soustraire avec adresse, tantôt à leur arracher avec violence ce qu'ils possèdent. Vous croyez qu'en atteignant l'objet de vos vœux vous par-

viendrez à la tranquillité, et que vous n'aurez plus qu'à en jouir en paix ; c'est une illusion qui vous flatte, mais qui vous égare, en vous présentant ce que vous souhaitez pour ce qui doit être. Ne sentez-vous pas d'abord qu'alors il vous faudra défendre ce que vous aurez acquis? Et l'expérience ne vous apprend-elle pas de plus que vos désirs, s'accroissant avec vos jouissances, offriront toujours à votre cupidité de nouveaux objets à poursuivre ?

Quelle différence entre cette paix du monde, sans cesse espérée et jamais obtenue, et celle que promet et donne Jésus-Christ, qui est tout à la fois, et la paix de la société par l'extinction des rivalités, et la paix du cœur par le calme des passions! Les biens que Dieu distribue, participant à son infinité, peuvent appartenir à tous sans le détriment d'aucun; c'est un trésor où tout le monde peut puiser continuellement, sans jamais le diminuer. Il ne saurait donc devenir un sujet de jalousie; au contraire, plus on en a obtenu, plus on est aise de ce qu'en obtiennent les autres : la charité jouit des grâces accordées au prochain, comme de celles qu'elle a reçues elle-même. La paix du juste est inaltérable; elle ne peut être troublée ni par la poursuite des

biens temporels qu'il ne désire pas, ni par celle des biens spirituels qu'il n'envie pas, ni par les calomnies qu'il dédaigne, ni par les injures qu'il oublie, ni par les offenses qu'il pardonne, ni par les intérêts qu'il sacrifie ni par les prétentions qu'il réprime, ni par les passions qu'il étouffe. Celui-là est toujours en paix avec les autres, qui est en paix avec lui-même et avec Dieu.

PRATIQUE.

1.° La naissance de la vertueuse Armelle me fait sentir combien ma conduite serait affreuse, si j'osais jamais rougir d'être né de pauvres, mais d'honnêtes et vertueux parens. 2.° A l'école de la nouvelle Geneviève, de l'humble et fervente bergère, si je naquis dans la grandeur, j'apprendrai à regarder comme une vaine et brillante chimère le privilége de la naissance et l'illustration des aïeux. 3.° La vie de cette pauvre servante, qui fut comblée de faveurs, m'apprend à ne pas dédaigner l'artisan, le villageois, ni le simple serviteur : le Seigneur se dérobe aux superbes, et communique aux petits ses grâces les plus intimes

JACQUES COCHOIS,

DIT JASMIN,

OU LE BON LAQUAIS,

DÉCÉDÉ DANS LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Extrait de sa Vie, publiée pour la troisième fois par le R. P. Toussaint de Saint-Luc, religieux carme des Billettes, à Paris, chez Mesnier, rue Saint-Severin, en 1739.

JACQUES COCHOIS, né dans les environs de Magny, village voisin de Paris, dut le jour à de pauvres parens, mais dédommagés, par les faveurs célestes, de la privation des biens du monde. On pourrait comparer cette admirable famille à celles des patriarches, dont l'Ecriture Sainte nous offre un si beau tableau. Dieu s'y montrait le premier servi; sa divine loi était exactement gardée; jamais on ne s'y permit un démenti, une parole de murmure ou de colère : les enfans n'avaient entr'eux qu'une volonté, celle de leur père

et de leur mère. Le petit Jacques se distingua de bonne heure par l'amour qu'il portait aux auteurs de sa vie. Dans aucune circonstance, il n'eut à se reprocher à leur égard, soit une réponse brusque, soit même le plus léger indice de mécontentement; il écoutait avec respect leurs instructions et leurs remontrances, et recevait leurs ordres avec autant de soumission que s'ils lui avaient été donnés par Dieu même. Obligé de s'éloigner de bonne heure de la maison paternelle, il se rendit à Paris, et entra au service de mademoiselle de Nicolaï, fille du premier président de ce nom. Son père, en le bénissant au moment de son départ, lui recommanda sur toutes choses la fréquentation des sacremens, afin d'obtenir de Dieu les grâces nécessaires pour se sanctifier dans un état rempli d'écueils contre les mœurs et contre la foi. Il lui remit aussi par écrit ces avis, que nous transcrivons dans leur naïve simplicité, comme un manuel de conduite pour les jeunes artisans et serviteurs, et tout à la fois comme un monument de piété et de sollicitude paternelle.

I.

« N'oubliez jamais le service de Dieu pour » quelque embarras de commissions et d'oc- » cupations qu'on pourra vous donner, vous » ressouvenant toujours que Dieu est votre » premier maître.

II.

» Ayez une grande fidélité et une parfaite » obéissance pour vos maîtres; faites avec » joie tout ce qu'ils vous commanderont.

III.

» Ne vous excusez point du service, et ne » vous reposez point sur les autres pour » le faire; mais prévenez-le, si vous pouvez, » et ne murmurez jamais contre ce qu'on » vous prescrira, quelque difficile qu'il soit, » vous souvenant qu'on ne vous nourrit, qu'on » ne vous habille et qu'on ne vous récompen- » se, que pour servir et pour remplir ce que » l'on vous ordonne.

IV.

» Retenez votre langue; dites peu, et gar-

» dez avec soin le secret de la maison ; c'est
» une grande trahison, que de révéler le se-
» cret de ses maîtres.

V.

» Ne vous habituez point à mentir, ni à
» déguiser la vérité pour tromper les autres ;
» mais dites les choses comme vous les savez ;
» c'est une habitude odieuse en un jeune
» homme, que le mensonge ; on ne se fie ja-
» mais à un menteur.

VI.

» Ne vous accoutumez point non plus
» aux paroles équivoques, ni aux juremens,
» il n'y a rien de plus vil, ni de plus dan-
» gereux ; et les juremens attirent souvent
» la malédiction de Dieu sur ceux qui les
» profèrent.

VII.

» Efforcez-vous de contenter tout le mon-
» de par la douceur de vos paroles, si vous
» ne le pouvez par les effets ; c'est ce qui
» vous fera acquérir la bienveillance des au-
» tres, et vous serez aimé d'eux.

VIII.

» Supportez les défauts de vos compa-
» gnons ; souffrez avec patience leurs fâ-
» cheuses humeurs, afin que dans les occa-
» sions on souffre aussi la vôtre ; évitez de
» les irriter, afin que, lorsque vous aurez
» des infirmités, on vous supporte aussi.

IX.

» Ne contractez d'amitié qu'avec ceux que
vous reconnaîtrez sages ; fuyez la compa-
» gnie des vicieux et de ceux qui aiment la
» débauche. Vous vous souviendrez de ce que
l'on dit des jeunes gens, qu'avec les bons
ils sont ordinairement bons, et qu'avec
» les pécheurs ils deviennent pécheurs eux-
mêmes ; beaucoup ne savent de mal que
» ce que leurs camarades leur enseignent,
et, si les méchans ne leur avaient point
» appris à pécher, ils ne se perdraient pas
» misérablement et sans ressource.

X.

» Il faut donc que vous fuyiez les mauvais
» chrétiens, et les jeunes gens libertins

» puisque par leur exemple ils corrompent les autres, leur font perdre le serv ice des » maîtres, les entraînent à dépenser inuti- » lement leur argent, les engagent dans des » habitudes dangereuses, dont ils ne peuvent » se corriger, et dans des occasions où il » leur arrive souvent de grands malheurs.

XI.

» Ne rapportez jamais sans raison quel- » que chose aux maîtres contre les autres » serviteurs. Ne faites point à autrui ce que » vous ne voudriez pas qu'on vous fît. J'ai » souvent remarqué que Dieu permet que » l'on soit traité des autres comme on les » traite soi-même.

XII.

» Loin de retenir de l'argent, loin de faire » aucun profit sur les commissions qu'on » vous donnera, acquittez-vous avec la plus » scrupuleuse fidélité de ce qui vous sera » commandé ou confié; c'est une grande lâ- » cheté, c'est un crime horrible que de vo- » ler ceux qui se fient en vous; il faut être » résolu de plutôt mourir que de faire tort » à personne, particulièrement à ses maîtres.

XIII.

» Ne fréquentez point les cabarets, ni les » autres lieux de débauches ; c'est la ruine » des jeunes gens et ce qui leur fait perdre » leur fortune.

XIV.

» Évitez les jeux de cartes, des dés et de » hasard ; l'habitude s'en contracte facile- » ment : elle est pernicieuse aux jeunes » gens, les conduit souvent au vol, à la po- » tence et à la réprobation. »

Jacques se promit de suivre fidèlement de si sages conseils, et de s'adonner à la pratique de toutes les vertus du christianisme. Pour y parvenir, il se forma un règlement de vie, dans lequel le service qu'il devait à ses maîtres ne souffrît en rien des exercices de piété auxquels il voulait s'assujettir. Levé dès l'aurore, il se livrait à une longue et fervente prière jusqu'à l'instant où le devoir extérieur l'en arrachait. Jamais il ne manquait d'assister au saint sacrifice de la Messe ; il y accompagnait ordinairement sa maîtresse. En entrant dans le lieu saint, sa physionomie

retraçait le sentiment profond de respect et d'amour qui pénétrait son ame ; il se retirait à l'écart, et humblement prosterné, demeurait immobile tout le temps de la célébration des divins mystères. Ses yeux demeuraient constamment fixés sur l'autel, rien absolument n'était capable de le distraire du divin objet de ses adorations et de son amour. Lorsqu'il servait la Messe, il décelait dans toute sa personne un maintien si modeste, une dévotion si sensible, qu'il inspirait ses pieuses affections à tous les assistans.

Quelle rigoureuse exactitude à observer les moindres exercices de la religion ! Jamais il ne prenait ses repas sans avoir, avant et après, béni de tout son cœur, et remercié vivement l'ineffable Auteur de tous les dons ; il ne passait point devant une église sans y entrer, pour y rendre ses hommages au très-saint Sacrement, ou, s'il n'en avait pas le loisir, il lui payait en son ame le tribut de sa ferveur avec toutes les marques extérieures du respect. Lorsqu'il rencontrait dans les rues Jésus-Christ qu'on portait aux malades, il le suivait autant qu'il lui était possible, lui adressant des vœux ardens pour le bien spirituel et corporel de ses frères. Marchait-il

après sa maîtresse dans une suite de visites, il évitait la compagnie des autres domestiques; que l'on s'arrêtât et que ceux-ci s'amusassent à jouer, il se retirait dans un endroit écarté, et lisait quelques pages d'un livre de piété.

Fuyant avec horreur toutes les sociétés dissolues, il ne liait d'amitié qu'avec des personnes sages et vertueuses. La prière du soir, l'examen de conscience, des actes de foi, de contrition et de charité, prononcés avec une profonde dévotion, terminaient la journée. S'il se rappelait avoir commis quelque faute, il s'imposait une pénitence, récitait ensuite les litanies de la sainte Vierge et se livrait au repos, observant, la nuit comme le jour, la plus sévère modestie. Le jeune serviteur avait contracté l'heureuse habitude de fréquenter les sacremens; mais depuis son arrivée à Paris, son ange conducteur reconnut en lui tant de goût des choses saintes, et de si bonnes dispositions, qu'il l'en fit approcher chaque mois, de plus aux fêtes de Notre-Seigneur et à celles de la sainte Vierge, et lui permettait encore quelquefois de communier à certains jours. Il s'y préparait la veille par le jeûne la solitude, et, après

l'accomplissement des devoirs de son état, par une consécration entière de son temps à la lecture, à la prière et à un retour sévère sur son intérieur. Il se confessait avec autant d'humilité que s'il eût été le plus grand pécheur ; et pour suppléer aux légères pénitences qui lui étaient imposées, il récitait souvent les sept psaumes, les litanies des Saints, jeûnait les vendredis, quelquefois les samedis, les sanctifiait en portant divers instrumens de pénitence, exerçait ainsi contre lui-même une sainte cruauté, qu'accompagnait cependant une piété éclairée : jamais il ne se livrait à ces pratiques extraordinaires, sans en avoir obtenu la permission de son confesseur. Après sa confession, le pieux Jacques, retiré à l'écart, répandait son ame devant le Seigneur, dans les sentimens de la plus admirable componction. Il s'approchait ensuite de la Table sainte avec une humilité, un recueillement et une ferveur angélique. Mais que ne produisait point en lui la présence réelle de son divin Maître ! Quelles ineffables douceurs, quels transports d'amour, quels ravissemens ! Chaque communion était pour lui comme un avant-goût des délices du Ciel. Cependant Dieu permettait quelquefois, pour

éprouver sa fidélité, qu'il ne ressentît pas la même tendresse de dévotion. Alors, au lieu de s'abattre et de se troubler, il avait recours à ses livres sans qu'aucune distraction, aucun dégoût pussent le détourner de ses exercices spirituels.

Sa méthode ordinaire, après la communion, était de remercier Dieu des grâces de prédilection que ce bon Maître daignait lui accorder, et de s'en humilier profondément. « Mon Dieu ! disait-il souvent, combien de » mes camarades (eh ! que j'en connais !) » qui se damnent, en avalant l'iniquité com» me l'eau, hélas ! sans y penser ! Les mal» heureux consomment ainsi leur réproba» tion éternelle. Ah ! s'ils goûtaient les grâ» ces que vous me faites et les consolations » qu'on reçoit en vous aimant, qu'ils feraient » bien mieux que moi ! Pourquoi donc, Sei» gneur, m'accordez-vous tant de faveurs, » et permettez - vous qu'ils demeurent dans » un état si déplorable ? C'est un excès de » votre bonté à mon égard. Mon Dieu, je » vous en remercie mille et mille fois. »

Il vint un jour trouver l'homme de Dieu, qui recevait les tendres épanchemens de sa confiance, et lui parlant des grâces particu-

lières dont Dieu le prévenait, il lui demanda si ses camarades n'en recevaient pas de suffisantes pour sortir de l'état du péché ; s ils ne ressentaient point des remords de conscience, et s'ils n'étaient point touchés de quelques bons mouvemens propres à leur inspirer le désir de se convertir. Le ministre sacré l'assura que le Seigneur ne refusait point ses grâces à quiconque les lui demandait avec ferveur, et que les hommes ne se perdaient que par leur propre faute.

Une foi vive animait toutes les actions du jeune disciple de Jésus - Christ. Que certains doutes s'élevassent dans son esprit, aussitôt il recourait à la prière, et récitait l'oraison suivante : « Seigneur, mon Dieu, de qui la
» science et le pouvoir sont infinis, je crois
» tous et chacun des mystères que vous avez
» révélés, qui sont contenus dans le Symbole
» des Apôtres, et qui nous sont proposés par
» notre mère, la sainte Eglise catholique,
» apostolique et romaine ; non pour raison
» autre que pour soumettre mon ame à vo-
» tre sainte parole. »

Le Seigneur semblait se complaire à augmenter cette divine vertu dans son cœur, à proportion de sa fidélité à correspondre à la

grâce. Fort instruit de sa religion, il était jaloux d'en instruire les autres, et amenait adroitement l'occasion de les entretenir de choses utiles et édifiantes. Il faisait sa lecture habituelle dans le livre des saints Evangiles distribués pour tous les jours de l'année, et dans la Vie des Saints. Il ne manquait jamais d'assister aux sermons et aux instructions publiques; pour en retirer plus de fruit, il s'efforçait d'y apporter trois dispositions: la première, une attention profonde; la seconde, une grande humilité; et la troisième, un vif désir de s'instruire des choses nécessaires au salut, s'efforçant de les conserver dans sa mémoire, et de s'en servir dans les occasions.

Son confesseur ayant aperçu les fruits considérables que son pénitent retirait de son assiduité à écouter la parole divine, et de ses pieuses lectures, comprit que ce vertueux domestique était appelé à de plus hautes connaissances des choses divines, et qu'il devait l'y conduire. Il lui enseigna la manière de faire l'oraison et la méditation. Les quatre fins de l'homme, les misères de la vie humaine, les maux sans nombre que cause le péché, la passion de Jésus-Christ, et les au-

tres mystères de la Foi, telles furent les matières sur lesquelles il l'engagea à reposer son esprit et son cœur. « C'est ici, raconte
» l'homme de la droite du Très-Haut, que
» j'eus occasion d'admirer la conduite ineffable de Dieu, qui cache les merveilles de
» sa toute-puissance aux sages et aux grands,
» et qui se plaît à les révéler aux petits et
» aux simples; à peine le bon Jacques eut-il
» pratiqué quelque temps le saint exercice de
» l'oraison mentale, que je le vis éclairé des
» plus belles et des plus sûres lumières de
» notre sainte religion. Il se servait des méditations du père Busée, qu'il portait toujours avec lui, et dont il s'était fait une
» heureuse habitude de lire et de méditer
» quelque point dans la journée. J'avais voulu réduire ce saint exercice à deux ou trois
» fois par semaine; mais il me répondit : Si
» la vie du chrétien est l'oraison, pourquoi,
» mon père, ne trouverai-je pas chaque
» jour quelque temps pour y vaquer ? et si je
» prends bien mes heures pour les repas de
» mon corps, je saurai assez ménager, avec
» *le service de ma maîtresse, un temps*
» *pour faire mon oraison mentale.* Il m'ajouta une vérité que je ne pensais pas qu'il

» eût encore pu comprendre, c'est qu'il ne
» croyait pas qu'il fût possible qu'une person-
» ne qui faisait tous les jours l'oraison men-
» tale, pût tomber en péché mortel. »

Plus ce vertueux jeune homme s'appliquait à l'étude des perfections infinies de son divin Maître, plus son cœur se pénétrait de cette crainte filiale, compagne de la vraie sagesse. Souvent on l'entendait répéter ces paroles du Roi prophète : O mon Seigneur ! gravez votre crainte bien avant dans mon ame ; j'ai toujours appréhendé vos jugemens. Ce sentiment était le fruit de l'éducation chrétienne qu'il avait reçue chez ses bons parens ; mais l'amour le perfectionna dans la suite. S'il haïssait le péché, s'il chérissait la vertu, c'était plus par le désir de plaire à Dieu, que par la crainte des peines, ou par l'espoir des récompenses. Je ne sais même si nous rendons assez hommage aux mouvemens de son cœur : la grandeur de son Dieu l'anéantissait en son auguste présence ; mais son infinie bonté l'obligeait davantage à l'aimer. Il craignait donc le Seigneur pour cette puissance sans bornes qui le rend infiniment adorable ; mais il aimait Dieu pour cette bonté qui nous l'offre infiniment aimable. Il

ne séparait point ces deux vertus dans son ame, la crainte de Dieu était le commencement de son amour, et l'amour divin devenait la perfection de sa crainte. Ce jeune Samuel de la nouvelle alliance, ce second Tobie aimait Dieu si tendrement, qu'il ne voulait penser qu'à Dieu, ne voir que les choses de Dieu, n'entendre parler que de Dieu, ne marcher, n'agir et ne travailler que pour Dieu. Comme il reconnaissait qu'il n'y a point d'être plus parfait que lui, il préférait son service à tout, aux biens, aux plaisirs, à l'honneur, aux amis, à la vie même; il était prêt à mourir mille fois plutôt que de manquer à l'aimer et à lui rendre les services de créature, de fils, de sujet, dont il lui était redevable; il avait le péché en horreur, parce qu'il déplaisait à Dieu, et il eût préféré souffrir toute sorte de tourmens, plutôt que d'en commettre un seul; il aimait les vertus, parce qu'elles sont agréables à Dieu, et s'efforçait de les acquérir pour lui plaire davantage. Un de ses plus vifs souhaits, c'était que Dieu fût servi et aimé comme il mérite de l'être par toutes ses créatures; ce qui l'affligeait le plus, c'était de le voir offensé; il lui était impossible d'entendre blasphémer

son saint nom, que son cœur ne fût percé de la douleur la plus amère : que ne faisait-il pas par ses exemples, par ses paroles et ses instances, pour détourner les autres de la détestable habitude des juremens ! « Plût à Dieu, » disait-il souvent, que les personnes engagées ainsi que moi dans le service, voulussent ouvrir les yeux de leur esprit et les » arrêter quelque temps à la considération des » obligations immenses dont elles se trouvent » redevables envers Dieu, et encore aux motifs tout-puissans qu'elles ont de l'aimer. » C'était avec l'ami de son ame, ce ministre sacré qui secondait merveilleusement les opérations de la grâce sur cette ame choisie ; c'était avec lui, c'était comme par son organe, que s'adressant à toutes les créatures douées d'intelligence, il leur tenait ce langage, sûr indice des sentimens qui l'animaient : « Ouvrez, insensibles, ouvrez votre » cœur au Dieu qui est la bonté même, et » qui vous aima le premier. C'est lui qui » vous a tirés du néant, où vous seriez encore, si par sa tendre prédilection il ne » vous eût donné la vie. Ne pouvait-il pas » faire de votre corps un vil, un imparfait » animal, et de votre ame, digne de toute

» sa colère par l'abus de sa liberté, un dé-
» mon destiné aux supplices éternels? Mais
» dans sa miséricordieuse affection, il vous
» a faits des êtres raisonnables, il vous a créés
» à son image, il vous a donné une ame qui
» vous rend semblables aux anges, il vous a
» soumis les autres créatures, qui vous obéis-
» sent comme à leurs maîtres; il vous a faits
» chrétiens, vous a rachetés de la mort éter-
» nelle, et a daigné vous instruire des cho-
» ses nécessaires au salut.» Qu'avez-vous fait à Dieu pour qu'il ne vous ait pas laissés dans l'erreur et dans l'infidélité, comme tant d'autres qui n'ont ni la connaissance, ni les grâces que vous recevez continuellement de sa divine miséricorde, quoique dans la réalité ces malheureux vaillent mieux que vous-mêmes? Eh! combien vous devez aimer un Dieu si bon à votre égard! Quelle serait votre monstrueuse ingratitude, si vous ne rendiez pas à cet excellent père le tribut d'amour d'un fils reconnaissant! Eh! que peut-il faire de plus pour vous insinuer un sentiment si doux? Chaque jour il ajoute grâce sur grâce, bienfait sur bienfait, il vous a destinés à la jouissance de la gloire éternelle; de combien de dangers d'encourir la mort

sans fin ne vous a-t-il pas retirés ! Serait-il possible que vous n'aimassiez pas un Dieu qui vous a tant aimés? Aimez-le donc au-dessus de tout, et, comme disait l'homme de la droite du Seigneur, en parlant du jeune serviteur si fidèle, aimez-le comme le pieux Jasmin. Comme lui, soyez prêts à plutôt mourir que de consentir jamais à l'offenser par un péché mortel. Si vous aviez l'affreux malheur d'y tomber, au moins ne tardez pas d'un instant à vous en relever par la pénitence; n'ayez pas l'inconcevable aveuglement de rester dans la disgrâce de votre Dieu. Convertissez-vous à lui, pour qu'il se convertisse à vous; réparez dans un prompt, dans un parfait retour, le tort que vous lui avez fait par votre lâche infidélité; que l'amour douloureux de votre cœur satisfasse aux outrages dont vous avez blessé sa bonté ineffable.

Le fervent disciple de Jésus-Christ n'eût pas porté dans l'ensemble de sa vie toutes les marques qui caractérisent les élus, s'il ne se fût pas montré disciple tout à la fois de la Mère et du Fils. Il considérait Marie comme la sienne, et comme sa souveraine; il avait recours à elle dans tous ses besoins, et ne

demandait rien à Dieu que par son interces sion. Il se plaisait à lui rendre intérieurement et extérieurement toute espèce d'hommages, saluant ses statues, ornant sa chambre et ses livres de ses images, et portant sur son cœur les signes du culte qu'il lui rendait. Il récitait tous les jours les litanies, le chapelet et le petit office, communiait à toutes les fêtes qui lui sont consacrées, et afin de mieux imiter l'esprit pénitent et mortifié de celle qu'il voulait honorer, il se préparait à ces communions par un redoublement d'austérités et des exercices particuliers de piété. Enfin, il s'était fait agréger aux confréries établies en l'honneur de la tendre Mère des hommes.

Comme le nouvel Eliézer pour sa fidélité envers ses maîtres s'était toujours montré un modèle parfait de la piété filiale, il ne connaissait pas de plus douce jouissance, que de recevoir des nouvelles de ses bons parens; il se privait de tout pour les assister; sa tendresse était ingénieuse à prévenir jusqu'à leurs moindres désirs. Mais si leurs besoins corporels l'occupaient dans tous les instans, combien plus ardemment encore ne cherchait-il pas à soulager leurs besoins spirituels,

et quelles ferventes et continuelles prières n'offrait-il pas au Ciel pour les leur procurer ! Instruit à l'école de l'Esprit saint, il y avait appris que la perfection des serviteurs consiste dans l'amour, la fidélité et l'obéissance à l'égard de leurs maîtres. Pénétré de cette vérité, le bon jeune homme portait au service de sa maîtresse une exactitude si attentive, qu'aucune chose au monde n'eût pu l'en distraire. On voyait dans toutes ses actions tant de paix, d'égalité, de gaîté même, qu'il était facile de juger qu'il ne faisait rien par caprice, mais était conduit en tout par un zèle sincère et par un attachement constant à ses devoirs. Il s'était rendu si conforme à l'humeur de sa maîtresse, qu'on en jugeait en le voyant. Il était gai quand elle faisait paraître de la joie, et triste dès qu'elle semblait l'être. On ne l'entendit jamais murmurer ni contre les devoirs qui lui étaient prescrits, ni contre la longueur souvent pénible du service : ne voyant que Dieu dans la personne de ceux qui lui commandaient, rien ne lui coûtait ni même ne lui semblait fastidieux. Fidèle aux plus petits détails, il se faisait non-seulement remarquer par sa probité à toute épreuve, mais encore par sa dis-

crétion et le secret le plus inviolable, qu'il gardait sur ce qu'il voyait ou entendait dans la maison de ses maîtres. Un vol domestique, disait-il quelquefois, est une espèce de sacrilége ; un abus de confiance, en tout autre point, ne lui semblait pas plus excusable. Que n'aurions-nous point à observer sur la promptide de son obéissance ! jamais il n'alléguait un motif de se dispenser de ce qui lui était ordonné, jamais il n'apporta de délais, de subterfuge, encore moins de dissimulation pour se soustraire à la peine ou à la fatigue ; obéissant avec joie, il faisait tout avec ponctualité et intelligence. Un léger signe suffisait pour le mettre en action, sans qu'il se permît de juger si les ordres qu'on lui donnait étaient justes ou déraisonnables. « Je » lui demandais un jour, raconte le guide sa- » cré de sa conscience, s'il ne s'ennuyait » point de l'état de domesticité. *Pourquoi,* » *mon Père*, répondit-il, *m'y ennuyerais-* » *je, puisque c'est la volonté de Dieu, et* » *la profession qu'il veut que je suive? Il* » *a voulu que je fusse domestique, il veut* » *donc que je sois obéissant à ma maîtres-* » *se ; je fais mon devoir, et j'exécute en* » *terre ce que les anges font dans le Ciel.* »

La chasteté rend l'homme semblable aux anges, et le pieux serviteur était un ange sur la terre. Jamais un enfant n'eut plus de pudeur dans ses pensées, plus de retenue dans ses paroles, plus d'honnêteté et de modestie dans ses actions. Cette vertu était si bien gravée dans son cœur, que la moindre chose qui lui était contraire, répandait une subite rougeur sur son front. Plein d'indifférence pour les vains plaisirs de la terre, il fuyait, saisi d'effroi, ceux qui eussent pu blesser les sens. Que quelque tentation vînt troubler sa paix, il recourait à la prière; cette tentation se prolongeait-elle? il employait les secours des austérités corporelles, et par ces moyens étouffait le mal dans son principe. On l'a vu quittant brusquement des sociétés où il se trouvait en danger de perdre la présence de Dieu, faire le signe de la croix, baiser son crucifix, et se réfugier au pied de l'autel, lorsqu'il en avait la possibilité, trouvant ordinairement la délivrance de toutes les tentations dans ce saint asile. Il y employait efficacement l'exercice de la méditation, pour repousser l'esprit de ténèbres. L'ami de son ame lui avait indiqué plusieurs sujets de réflexions, qui faisaient sur ce bon jeune homme les impres-

sions les plus salutaires. Une physionomie grave, une démarche posée, une humeur douce, égale, jamais trop enjouée, un extérieur où tout peignait sa modestie, le faisaient distinguer au milieu de tous ses camarades, et lui gagnait l'estime, je dirais presque la vénération de ceux que la naissance ou la fortune avait placés si fort au-dessus de lui.

Il se montrait trop parfaitement ami de la paix, pour ne pas éviter tout ce qui pouvait émouvoir son ame. Vivant cordialement avec ses camarades, il s'était fait une loi d'éviter toute dispute, et de garder un silence absolu quand ils lui adressaient des paroles désagréables. « *Répondre injure pour injure*, » disait-il, *c'est laver une tache avec de* » *l'encre, c'est vouloir effacer une offense* » *qui n'est souvent qu'imaginaire, par* » *un péché qui devient quelquefois mor-* » *tel. Enfin, c'est vouloir défendre un* » *prétendu honneur au préjudice de son* » *salut.* » N'entendant qu'avec la plus vive horreur les juremens et les blasphèmes qui souillent si fréquemment la bouche des mauvais chrétiens, frémissant à tous les momens de ces imprécations impies et sacriléges avec lesquelles les hommes sans éducation ont la

funeste habitude d'affirmer ce qu'ils disent, toujours il se servait uniquement de ces mots: oui ou non; *cela est, ou cela n'est pas.* Ainsi toujours attentif sur lui-même, il ne lui échappait point de parole contre le prochain; suivant le conseil du Sage, *il la laissait mourir en lui* lorsqu'il l'avait entendue; il regardait l'honneur d'autrui comme le sien propre, cachant ses défauts par un esprit de charité, cherchant à procurer son salut comme le sien même. Ami du travail, il avait réglé toutes ses occupations de manière à ce qu'il n'y eût pas un moment de vide dans sa journée, il savait ce qu'il devait faire à chaque heure, et on le trouvait occupé soit à son service, soit à se perfectionner à la lecture, à l'écriture, soit enfin à prier Dieu, rarement à jouer, et jamais à des jeux de hasard: autant il avait ces derniers en horreur, autant il prenait un plaisir innocent aux divertissemens honnêtes, exercices d'adresse et autres semblables; il les regardait comme des délassemens nécessaires au corps et à l'esprit, et propres à les rendre plus susceptibles d'application. Mais s'il jouait avec ses camarades, c'était toujours sans passion, sans attache désordonnée, prêt à tout

quitter au moindre signal du devoir : qu'on l'appelât au milieu de la partie la mieux engagée, il n'en témoignait ni humeur, ni contrariété, et se hâtait d'obéir.

L'humilité, ce fondement de toutes les vertus, servait de base à celles que possédait si éminemment le serviteur de Dieu. Il était pénétré de son néant, répétait souvent qu'il était venu au monde pauvre, infirme, et enfant du péché ; qu'il ne devait la grâce du baptême qu'à la miséricorde de Dieu ; que sans cette infinie miséricorde, sa place eût été marquée dans l'enfer. Il ne perdait point de vue le lieu de sa naissance, le travail assidu de ses parens pour fournir à leur subsistance, ses défauts corporels, la petitesse et l'ignorance de son esprit, mais surtout ses fautes et ses péchés. Ne pouvant se rendre justice sur la vie toute angélique à laquelle il s'était consacré, il croyait avoir tellement abusé des grâces du Seigneur, qu'il disait craindre d'en être privé, dans le besoin, par un juste jugement de Dieu à son égard. Cette humble idée de lui-même le disposait parfaitement à la patience; ne méprisant personne, honorant tout le monde, quelque mal ou chagrin qu'on eût pu lui faire, il ne cou-

sidérait, dans la personne qui l'avait offensé, que l'instrument de la justice divine, et ne conservait contre elle aucun ressentiment. Que Dieu lui envoyât des maladies, des afflictions, il les endurait avec joie; sa longue habitude de souffrir patiemment le rendait impassible, au point qu'on avait de la peine à s'apercevoir quand il était incommodé.

Il supporta pendant plus de trois semaines les progrès de la maladie dont il mourut, sans vouloir cesser son service, et il ne s'arrêta que lorsqu'il lui fut comme impossible de se soutenir. Les cruelles douleurs qu'il endurait, lui arrachaient quelquefois des sanglots, mais non de véritables plaintes. Sa consolation était en Dieu; les entretiens qu'il avait avec son confesseur et les personnes pieuses qui le visitaient, n'avaient pour objet que les choses de l'éternité. Notre-Seigneur voulut couronner la patience et l'humilité de la généreuse et intrépide victime, pendant les huit derniers jours de sa maladie, par les maux extrêmes dont ce pieux Jacques fut assailli. L'intérieur de son corps devint entièrement gangrené; il se vit mourir en détail, et ses membres se détachèrent du tronc les uns après les autres. Pendant

cette horrible agonie, le serviteur de Dieu eut constamment les yeux attachés sur le crucifix qu'il ne cessait de porter à ses lèvres ; il eut le bonheur de recevoir tous ses sacremens, conserva un jugement sain jusqu'au dernier soupir. La veille de sa mort, s'apercevant qu'il avait égaré son scapulaire dans son lit, il pria instamment le guide de sa conscience de lui en procurer un autre : « Puisque mon heure est venue, lui dit-il, » et qu'il plaît à mon Dieu de m'appeler à » lui, je vous prie, mon père, que je puisse » paraître à son jugement avec cette sainte » livrée de sa Mère ; j'ai bonne espérance » qu'elle me reconnaîtra, en cet état, pour » un de ses serviteurs. » Il ajouta que jamais il n'avait demandé quelque grâce par l'intercession de Marie, qu'elle ne lui eût été tôt ou tard accordée. Le pieux mourant, voyant approcher le terme d'une vie obscure sans doute, et méprisable même aux yeux de l'orgueil humain, tandis qu'elle avait été pleine d'œuvres méritoires devant Dieu, il redoubla ses aspirations au ciel, et, pénétré d'une confiance filiale pour celle qu'il lui avait été si doux d'appeler sa bonne mère, il expira lorsqu'il prononçait un acte d'amour.

Les vertus du serviteur de Dieu, retracées à sa patrie par un homme vénérable, et qui avait honoré du nom de son ami cet humble fils d'un pauvre paysan, opérèrent des fruits salutaires : ils avaient été pressentis, et par la première présidente Nicolaï, et par le sieur d'Hervilly son écuyer. La première mandait à monsieur Grandin, docteur de Sorbonne : « Je vous prie de lire la vie d'un » des laquais de ma fille Nicolaï, qu'on » nommait Jasmin, autrement Jacques Co- » chois. Comme je n'ai jamais remarqué au- » cun vice en lui, au contraire, une très- » grande piété et une vertu bien extraordi- » naire, je crois que ces bons exemples peu- » vent beaucoup servir aux autres domesti- » ques pour les retirer du vice et pour leur » apprendre la pratique des vertus. Il a con- » sommé sa vie par une maladie très-aiguë, » dans une patience fort chrétienne ; et je » crois qu'il prie Dieu pour moi dans le » Ciel. »

Le second écrivait au père Toussaint de Saint-Luc : « Après les témoignages que je vous ai » donnés, mon révérend père, et que je vous ai » si souvent réitérés de la piété exemplaire et » des autres vertus de notre cher Jasmin, je

» n'ai rien à y ajouter en détail. Vous connais-
» sez mieux son intérieur, vous en savez aussi
» mieux les particularités que nous : il est
» vrai que je ne l'ai jamais vu manquer à
» son devoir, ni offenser aucune personne
» du logis de paroles ou d'effet; il fuyait tout
» ce qui pouvait l'engager dans les vices des
» autres laquais, et s'appliquait avec grand
» soin au service de Dieu et de sa maîtresse.
» Je crois, mon révérend père, que vous fe-
» rez un ouvrage digne de votre piété, qui
» sera agréable à Dieu et profitable à plu-
» sieurs, si vous faites imprimer le recueil
» que vous avez fait de ses vertus, pour ser-
» vir d'exemple aux autres. »

Que vos voies sont admirables, ô mon Dieu ! et comme vous vous complaisez avec les petits et les simples ! Combien il vous est doux de révéler à ces ames d'élite, si méconnues d'un monde qui n'est pas digne d'elles, de hautes et sublimes vérités que vous cachez justement aux superbes ! Heureux donc et mille fois heureux ce pauvre aveugle de notre Évangile, lorsque sollicitant une grâce temporelle, il reçut avec elle l'inestimable don de la foi ! Heureuse encore cette humble Chananéenne qui, ne demandant que pour une

fille chérie, reçut aussi pour elle-même les faveurs du Tout-Puissant! Heureux aussi tout ce peuple affamé qui éprouve un soulagement subit aux besoins du corps, alors qu'il n'aspire qu'à la nourriture de son ame et qu'à ces lumières spirituelles que répand en lui la parole du divin Maître! Heureux enfin, oui bien heureux ces petits enfans de Jérusalem qui, accourant sur les pas de l'aimable Sauveur, se jouant avec les pans de sa robe, recueillaient et goûtaient, comme à leur insçu, les fruits d'une communication secrète avec le bon Maître! Seigneur, oserai-je ici vous le dire? si je suis né dans la poussière, ah! je bénis un trait frappant de votre aimable providence. Vous ne m'avez fait petit, obscur et caché sur la terre, que pour me préparer, si je vous suis fidèle, les plus brillantes et les plus glorieuses destinées. Oserai-je ajouter encore : Hélas! si vous m'avez fait grand et puissant parmi mes frères, n'est-ce point comme le commencement d'un châtiment terrible qui, me punissant de l'abus long et si criminel du rang ou des richesses, me réserve une éternelle réprobation? Cependant, nous dit quelque part l'éloquent Massillon, et pourquoi n'appliquerai-je pas

l'esprit et le cœur de mes lecteurs sur des vérités frappantes si propres à consoler les petits, à humilier les grands de la terre ? cependant une haute naissance est une prérogative illustre, à laquelle le consentement des nations a attaché de tout temps des distinctions d'honneurs et d'hommages ; mais ce n'est qu'un titre, ce n'est pas une vertu ; c'est un engagement à la gloire, ce n'est pas elle qui la donne ; c'est une leçon domestique et un motif honorable de grandeur, une succession d'honneur et de mérite ; mais elle manque et s'éteint en nous dès que nous héritons du nom sans hériter des vertus qui l'ont rendu illustre. Nous commençons pour ainsi dire une nouvelle race, nous devenons des hommes nouveaux ; la noblesse n'est plus que pour notre nom, et la roture pour notre personne.

Que les grands se vantent d'avoir des princes et des rois parmi leurs ancêtres, s'ils n'ont point d'autre gloire que celle de leurs aïeux, si leurs titres sont leurs uniques vertus, s'il faut rappeler les siècles passés pour les trouver dignes de nos hommages, si toute leur grandeur est dans leur nom, leur naissance les avilit et les déshonore. On oppose sans

cesse leur nom à leur personne ; le souvenir de leurs aïeux devient leur opprobre ; les histoires où sont écrites les grandes actions de leurs pères ne sont plus que des témoins qui déposent contre eux. On cherche ces glorieux ancêtres dans leurs indignes successeurs ; on redemande à leur nom des vertus qui ont autrefois honoré la patrie. Et cet amas de gloire dont ils ont hérité, n'est plus qu'un poids de honte qui les flétrit et qui les accable.

Il en est qui portent sur leur front l'orgueil de leur origine ; ils comptent les degrés de leur grandeur par des siècles qui ne sont plus, par des dignités qu'ils ne possèdent plus, par des actions qu'ils n'ont pas faites, par des aïeux dont il ne reste plus rien qu'une vile poussière, par des monumens que les temps ont effacés, et se croient au-dessus des autres hommes, parce qu'il leur reste plus de débris domestiques de la rapidité du temps, et qu'ils peuvent produire plus de titres que les autres, de la vanité des choses humaines.

PRATIQUE.

Quelle que soit la condition dans laquelle il ait plu à la divine Providence de me donner la naissance, 1.° je me complairai aux actions les plus humbles, aux occupations les moins éclatantes, mais les plus salutaires à mon ame. 2.° Souvent je me retracerai mon divin Sauveur, appliqué tout entier aux devoirs d'un pauvre charpentier de campagne, dans l'atelier du juste Joseph. 3.° Si le Ciel attend de moi des actions publiques et éclatantes, je ne m'y prêterai qu'avec l'esprit d'humilité, de renoncement et de simplicité qui caractérisa les œuvres de mon divin Maître ici-bas, et qui marque indistinctement toutes les actions de ses fidèles et généreux disciples

---

LE BON ROBERT,

SAVETIER,

DÉCÉDÉ DANS LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

Précis de sa Vie, tiré d'un manuscrit que nous a remis une personne digne de la plus parfaite confiance.

Robert Collar, nommé communément le bon Robert, naquit vers l'an 1637, dans les environs de Paris, et vraisemblablement dans le diocèse de Chartres. Nous n'avons aucune lumière sur sa jeunesse et sur une grande partie de sa vie; il est naturel de croire qu'elle commença et peut-être s'écoula toute entière dans l'indigence, puisqu'il ne fut qu'un pauvre savetier. La Providence, en l'appelant au mariage, voulut nous offrir dans la dernière condition de la société, au sein des embarras domestiques, et sans doute dans les angoisses de la misère, un modèle digne d'être proposé à toutes les conditions.

Nous manquons de détails sur la vie obscure du serviteur de Dieu; mais le peu que

nous en présenterons au lecteur, et qui nous a été transmis par une main fidèle, ne saurait qu'édifier. Le bon Robert, sous l'écorce d'un artisan grossier, parut, surtout aux dernières années de sa vie, posséder toutes les vertus dans un éminent degré, et Dieu lui accorda des grâces signalées. Avec un naturel violent et un tempérament atrabilaire, qui l'eût aisément entraîné aux excès les plus dangereux, il sut de bonne heure se commander à lui-même, étouffer ses mauvaises inclinations, et leur faire succéder les vertus contraires ; l'innocence de ses mœurs, son humilité profonde, et l'abnégation qu'il avait faite de lui même, fixaient sur lui les regards de l'admiration. Ceux qui l'ont connu, ceux à qui leur caractère sacré et une longue expérience fournirent le plus de moyens de l'apprécier, ont déclaré n'avoir pas rencontré d'homme plus patient, plus mortifié, plus charitable et plus intimement uni à Dieu.

Sa vie fut une vie d'oraison, de croix et de souffrances. La pureté de sa conscience fut telle, qu'examiné de près pendant douze années par des personnes capables d'en juger, il ne fut pas une seule fois trouvé coupable

d'une faute grave : quelque digne d'éloges que parût sa conduite, il eut toujours de lui-même les plus humbles sentimens. A ses yeux il n'était qu'un grand pécheur, s'estimant fait pour ramper devant tous les hommes, et pour être foulé aux pieds de toutes les créatures. Elles entrèrent à leur insçu dans les vues secrètes de la Providence, qui se plaît à éprouver ses élus, comme l'or dans la fournaise, par le feu des tribulations et par l'ensemble des contradictions. Il fut accablé d'humiliations en tous genres, de noires calomnies, d'ignominies subies publiquement, et des plus cruels outrages. Le pécheur et l'impie ne furent pas les seuls à se déchaîner contre lui ; il se vit éprouvé, rebuté et persécuté, même par les amis apparens de la vertu. La sienne fut en butte à des assauts longs et violens de la part de ceux mêmes qui l'admiraient en secret, et qui, par ces combats toujours nouveaux, ne faisaient involontairement que lui procurer toujours de nouveaux triomphes. Le bon Robert fut constamment le même ; la sérénité de son ame, au milieu de ces orages, ne s'altéra jamais : il s'interdit non-seulement la plainte et le murmure ; mais il faisait ses délices des opprobres, et mettait son

bonheur à être hué et méprisé. Lui marquer de l'estime, c'était lui causer un vif chagrin.

Malgré son caractère naturellement porté à la colère, il avait si bien profité des leçons de la grâce, qu'il avait acquis une douceur inaltérable ; et d'une seule parole, d'un seul regard, il inspirait en quelque sorte l'amour de cette aimable vertu. Comment, avec une réserve sévère et cette vigilance infatigable qu'il portait sur lui-même, aurait-il pu déroger à cette qualité si essentielle du chrétien parfait? Jamais le bon Robert ne laissa échapper un seul mot d'impatience ; jamais il ne se permit un seul acte contraire à la vertu de douceur.

En examinant avec soin ce respectable artisan, on reconnaissait en lui un esprit solide, un sens droit et un jugement sûr. Cependant, jaloux de ne s'écarter en rien de la règle qu'il s'était prescrite d'être soumis à tous, il la poussa si loin et se rendit si parfaitement simple, qu'à le juger au premier coup d'œil, on l'eût pris pour un homme stupide ; mais il avait la sagesse des saints, et il nous l'offrirait dans tout son éclat, si nous pouvions raconter les précieuses communications dont Dieu daigna l'honorer.

Dans cet esprit d'enfance et de simplicité, il n'opposa jamais une apparence de résistance à tout ce qu'on exigeait de lui; il n'avait ni propre volonté, ni propre jugement; tout en lui était parfaitement soumis à Dieu et à ceux qui lui en tenaient la place sur la terre. Pour éprouver son obéissance, il n'est rien que ceux-ci n'imaginassent, et jamais ils ne purent lui faire oublier sa résolution d'être en conformité parfaite avec les volontés de ses supérieurs.

Le seul de leurs ordres qui l'affligeait, sans le trouver indocile, était celui de modérer les austérités dont il était comme insatiable : chaque jour, cette innocente victime de la pénitence exerçait sur elle-même les plus sévères rigueurs, pour soumettre sa chair à l'esprit Si l'on n'eût arrêté son zèle, quoique déjà portant le cilice et couchant sur la pierre, il n'eût constamment vécu que de pain et d'eau. Néanmoins, très-souvent le bon Robert, conduit par des lumières sans doute très-supérieures à nos faibles conceptions, sollicita et obtint du guide sacré de sa conscience la permission de vivre ainsi. Ennemi mortel de ce corps de péché, il lui infligeait tous les genres de mortification, et re-

fusait à ses sens les satisfactions les plus innocentes ; il avait, par ce moyen, dompté si heureusement ses passions, qu'à peine en ressentait-il de légères atteintes.

Robert, mort au monde et à lui-même, ne vivait que pour Dieu ; les choses d'ici-bas ne le touchaient plus ; il voyait comme s'il n'eût rien vu, entendait comme s'il n'eût rien entendu. Le gain, la perte, la maladie, la santé, tout lui était indifférent : Dieu seul faisait ses délices ; Dieu lui tenait lieu de tout sur la terre.

Sa vie ne fut qu'oraison, ou plutôt qu'un état d'union continuelle avec Dieu ; mais quelle intime et aimable communication ! quels ineffables épanchemens de son ame dans le sein du Père céleste ! « Mon Père, disait l'humble artisan à son Dieu, dans ces momens heureux où le regard de la Divinité venait enflammer son cœur, ce n'est pas aux grands, aux sages du monde, mais aux simples et aux petits, que vous révélez les mystères de votre Fils adorable ! » Alors, transporté de reconnaissance, il adorait humblement celui qui laisse presque toujours l'orgueil livré à son ignorance, et qui daignait

s'abaisser jusqu'à lui pour éclairer son esprit et embraser son ame.

A tout moment on trouvait le vertueux Robert profondément recueilli, quelquefois si absorbé en Dieu, que ce n'était qu'avec peine qu'on parvenait à le retirer de cet état de délices. Plusieurs fois on le surprit durant son travail, la tête nue, les yeux tendrement fixés et la bouche collée sur le crucifix qu'il avait toujours près de lui. Les fêtes et les dimanches il ne sortait pas du saint temple; sa présence aux pieds des autels était pour les cœurs les moins religieux un spectacle éloquent, et les fidèles se montraient jaloux de le contempler. Toujours à genoux, les yeux baissés, son maintien et sa physionomie, qui respiraient la paix et le bonheur, frappaient d'admiration ceux dont il était entouré, et leur inspiraient souvent la dévotion la plus vive. Plein de Dieu, son cœur était inondé des plus douces comme des plus pures délices; cependant ce précieux avant-goût des joies célestes ne fut pas le plus souvent son partage. Robert était si pénétré de ses misères et de son néant, qu'il se fût volontiers caché aux yeux de tous les hommes; il avait de plus à subir, de la part de l'ennemi

commun du genre humain, les plus cruelles tentations. Admirons ici les voies secrètes de Dieu et les combats du juste ; il lui arriva de se sentir dans l'église comme assiégé de toutes parts ; il croyait porter un poids insupportable, et qu'une barre de fer était placée sur sa poitrine ; son ame souffrait des angoisses mortelles : cependant, livré à cette espèce de martyre, il demeurait dans un profond sentiment d'admiration pendant trois à quatre heures devant le Saint Sacrement. Outre de grandes infirmités corporelles qui ne l'empêchaient pas de traiter rigoureusement son corps jour et nuit, il fut tourmenté par ce démon qui, comme un lion rugissant, et sous mille formes différentes, le poursuivit pendant plusieurs années avec un inflexible acharnement. Dans ces assauts si terribles, si multipliés, le juste, inébranlable comme un rocher, soutenait, affermissait son ame par le chant des cantiques ; il aimait surtout ce cantique qui exprime la foi, la constance et la joie des trois enfans hébreux dans la fournaise. Vers la fin de ses jours, le Seigneur rendit la paix à son serviteur.

Ce ne fut pas assez pour sa vertu d'être

exercée et persécutée par l'ennemi commun de l'humanité, son adorable auteur voulut à son tour, par des épreuves extrêmement pénibles, ajouter de jour en jour une nouvelle perle à sa couronne. Il fut bien des momens où le Dieu d'amour ne lui laissa contempler que le Dieu terrible qui juge les justices mêmes : alors son ame était livrée à une tristesse extrême, à des angoisses inexprimables. Mais aucun de ces effrayans combats n'ébranla sa confiance dans son bon Maître Baigné de larmes, le cœur inondé d'amertume, presque étouffé par ses soupirs, il se jetait amoureusement dans ses bras, et lui confiait l'excès de ses peines. Aussitôt leur amertume était adoucie, et les mêmes peines lui devenaient précieuses. Jamais, quoi qu'il lui en coûtât dans ces douloureuses circonstances, il n'abandonna le moindre de ses pieux exercices. Sa charité pour les indigens était sans bornes, et il n'est personne à qui convienne mieux cet éloge que l'Esprit saint nous a fait de celle du saint homme Job ; il était le père des pauvres : *Pater eram pauperum*. Mais ajoutons un trait au tableau : Job, si charitable, était un grand de la terre, un roi peut-être ; Robert n'était

qu'un simple savetier, un pauvre, et cependant il se montrait le père des malheureux : *Pater pauperum et pauper ipse.* Sa charité aussi noble que compatissante fut même excessive ; non-seulement il partageait avec les malheureux le peu qu'il avait, les faisait manger avec lui, et s'honorait de se nourrir de leurs restes ; non-seulement il leur consacrait tous ses moyens personnels, quelle que fût leur médiocrité ; mais encore il ne négligeait ni sollicitations, ni démarches pour leur trouver des protecteurs, et leur procurer des aumônes.

La très-sainte Vierge, cette mère si tendre, était l'objet de toute l'affection et de toute la vénération de Robert. Il honorait aussi particulièrement son bon ange, les apôtres, et les fondateurs d'ordres.

Nous n'avons pas parlé de sa vie domestique ; est-il besoin de dire que l'esprit de paix qui naît d'une piété mutuelle, fit le bonheur des deux époux ? Nous ne savons s'ils eurent plusieurs enfans ; mais il nous est du moins parvenu qu'ils donnèrent le jour à un fils digne d'aussi bons parens. Il est mort honoré du sacerdoce dans le diocèse de Chartres ; et plus de vingt ans après le décès de son ver

tueux père, il n'en parlait encore qu'avec cette profonde admiration qui n'est due qu'à la mémoire des saints.

Jamais le plus léger nuage n'altéra ce modèle des ménages chrétiens ; cependant Robert, quelle que fût sa vertu, n'était pas sans frayeur en considérant les devoirs réciproques qu'impose le mariage. Deux fois chaque semaine, et avant d'aller au banquet sacré, prosterné aux genoux de son épouse, il la conjurait de lui pardonner ce qu'il nommait ses torts ou ses défauts.

Ce saint artisan avançait chaque jour à grands pas vers le Ciel, et déjà son amour l'avait comme introduit dans son aimable patrie ; il sanctifiait le travail par de tendres élévations vers son bon Maître, et par les plus édifiantes conversations. Dans sa chaumière, en présence du serviteur de Dieu, vous n'eussiez osé vous permettre le plus léger propos contre la charité ou la loi du Seigneur. Quelque part qu'il se trouvât, jamais il ne la vit outragée sans en prendre la défense avec le zèle le plus généreux.

Robert, à mesure qu'il approchait de son terme, enrichissait son ame de nouvelles vertus, et immolait la nature par de nou-

veaux sacrifices. Ses jeûnes fréquens, ses oraisons toujours ferventes épuraient son cœur de plus en plus : s'il ne jeûna pas tous les jours, c'est que l'obéissance qu'il devait au guide sacré de sa conscience mit des bornes à son zèle, et fut pour lui l'occasion d'acquérir un second mérite. Quelque part que la vertu réside, tôt ou tard elle fructifie et captive l'admiration et les hommages. Qui eût pu voir sans étonnement un pauvre savetier élevé parmi ses concitoyens au rang de défenseur et de propagateur de la Foi? Robert ne cherchait que l'oubli, et Robert était honoré de toutes parts; on venait le vénérer sous le chaume; les gens de bien le consultaient sur les intérêts de leur salut. Les familles les plus qualifiées regardaient comme un avantage précieux celui de l'avoir pour parrain de leurs enfans. Dans sa patrie, une congrégation de plus de trois cents riches artisans se fit honneur de compter le juste, mais pauvre Robert au nombre de ses confrères. Pendant une maladie qu'il essuya trois ans avant sa mort, sa maison, si nue, si repoussante aux yeux de l'opulence, était remplie d'une foule de personnes qui venaient

visiter et contempler avec respect la vertu aux prises avec les misères de la vie.

La tombe s'entr'ouvrait sous les pas du serviteur de Dieu, et son ame était déjà dans les Cieux. Vouloir raconter les merveilles, les transports, les expressions brûlantes de son amour, ah! nous aborderions une tâche trop au-dessus de notre faiblesse! l'Esprit de grâce et d'onction conduisît-il notre plume, pourrait-on nous entendre, et ce langage serait-il assorti aux mœurs et aux passions de ce malheureux siècle? Cependant, chrétiens, vous que la foi a rendus fervens et dont les cœurs sont ennemis de toute enflure, c'est à vous qu'il appartient de méditer les dernières merveilles que le Seigneur opéra sur la personne de cet humble artisan. Robert semblait avoir atteint au dernier terme de la perfection, lorsque, dans l'avent de 1700, entendant une messe, il fut ravi en esprit; son corps immobile, ses sens enchaînés, il vit un enfant d'une beauté merveilleuse qui lui montrait l'autel. A cette vue, le cœur du saint homme fut comme inondé de la joie des élus; il lui sembla devenir enfant, et avoir recouvré la candeur, l'innocence, la simplicité du premier âge; accoutumé à ne

rien céler au guide éclairé qui le conduisait dans les voies du salut, il vint lui communiquer cette dernière apparition, et se proposa dès ce moment de s'associer à la sainte enfance de Jésus. Il nous en coûte de n'avoir aucuns détails sur le terme d'une vie aussi édifiante. L'estimable auteur de qui nous tenons le peu de faits que nous avons racontés, n'a rien écrit des derniers sentimens de Robert; sa mort fut celle du juste. Se confiant dans la clémence divine, et embrasé du feu de la charité, il décéda la veille de Noël de l'an 1700, âgé d'environ soixante-trois ans. A la nouvelle de cette bienheureuse fin, les grands et les petits témoignèrent leur vénération pour la mémoire de l'homme de Dieu; on accourut des lieux voisins de sa cabane, solliciter comme une relique quelque chose qui lui eût appartenu; il s'éleva entre le clergé de sa paroisse et une communauté de religieux de S. François, une sainte contestation, dont la possession des restes précieux du bon Robert était l'objet.

Croirions-nous encore, après l'édifiant tableau que nous venons d'esquisser, que les talens, les lumières, les dons du génie soient

nécessaires pour mener une vie sainte, et pour s'assurer une mort précieuse? Ah! plutot, ne serait-il pas naturel de croire que l'humble ignorance est la voie la plus sûre pour obtenir la couronne immortelle? Il n'est point d'état dans la société chrétienne qui n'ait ses obstacles et ses dangers par rapport au salut. Mais les derniers d'entre nous et les plus dédaignés, quand ils aiment le Seigneur, quand ils lui sont fidèles, quand ils marchent avec une ferme assurance, avec une aimable simplicité, avec une sincère modestie, avec une résignation parfaite dans un sentier semé d'ignominies, qu'ils sont agréables au bon Maître, et quel riche trésor de grâces et de mérites n'acquièrent-ils pas chaque jour! O vertu! divine vertu! que tes droits sont magnifiques et dignes d'envie! De quelque bouche que je recueille et ton langage et ton éloge, quels triomphes ne te sont pas dus! « Je ne trouve, disait, ô mon » Dieu! l'un de vos plus fidèles serviteurs, » un pieux écrivain moderne, je ne trouve » de délassement et de joie véritable que dans » la conversation innocente des ames fidè- » les. C'est là, Seigneur, que mon cœur » vient respirer de toutes les vaines agita-

» tions du monde d'où il sort. C'est là qu'il
» m'est permis d'en déplorer la folie, et de
» parler avec effusion de cœur de la beauté
de votre loi sainte, et des consolations qui
» en accompagnent toujours ici-bas même la
» fidèle observance. Eh! qu'importe, grand
» Dieu! que vos fidèles serviteurs soient obs-
» curs selon le siècle, et n'aient rien qui les
» distingue aux yeux des hommes? la piété
» n'est-elle pas un titre plus solide que les
» sceptres et les couronnes? Que sont toutes
» les dignités de la terre comparées à la jus-
» tice et à l'innocence, sinon des lueurs pas-
» sagères qui laissent souvent après elles des
» crimes que les justes, assis sur des trônes
» de lumières, jugeront un jour à la face de
» l'univers? »

PRATIQUE.

1.° Je regretterai toute ma vie d'avoir si long-temps considéré d'un œil hautain et dédaigneux les plus basses professions de la société.

2.° Désormais je les honorerai toutes, comme étant l'ouvrage de la Providence, et comme nous conduisant à l'éternelle félicité, si nous nous en acquittons avec piété et ferveur

3.° J'aimerai à me rapprocher de mes frères les plus ignobles aux yeux des hommes superbes et prévenus ; j'écouterai avec bonté, avec confiance, avec un respect secret la conversation simple mais touchante d'un honnête artisan, soit avec sa jeune famille, soit avec les compagnons de ses travaux.

4.° Dans ces entretiens, vils et méprisables pour la philosophie profane, je m'efforcerai de démêler les nuances et les impressions de la grâce. Je la verrai se communiquer plus aisément, plus efficacement à l'être ignorant, mais humble, qu'au savant orgueilleux.

5.° J'en conclurai, d'après l'Apôtre, que la piété est utile à tout, et je la préférerai constamment aux agrémens de l'esprit comme aux talens les plus brillans, et à tout l'éclat de la science qui enfle !...

LE JEUNE SAUVAGE,

ÉTIENNE

HOONHOUENTSIONTAOUET.

Histoire de ses derniers jours, extraite de l'*Histoire de la Nouvelle-France*, par le père Charlevoix.

Il ne faut quelquefois, pour bien juger les hommes, qu'arrêter nos regards sur un trait frappant de leur vie : ainsi le dernier moment du jeune Etienne suffirait pour nous dévoiler le secret de son cœur, et déceler ses vertus. Cet aimable enfant vécut dans ces temps heureux où sa patrie et toute la contrée voisine étaient évangélisées par des hommes dignes des jours d'or de l'Eglise. Elevé au Sault-Saint-Louis, par ces vrais amis de Dieu, par ces tendres amis de l'homme, il croissait à l'ombre des autels, et, nouveau Samuel, recevait chaque jour des grâces plus touchantes de l'infini Bienfaiteur auquel il avait consacré les prémices de son ame. Une faveur signalée du Ciel, qui le prédestinait à la gloire du martyre, conduisit Etienne

dans les fers. Ce pieux sauvage, natif du pays d'Agnier, fut pris en 1693 par ses compatriotes, et ramené dans son canton. Il avait beaucoup de parens: on lui fit grâce de la vie; mais on le déposa dans leurs mains, pour qu'ils le rappelassent aux honteuses superstitions du pays. Ils voulurent remplir cet engagement, et le sollicitèrent vivement de suivre les coutumes de sa nation, c'est-à-dire, de se livrer à de monstrueuses erreurs et au plus affreux libertinage. Nouveau Daniel, le bon jeune homme fut ferme dans sa foi; et, jaloux d'en être l'apôtre pour tous ses proches, il leur exposa les vérités du salut, les leur expliqua avec autant de clarté que de justesse, et ne cessait de les exhorter à le suivre au Sault-Saint-Louis, pour y embrasser le christianisme. Hélas! il parlait à des hommes nés, élevés sous l'empire du démon, et dans l'amour du vice, dont ils s'étaient fait une trop douce habitude pour se résoudre à y renoncer. Ses exemples et ses exhortations ne servirent qu'à les endurcir.

Désolé de son impuissance pour leur conversion, Etienne vit que son séjour à Agnier n'était d'aucune utilité pour ses parens, et devenait dangereux pour son salut; il prit

donc la résolution de retourner à sa mission : sa famille, à qui il communiqua ses désirs, y consentit d'autant plus volontiers, que cette retraite la délivrait d'un censeur importun qu'elle ne pouvait plus endurer. Il quitte une seconde fois sa patrie pour mettre sa religion en sûreté ; mais à peine était-il en chemin, que le bruit de son départ parvint à une cabane où des jeunes gens faisaient la débauche. Cette nouvelle achevant ce que l'eau-de-vie avait commencé, les mit en fureur. Après bien des invectives contre les chrétiens, ils conclurent qu'il ne fallait pas souffrir qu'on préférât ainsi leur société à celle des vrais Iroquois ; que c'était un affront qui rejaillissait sur toute la nation ; qu'ils devaient contraindre Etienne à revenir au village, ou, s'il le refusait, lui ôter la vie, afin d'intimider ceux qui seraient tentés de suivre son exemple.

Trois d'entre eux courent après le néophyte, l'ont bientôt atteint, et l'abordant la hache levée : « Retourne sur tes pas, lui crient-ils, et suis-nous ; tu es mort, si tu résistes : nous avons ordre des anciens de te casser la tête. » Le généreux chrétien répondit avec douceur, qu'ils étaient les maîtres de sa vie,

mais qu'il aimait mieux la perdre que de risquer sa foi et son salut ; qu'il allait au Sault-Saint-Louis, et que c'était là qu'il était résolu de finir ses jours, s'il avait le bonheur d'y arriver. Comme il vit qu'après une déclaration si précise, ces barbares se disposaient à le mettre à mort, il les pria de lui accorder quelques momens pour prier Dieu. Alors le saint jeune homme s'étant mis à genoux, fit tranquillement sa prière, remercia Dieu de la grâce qu'il lui faisait de mourir chrétien et martyr, pria pour ses parens infidèles, et en particulier pour ses bourreaux, qui dans l'instant même lui fendirent la tête. On apprit ces détails de quelques habitans d'Agnier, qui vinrent fixer leur séjour au Sault-Saint-Louis, sans doute frappés d'une généreuse émulation, pour embrasser et imiter la foi de l'intrépide Etienne. Admirable sauvage ! ta belle fin confirme d'une manière éclatante cet oracle de la divine sagesse, que l'on connaîtra les saints amis de Dieu, ses fidèles alliés, au milieu même des gentils, et qu'il suffira de les voir, pour juger que c'est la race bénie de Dieu. Quel contraste glorieux entre ta foi et celle de tant de lâches chrétiens !

O Etienne ! ta belle ame, dont l'holocauste parfait est offert dans le désert où tu rendis hommage à ton Dieu, sans être soutenu par la présence et l'admiration des fidèles, ta belle ame laissera de profonds souvenirs, non-seulement aux ennemis de la religion, mais encore à ceux qui se prétendent attachés à Jésus-Christ, et qui démentent, par leur lâcheté, le titre qu'ils prennent de ses disciples. Mon Dieu ! pour qui vous cherche dans la vérité, c'est un ravissant spectacle que celui du dévouement de la sainte victime qui vous est immolée. Etienne, l'humble sauvage, a peut-être parmi ces chrétiens que j'ai conduits dans les voies du salut, des rivaux généreux. Si, dépositaire des secrets de ces fervens fidèles, je m'étais appliqué une partie des leçons que je puisais dans ces rapports de confiance, si vous en eussiez fait ainsi, mes vénérables collègues dans le sacerdoce, bientôt l'amour divin se fût répandu dans les cœurs, eût passé des conducteurs du troupeau aux brebis qui leur étaient confiées, et la face du christianisme se fût renouvelée, malgré les efforts de l'enfer et les scandales du monde

PRATIQUE.

Des derniers momens du jeune et admirable Etienne, je recueillerai, ô mon Dieu ! les instructions et les résolutions suivantes : 1.° Je m'animerai du zèle le plus tendre pour l'avancement spirituel et pour le salut de mes proches. 2.° Je prendrai les plus sévères précautions pour que leur vie molle et relâchée, leurs maximes profanes, leurs discours terrestres ne puissent influer sur ma piété. 3.° Cependant si elle courait le danger d'être altérée de ce désolant spectacle, je quitterai tout, s'il le faut, parens, amis, patrie, plutôt que de m'exposer à perdre éternellement mon ame.

FRANÇOISE

GONANNHATENHA,

NOUVELLE CHRÉTIENNE,

DÉCÉDÉE L'AN DE JÉSUS-CHRIST 1692.

Ses derniers jours, extraits de l'*Histoire de la Nouvelle-France*, par le père Charlevoix. Tome II, page 464.

En 1692, une femme sauvage récemment appelée au christianisme, fit briller dans les contrées du Canada, dites alors la Nouvelle-France, une constance héroïque à confesser la foi. Françoise Gonannhatenha, baptisée à Onnontagué, sa patrie, s'était réfugiée au Sault-Saint-Louis; elle y édifiait tout le monde par sa piété, sa modestie, surtout par une charité sans bornes. Son économie lui faisait rencontrer l'opulence dans la médiocrité, et les pauvres trouvaient toujours chez elle une ressource assurée dans leurs besoins. Un jour, à trois lieues du village, occupée à la pêche, elle apprend que les ennemis font

une irruption au Sault-Saint-Louis : elle s'embarque aussitôt dans un canot avec deux de ses amies, pour aller sauver son mari. L'infortuné se jette dans leur canot, qui, rendu à peine à un quart de lieue du village, est investi par toute une armée d'Iroquois : ces barbares coupent la tête à l'époux, et emmènent dans le camp les trois captives.

Ces trois victimes commencèrent, dès la première nuit qu'elles y passèrent, à subir un affreux martyre. Leurs impitoyables bourreaux leur arrachèrent les ongles, et fumaient les doigts ainsi ensanglantés dans leurs calumets. Les deux compagnes de Françoise furent données, l'une au canton d'Onneyouth, et l'autre à celui de Tsonnonthonan ; pour elle, livrée à sa propre sœur, qui était fort considérée à Onnontagué, elle la trouva insensible aux cris de la nature, à la voix de l'humanité ; cette femme sans entrailles condamna son propre sang aux horreurs du bûcher, en remettant sa sœur à la discrétion des anciens et des guerriers. Dès que la victime fut arrivée au village, on la fit monter sur un échafaud, en présence de ses parens, et d'une multitude ac-

courue pour se repaître de son supplice. Elle déclara solennellement être chrétienne, et s'estimer heureuse de mourir dans son pays et par la main de ses proches, à l'exemple de Jésus-Christ, qui avait été mis en croix par ceux mêmes de sa nation.

Un de ses parens avait fait, cinq ans au paravant, un voyage infructueux au Sault Saint-Louis pour engager Françoise à retourner dans son canton, et conservait contre elle un profond ressentiment. Le discours de cette fervente chrétienne le fait entrer en fureur; il s'élance sur l'échafaud, lui arrache un crucifix qu'elle portait au cou, et avec un couteau lui fait sur la poitrine une incision en forme de croix. « Voilà, lui dit-il, la croix que tu estimes tant, et qui t'empêcha d'abandonner le Sault, lorsque je pris la peine de t'y aller chercher. » — « Je te remercie, mon frère, répondit-elle; je pouvais perdre cette croix que tu m'as ôtée ; mais tu m'en donnes une que je ne perdrai pas, même à la mort. »

Parlant ensuite des mystères de la foi avec onction et avec une énergie bien au-dessus de l'intelligence d'une femme sauvage, elle termina ainsi son discours : « Quel-

que affreux que soient les tourmens auxquels vous m'avez condamnée, ne croyez pas que mon sort soit à plaindre ; c'est le vôtre qui demande des pleurs et des gémissemens : ce feu que vous avez allumé pour mon supplice ne me brûlera que pendant quelques heures; mais un autre feu, qui ne s'éteindra jamais, vous est préparé dans les enfers. Il est pourtant encore en votre pouvoir de l'éviter; suivez mon exemple, faites-vous chrétiens ; vivez selon les lois d'une religion sainte, et vous vous déroberez aux flammes éternelles. Du reste, je vous déclare que je ne veux aucun mal à ceux que je vois prêts à m'arracher la vie ; non-seulement je leur pardonne ma mort, mais encore je prie le souverain Arbitre de la vie d'ouvrir leurs yeux à la vérité, de toucher leur cœur, de leur faire la grâce de se convertir, et de mourir dans les sentimens qu'il m'inspire. »

Ces paroles de la sainte veuve ne firent qu'accroître la rage des barbares. Ils la promenèrent trois jours de suite par toutes les cabanes, pour en faire le jouet d'une populace inhumaine. Le quatrième jour ils l'attachèrent à un poteau, et lui appliquèrent à toutes les parties du corps des canons de fu-

sil rougis au feu. Pendant ce martyre de plusieurs heures, elle ne poussa pas un cri, et eut constamment les yeux fixés vers le ciel; on eût dit qu'elle n'avait le sentiment d'aucune souffrance. C'est le témoignage du sieur de Saint-Michel, alors captif à Onnontagué, et qui s'échappa quelque temps après comme on se disposait à le brûler lui-même. Présent à tous les tourmens que subit Françoise, de retour à Montréal, il en offrit un récit qui arracha des larmes d'admiration à tous les habitans. Il assurait en avoir beaucoup répandu par le même sentiment, surtout lorsque la courageuse martyre ayant eu la peau de la tête arrachée, et un sauvage lui ayant couvert le crâne sanglant de cendres chaudes, on la détacha; au lieu de courir, comme les autres, que ce tourment met hors d'eux-mêmes, elle se jeta à genoux en levant les yeux au ciel, et consacra au Seigneur le dernier souffle de vie qui lui restait. Une grêle de pierres dont on l'accabla dans l'instant, acheva son sacrifice, consommé dans la prière et dans l'union la plus intime avec Dieu.

Les yeux fixés long-temps sur le potea

près duquel expire cette humble sauvage, trop peu connue, trop peu remarquée des frivoles amis de la terre, pendant la durée d'une vie si édifiante et si riche en bonnes œuvres, je frémis en contemplant ses derniers momens. O mon Dieu! par quelles affreuses tortures Françoise a-t-elle conquis la patrie céleste! Mais tous ne sont pas appelés à ces terribles épreuves, que le Tout-Puissant adoucit par des grâces extraordinaires qui consolent et fortifient ses élus. Cependant le paradis n'est accordé qu'à de grands sacrifices, qu'à l'héroïque immolation de toute notre existence à la gloire et au service du Seigneur. Quoi! ma couronne doit être le prix de continuels combats! eh bien! mon ame, reculerais-tu d'effroi? dirais-tu : L'aimable Sion avec ses attraits indicibles, avec ses voluptés pures, avec le Dieu qui en fait tout le charme, l'aimable Jérusalem nous échappe? Chère patrie, je t'ai perdue pour jamais!....

O mon Dieu! quel mot affreux j'aurais prononcé! N'êtes-vous pas toujours mon Père? n'ai-je pas toujours l'espoir d'être un enfant pardonné? ai-je cessé de vous être cher? pourquoi ne pourrais-je pas ce que tant d'au-

tres ont pu, soutenu de votre grâce? Mais il en coûte tant pour atteindre le Ciel! la voie qui nous y mène est si hérissée de ronces et d'épines! Tais-toi, lâche chrétien; et pour changer ta pusillanimité en force, ton découragement en noble audace, apprends quel est à sa mort le bonheur de l'homme souffrant au sein du christianisme. C'est alors que vous lui faites trouver, ô mon Dieu! sa consolation, sa joie, et une partie même de sa récompense, dans la pratique de la vertu, au milieu des croix et des tribulations qui en sont inséparables. Bienfaiteur infini, c'est que vous répandez dans son cœur une paix, une douceur, une sérénité qui sont les fruits de l'innocence; fruits admirables et délicieux que le monde ne connaît point, qu'il ne connaîtra jamais, auprès desquels les plaisirs les plus vifs sont fades et insipides. C'est alors que le juste sent qu'il est l'objet de votre miséricorde; que vous avez les yeux ouverts sur lui pour le protéger, pour écarter de lui les tentations, ou pour soutenir sa faiblesse dans les combats qu'il est obligé de livrer aux ennemis de son salut; c'est alors que vous l'établissez dans une humble confiance en votre secours, dans une soumission

entière aux ordres de votre Providence, qu'il adore dans tous les événemens. La perte des biens ou de la santé, les chagrins domestiques, la violence, l'injustice, l'ingratitude des hommes, rien de tout cela ne l'étonne et ne le fait murmurer; au contraire, il y trouve un motif pressant et continuel de nouvelles actions de grâces, parce qu'il y découvre, adorable Père, votre miséricorde, attentive à lui fournir un moyen pour expier ses fautes, un préservatif contre les retours de son cœur vers le monde, et le prix d'une éternité bienheureuse

PRATIQUE.

Le sentiment profond de mon extrême faiblesse m'empêchera toujours de demander à mon Dieu de graves peines et de grandes afflictions; mais du moins qu'il me donne l'espoir d'obtenir l'amour des souffrances.

MARGUERITE GARANGOUAS,

DÉCÉDÉE L'AN DE JÉSUS-CHRIST 1693.

Récit de ses derniers momens, extrait de l'*Histoire de la Nouvelle-France*, par le père Charlevoix.

MARGUERITE GARANGOUAS, native du village d'Onnontagué, avait vu le jour en 1669. A l'âge de treize ans elle reçut le baptême, se maria peu de temps après, et Dieu bénit cette union en lui accordant quatre enfans, qu'elle élevait dans la piété. Le plus jeune était encore nourri sur son sein, et elle le portait dans ses bras, lorsque, vers l'automne de 1693, étant allée visiter son champ, à un quart de lieue du fort du Sault-Saint-Louis, elle tomba entre les mains de deux des sauvages de son canton, qui la conduisirent à Onnontagué. Au bruit de son arrivée, tous coururent attendre la captive sur une éminence par où elle devait passer : dès qu'elle

parut, l'air retentit de cris affreux qui semblaient n'annoncer rien que de funeste.

Arrivée sur l'éminence, elle y fut investie par quatre cents sauvages, qui arrachèrent son enfant de ses bras, et la dépouillèrent entièrement de ses habits; ensuite ils l'assaillirent avec férocité, et lui donnèrent tant de coups de couteau, que son corps n'était plus qu'une plaie; le sang coulait de toutes parts. Un Français, témoin de cet horrible spectacle, regardait comme un prodige qu'elle n'eût pas expiré dans cet affreux tourment. Marguerite l'aperçut, le reconnut, et l'appelant par son nom : « Vous voyez, dit-elle, en quel état je suis réduite; je n'ai plus que quelques instans à vivre; Dieu soit béni. Je n'appréhende point la mort, et quelque horrible que soit celle que l'on me prépare, mes péchés méritent encore davantage; priez le Seigneur Jésus qu'il me les pardonne, et m'inspire la force de tout souffrir. »

On conduit la victime dans une cabane, où une Française de Montréal était captive; celle-ci, profitant des courts momens qui restaient à la généreuse néophyte, l'exhorte à endurer avec constance un supplice passager, en

vue des récompenses éternelles dont il serait suivi. Marguerite la remercie de ses conseils charitables, lui répète ce qu'elle avait dit au prisonnier français, et ajoute que depuis qu'elle avait eu le bonheur d'être baptisée, elle n'avait jamais cessé de demander à Dieu la grâce de souffrir pour son amour. « Je ne peux plus douter, lui dit-elle, que le Ciel n'ait exaucé mes vœux; je meurs contente; je n'ai aucun ressentiment contre mes parens et mes compatriotes, qui deviennent mes bourreaux; au contraire, je conjure le Seigneur de les éclairer des lumières de la foi; mais toute mon inquiétude est pour le salut de mon fils. »

Les deux captives s'entretenaient des vérités éternelles et du bonheur des saints dans le Ciel, lorsqu'une troupe de sauvages vint chercher Marguerite pour la conduire au bûcher, sans avoir aucun égard à sa jeunesse, à son sexe, à sa qualité de fille de chef du village, au nom duquel se traitaient toutes les affaires de la nation. Comme chrétienne et habitante du Sault-Saint-Louis, elle était trop criminelle pour trouver grâce auprès de ces barbares. Attachée au poteau, elle se voit brûler tout le corps avec une telle

inhumanité, que la haine seule, et une haine extrême de la religion, peut en inspirer une semblable; mais elle endure ce long martyre sans donner aucun signe de douleur; et on l'entend, tandis qu'il lui reste un souffle de vie, invoquer les saints noms de Jésus, de Marie et de Joseph.

D'abord la généreuse martyre demandait un peu d'eau pour adoucir la rigueur des tourmens; mais, se reprochant bientôt ce désir comme une délicatesse, elle pria que si elle en demandait encore on la lui refusât. « Mon Sauveur, dit-elle, souffrit beaucoup de la soif en mourant pour moi sur la croix; n'est-il pas juste que je souffre pour lui le même tourment? » Ses bourreaux continuèrent de la brûler depuis midi jusqu'au soleil couché; alors, impatiens de la voir expirer avant que la nuit les obligeât de se retirer, ces monstres la détachent du poteau, lui enlèvent sa chevelure, couvrent sa tête de cendres chaudes, et lui ordonnent de courir; mais elle se met à genoux, et, levant les yeux et les mains au ciel, recommande son ame au Seigneur. On la frappa de plusieurs coups de bâton, sans qu'elle discontinuât de prier. Enfin l'un de ces barbares

s'écriant : *Cette chienne de chrétienne ne peut donc pas mourir* ? prit un grand couteau, et voulut l'en percer ; le couteau se brisa, et les morceaux tombèrent à terre. Un autre prend le poteau où elle avait été attachée, et le lui décharge sur la tête. Comme elle donnait encore quelques signes de vie, on la jeta sur un monceau de bois sec, on y mit aussitôt le feu, et elle fut consumée en peu d'instans.

Son fils avait été donné à un Iroquois ; le barbare voulut se venger sur l'innocent d'un affront qu'il croyait avoir reçu des Français : trois jours après la mort de la mère, on entend un cri de mort au commencement de la nuit, tous les sauvages accourent au lieu d'où il partait, et la Française de Montréal s'y rend comme les autres : on trouva un feu allumé, et l'enfant qu'on se disposait à y jeter ; les sauvages ne purent s'empêcher d'être attendris à ce spectacle. Ils le furent bien davantage, quand ils virent cette innocente créature, âgée d'un an au plus, lever ses mains vers le ciel avec un doux sourire, appeler trois fois sa mère, et témoigner, par son geste, le désir de l'embrasser. La Française ne douta point que Marguerite ne lui eût

apparu. Sans doute que l'intrépide martyre, et en même temps la mère si tendre, si jalouse du salut de son fils, avait demandé à Dieu qu'il lui fût réuni au plus tôt, afin de voir son salut éternel assuré. L'enfant ne fut point livré aux flammes; un des plus considérables du village, et bien digne de commander à des monstres, le prit par les pieds, lui fracassa la tête contre une pierre, et le Ciel compta un bienheureux de plus.

Frères bien-aimés, qui ne frémirait en contemplant les combats livrés à la nature humaine ? Est-elle donc capable d'aussi grands efforts? a-t-elle jamais inspiré un courage aussi magnanime ? Ah ! n'en doutons pas, quand cette nature est, comme dans l'héroïne sauvage, divinisée par la grâce, si l'horreur des supplices nous attère, contemplons le prix des récompenses. Chers amis, ne cherchons plus Marguerite sous le couteau de ses bourreaux, ou couverte de plaies, et rendant le dernier soupir dans les flammes; la lutte est terminée, l'enfer est vaincu, et depuis, plus d'un siècle de joies indicibles et de délices ineffables s'est écoulé pour cette heureuse néophyte Le Ciel a cou

ronné son triomphe, et ce triomphe lui assure un éternel bonheur. Nous ne sommes pas appelés sans doute à d'aussi terribles combats; mais si nous nous déclarons les amis du Seigneur, je vous l'annonce, la persécution vous attend; et aujourd'hui, plus que jamais, on n'est pas religieux impunément. Grand Dieu! que toute la race de vos justes méprise donc les censures et les jugemens d'un monde que vous avez réprouvé; qu'elle ne craigne que vous seul, qui tenez en main ses destinées éternelles, et non des hommes qui ne peuvent rien, ni pour elle, ni contre elle. Quand on a la crainte et l'amour de votre nom gravés dans le cœur, ô divin Maître! tout ce qui n'est pas vous, ou qui ne conduit pas à vous, paraît méprisable; et quand toutes les créatures s'uniraient contre nous, et conjureraient notre perte, en quoi pourraient-elles nous nuire, tandis que nous conservons votre grâce? Les peines et les outrages que le zèle de votre gloire nous attire de la part des hommes, nous rendent un objet encore plus digne de vos soins et de votre complaisance. C'est alors surtout, Père incomparable, que vous nous traitez comme vos fils bien-aimés; loin d'être insensi

ble à nos gémissemens et de dédaigner nos prières, bon Pasteur, vous accourez au-devant de vos brebis chéries, avec toute l'abondance de vos consolations et de vos grâces. Centre de toutes nos espérances, excellent Maître, qu'on est riche, quand on n'est pauvre, affligé, souffrant, couvert d'ignominies, que pour vous avoir été fidèle! O mes frères! souvenons-nous de ce précieux avis de saint Augustin : « Vous avez, nous dit-il, » quatre ennemis qui ne s'étudient qu'à vous » charger de chaînes; ils assiégent votre » cœur pour y dominer avec empire. Ces » ennemis sont la crainte, la tristesse, le dé- » sir, la joie. Savez-vous quel est le moyen » infaillible de les dompter à leur tour? Met- » tez-vous dans la dépendance de Dieu; que » la foi vous apprenne à ne craindre que » Dieu, à ne vous affliger que d'être séparés » de Dieu, à ne désirer que d'être unis à Dieu, » à ne vous réjouir que dans l'espérance de ré- » gner un jour avec Dieu. » Ceci est admirable, et nous ouvre tous les trésors de l'esprit de foi. La crainte, la tristesse, les désirs, la joie, captivent les partisans du monde. On ne nous dit pas d'éteindre ces sentimens, on les laisse dans notre cœur; mais soumis à Dieu, mais dépen-

dans des impressions de la grâce, et dès ce moment, nous jouissons de la liberté des enfans de Dieu.

PRATIQUE.

1.° Malgré l'impression de terreur qu'a laissée dans mon ame la vue de Marguerite expirante, je forme la résolution de me retracer souvent sa dernière heure.

2.° Dans les momens pénibles de la vie, dans les contradictions, dans les croix, je me dirai : Que sont tes peines comparées aux tourmens de la vertueuse sauvage ? l'as-tu vue laisser échapper des murmures ?

3.° J'élèverai souvent mon cœur vers le ciel, et j'y découvrirai, par les yeux de la foi, la servante de Jésus-Christ, éclatante de gloire et comblée de bonheur. Alors je me dirai : Courage, mon ame, c'est encore à toi que Dieu daigne adresser ces mots : *Je serai ta récompense*; et quelle récompense ! *Ero tua merces magna nimis.*

MARIE-ANNE POUILLET,

DITE DANS LE MONDE

LA SŒUR SAINTE-ROSE,

DÉCÉDÉE L'AN DE JÉSUS-CHRIST 1712.

Précis de sa Vie, extrait d'un manuscrit du père Avrillon, écrit en 1714, et dont l'original était déposé dans la bibliothèque des religieux Minimes de Paris.

Marie-Anne Pouillet naquit à Compiègne, diocèse de Soissons, le 7 août 1659, de parens pauvres, mais vertueux. Son père, boulanger de profession, et ne pouvant faire subsister sa famille que du produit de son travail, ne laissa pas de procurer à ses enfans une éducation chrétienne et conforme à leur condition. Marie, comme prévenue dès sa plus tendre enfance d'une grâce extraordinaire, y correspondit avec tant de fidélité, qu'elle ne fit paraître, pour ainsi dire, aucune des faiblesses du premier âge. Appliquée à ses devoirs, douce, pieuse, mo-

deste, amie de la prière et du silence, elle retraçait les vertus du jeune Samuel, et, comme lui, sut se rendre agréable aux yeux de Dieu et à ceux des hommes. L'amabilité de son caractère, l'aménité de ses mœurs lui gagnaient tous les cœurs, tandis que son maintien recueilli, ses discours réglés par la plus austère sagesse, imprimaient le respect, et la faisaient considérer d'avance comme un vase de prédilection. Instruite à fond des vérités du christianisme, elle devint l'apôtre de ses compagnes, avant même d'avoir atteint son adolescence. Elle les rassemblait souvent pour leur parler de Dieu, leur enseignait à le prier, et les exhortait à la pratique de la vertu, à laquelle elle savait déjà donner tant de charmes. Ce fut dans ces heureuses dispositions qu'elle approcha pour la première fois de la table sainte. Depuis cet instant, où elle fut comblée de grâces, elle ne sembla plus vivre pour la terre : un zèle admirable l'enflamma pour la gloire de son divin Maître, et on la vit s'exposer au danger de perdre la vie pour lui sauver des ames. A peine avait-elle atteint sa dix-huitième année, que les curés de Compiègne, parfaitement instruits et de la pureté de ses mœurs, et de l'autorité

fort éclatante que sa vertu lui avait donnée, la choisirent de concert pour découvrir et anéantir les lieux de débauche. Munie d'une mission si délicate et si pénible, mais soutenue par son zèle et la plus vive confiance en Dieu, elle ose pénétrer jusque dans ces infâmes asiles, en arrache les malheureuses victimes que le crime y retenait captives, et parvient presque toujours à leur inspirer un vif et salutaire repentir.

Parmi la multitude de traits qu'on pourrait citer, quelques-uns suffisent pour connaître l'héroïsme de la charité de Marie-Anne. Elle apprend qu'une jeune personne, sur le point de se laisser séduire, va donner un affreux scandale; elle vole à l'instant auprès d'elle : le premier objet qu'elle rencontre est précisément le vil corrupteur de sa compagne. A la vue du péril que celle-ci va courir, Marie-Anne, animée d'une sainte hardiesse, emploie tour-à-tour les prières et les menaces; mais l'abominable libertin entre en fureur à la vue de la proie qu'on s'efforce de lui ravir; il tire son épée, et s'élance pour percer celle dont la vertu mettait obstacle à ses désirs. Elle se prosterne à l'instant, afin de recevoir avec plus de respect la

mort glorieuse qui va la réunir à son divin Maître. L'assassin, frappé de tant de courage et de sang-froid, laisse tomber ses armes et demeure immobile. Marie-Anne saisit ce moment pour parler avec plus de force et d'onction à la jeune personne, et ne la quitte qu'après avoir fait naître le repentir dans son cœur.

Le zèle qui la consumait ne se manifesta pas avec moins d'ardeur auprès d'un malheureux, sans religion et sans mœurs, qui était parvenu à sa vingtième année, sans s'être jamais approché du tribunal de la pénitence. Les larmes, les exhortations, les prières de la jeune servante du Seigneur avaient été jusqu'alors inutiles, lorsqu'un jour tombé du haut d'un arbre, l'ennemi de Dieu fut rapporté chez lui presque mort. On s'aperçut qu'il respirait encore : un ecclésiastique se présente, mais ne peut en tirer ni parole, ni signe de douleur. On court chercher la jeune vierge ; elle arrive, et adresse au mourant les discours les plus touchans : bientôt il reconnaît cette voix, qui tant de fois voulut le rappeler à la vertu et à ses devoirs ; il en est attendri, fait signe qu'il veut se confesser, et recouvre l'usage de la parole. Alors

Marie-Anne redouble de zèle ; elle l'exhorte, le presse, l'instruit, l'examine, lui fait produire des actes de contrition. La grâce triomphe ; un ministre du Seigneur arrive, le pécheur se confesse, et meurt dans les sentimens d'un vrai pénitent.

Dès qu'elle ne trouvait plus d'occasion d'exercer sa charité envers les pécheurs, elle rentrait dans la maison de ses parens, et n'en sortait jamais sans une nécessité pressante ; elle savait concilier parfaitement les soins de Marthe et ceux de Marie, ménageant avec beaucoup d'ordre et de sagesse le temps qu'elle devait donner au travail, et celui qu'elle devait consacrer à la lecture, à la prière, à l'oraison et à la fréquentation des églises ; et jamais l'un de ces devoirs ne fut rempli au préjudice des autres. Levée dès l'aube du jour, après un court sommeil, elle se prosternait humblement pour adorer son Dieu, et lui offrir son cœur et les occupations de la journée. Chaque jour elle assistait à la première messe avec une vive ferveur, ensuite elle reprenait ses occupations, sans qu'aucun motif de distraction pût l'en détourner, et sans perdre un seul moment. Ni les soins du ménage, ni les objets les plus pro-

pres à dissiper, n'étaient capables de l'éloigner de la présence de Dieu ; elle s'était fait une douce habitude de cette salutaire pratique ; et dès l'instant où sa raison, débarrassée des ténèbres de l'enfance, soupçonna les devoirs qui l'attachaient au divin Maître, pendant ses repas et tout travail qui la rendait stable, elle avait un livre de piété ouvert devant elle, tant cette ame céleste craignait de laisser échapper de son esprit et de son cœur le goût si précieux des choses saintes. Le soin de s'y livrer sans cesse était à ses yeux comme la sauve-garde de son innocence. Ce fut avec une extrême vigilance qu'elle conserva, toute la vie, cet inestimable trésor. Jamais l'attachement profane à la créature n'en flétrit la beauté ; sa seule présence suffisait pour retenir les hommes licencieux dans les bornes de la plus stricte et de la plus respectueuse décence. Personne n'eût osé devant elle tenir un propos léger, ou faire de frivoles lectures. Elle avait une merveilleuse adresse à découvrir et à enlever ces ouvrages si pernicieux aux mœurs de la jeunesse. Marie-Anne apprit un jour qu'il en existait à Compiègne une collection, et que l'on en répandait avidement dans la ville ; la vierge im

plore les lumières de l'Esprit saint, le prie de la diriger, se rend sans balancer chez la personne à qui cette bibliothèque appartenait. Sans doute l'autorité de sa vertu, l'onction de sa charité, la grandeur de son zèle furent dans ce moment justement appréciés ; car la bibliothèque fut entièrement anéantie, et le Seigneur ne permit pas qu'on osât même lui en faire le plus léger reproche.

On ne peut douter qu'avec un cœur si pur, un amour si ardent, elle ne fît ses délices de la sainte communion. Sa vie y était une préparation continuelle, et quand elle approchait du bienheureux moment où elle recevait son Dieu, elle ne pouvait contenir les transports de sa reconnaissance et de sa joie. Ses confesseurs, témoins des heureux effets que ce divin sacrement produisait en elle, lui en permirent l'usage beaucoup plus fréquemment qu'on n'a coutume de le permettre à des personnes aussi peu avancées en âge.

Marie-Anne était trop tendrement chérie de son bon Maître, pour qu'il ne l'éprouvât pas de bonne heure par le feu des tribulations. Son propre père fut l'instrument des peines qui affligèrent l'aurore de sa vie ; il

conçut contre elle une antipathie secrète, qui se manifestait à tous les momens et dans toutes les circonstances; il la contrariait dans ses goûts et dans sa piété, tantôt se plaignant amèrement que ses aumônes étaient excessives, tantôt alléguant que la visite des malades et ses pratiques de dévotion consumaient tout son temps, et la rendaient à charge à sa famille. La sainte fille supportait ces reproches avec un courage héroïque; et quoique ces mauvais traitemens lui fussent d'autant plus sensibles, qu'elle avait pour l'auteur de ses jours une extrême tendresse, elle ne se permit jamais le plus léger murmure. Le Seigneur voulut enfin qu'un événement singulier fît ouvrir les yeux à ce père coupable et cependant vertueux. Le feu ayant pris à sa maison avec beaucoup de violence, Marie-Anne eut recours à la sainte Vierge, comme à son refuge ordinaire. Donnons-nous de garde ici de censurer la noble simplicité de sa vertu. Elle se crut tout-à-coup inspirée de placer sur le toit de la maison une des images de la puissante et si tendre protectrice de l'humanité. Elle y monte en effet, sans craindre ni l'épaissseur de la fumée qui pouvait la suffoquer, ni l'activité des flammes dont elle

était environnée ; le feu s'éteignit aussitôt, et les voisins, accourus pour porter du secours, s'en retournèrent en glorifiant le Seigneur. Après cet événement, son père changea de sentimens et de langage ; il l'aima toujours depuis comme sa fille, et la respecta comme une sainte.

Cependant elle nourrissait toujours l'espérance de se consacrer à Dieu en qualité d'hospitalière et de servante des pauvres, qualité qu'elle eût préférée à toutes les couronnes de la terre ; elle voulut faire l'apprentissage de cette profession pendant qu'elle était encore dans le siècle. Cette charité, en effet, a été l'attrait dominant de toute sa vie, et jamais personne ne s'y est dévoué avec plus d'ardeur et de fidélité ; elle semblait être née avec des sentimens de charité et de miséricorde, qui s'étaient encore accrus avec les années. Dès son enfance, elle savait se priver de toutes les douceurs qu'on lui donnait, et les conservait avec soin pour les remettre furtivement aux pauvres malades. Mais dès que son père lui eut donné la liberté entière de secourir les pauvres, elle ne mit plus de bornes à sa charité, et elle pouvait dire avec l'Apôtre : La charité de Jésus-Christ me pres-

se. Dès lors, elle leur porta tout ce qu'elle pouvait obtenir des personnes charitables, qui lui confiaient d'autant plus volontiers leurs aumônes, qu'elles savaient qu'elle en faisait un saint usage, et que donner à Marie-Anne, c'était donner aux indigens et à Jésus-Christ même. Elle était insinuante, adroite et éloquente pour obtenir des dons en faveur des malheureux : on aurait dit que la miséricorde s'énonçait par sa bouche, et elle entrait tellement dans les misères que les malheureux lui exposaient, que ces maux paraissaient lui être personnels; mais elle sollicitait des secours en leur faveur, avec beaucoup plus d'ardeur et d'importunité, que si elle les eût demandés pour elle-même. Son seul chagrin était de ne pouvoir ni désarmer l'avarice, ni amollir le cœur de ceux à qui elle s'adressait pour l'aider à soulager les pauvres malades. Alors, après avoir gémi devant Dieu, son industrieuse charité trouvait le moyen de suppléer à ce qui leur manquait, aux dépens de sa propre nourriture. Elle portait aux malades son dîner et son souper, et se contentait pour elle de pain et d'eau, se privant même du nécessaire, pour les membres de Jésus-Christ souffrant. « Il y a plu-

sieurs jeunes personnes mondaines, disait cette sainte fille, qui font jeûner le corps pour orner le corps, et qui lui restituent en parures ce qu'elles dérobent à son juste soutien ; dureté sans mérite, ou plutôt criminelle, puisqu'elle soutient l'idole du luxe et de la vanité; mais il est juste que je fasse jeûner mon corps, pour nourrir les membres mystiques de Jésus-Christ.» Si ce ne sont pas ses paroles à la lettre, ce sont ses vrais sentimens, et à peu près ses expressions, tant elle était persuadée que cet adorable Sauveur, pour l'amour duquel elle se privait ainsi de sa propre nourriture, saurait rendre à son ame, par l'abondance de ses grâces, ce qu'elle dérobait à son corps par ce pieux excès de charité. Quand ses petits fonds étaient épuisés, ce qui lui arrivait souvent, elle travaillait de ses mains, et passait même les nuits : travail que la destination du prix de ses ouvrages lui rendait plus cher que le plus doux repos, car elle les vendait et en distribuait aussitôt l'argent aux pauvres.

Ceux que la maladie mettait hors d'état de gagner leur vie, étaient les objets de sa prédilection et de ses soins les plus empressés; non-seulement elle s'efforçait de leur

procurer tous les secours temporels, mais encore elle allait au-devant de leurs besoins spirituels. Elle ne négligeait rien pour assister leur ame, soit par des discours pleins de piété et de consolation, soit en leur procurant de fréquentes visites de la part de saints ecclésiastiques, pour les aider à supporter leurs maux avec patience, et les exhorter à se sanctifier par leurs souffrances et leur pauvreté, afin de les disposer à une bonne confession; elle priait, tantôt pour leur guérison, tantôt pour leur sanctification, et pour leur obtenir une mort chrétienne, quand il n'y avait plus d'espérance de leur conserver la vie. Elle était mûre pour l'état auquel le Seigneur l'avait destinée. Plusieurs maisons lui proposèrent de la recevoir comme dame de chœur; mais l'humilité de Marie-Anne s'y refusa constamment. Elle voulait servir les pauvres, et l'état abject de servante était le seul qu'elle ambitionnait : elle entra donc, en cette qualité, chez les hospitalières de Saint-Nicolas de Compiègne. Elle eut d'abord beaucoup à souffrir dans cette maison de la part de deux vieilles servantes qui, s'imaginant que cette sainte fille allait les supplanter, poussèrent leurs mauvais traite-

mens jusqu'à lui refuser, ainsi qu'à une autre postulante également vertueuse, le pain nécessaire à leur subsistance. Marie-Anne supporta cette épreuve avec une patience admirable; pas une plainte n'échappa de ses lèvres ni de celles de sa pieuse compagne. Elles s'animaient mutuellement à la résignation, et lorsque, par de faux rapports, on aigrissait contre elles les supérieures, elles n'opposaient aux réprimandes injustes qu'on leur faisait, que le silence de la modestie. Le jour où elle se consacra solennellement au Seigneur, fut le plus heureux de sa vie. Elle disait avec le Prophète : « Je me suis réjouie de l'heureuse nouvelle qu'on m'a apprise, que j'entrerai dans la maison de mon Seigneur et de mon Dieu. » Elle mit toute sa gloire à être vêtue de cette céleste livrée qui la faisait domestique du Roi des rois, qui l'enrôlait sous l'étendard sacré de son Sauveur, qui la destinait à être, par état, l'épouse de Jésus-Christ et l'humble servante de ses pauvres membres.

Une seule chose semblait diminuer sa joie pendant les premiers jours de sa consécration; c'était d'avoir si peu de chose à sacrifier à Dieu : cependant elle offrait beaucoup,

puisqu'elle se quittait elle-même, et qu'elle immolait généreusement à Jésus-Christ sa personne et le peu qu'elle avait, et tout ce qu'elle était, tout ce qu'elle aurait pu être ; mais son bonheur eût été beaucoup plus vif, si son état lui eût fourni les moyens de présenter davantage. Ainsi elle disait à Dieu. « Seigneur, si, semblable aux apôtres, je n'ai qu'une barque et des filets à laisser, et même quelque chose de moins, je veux, comme eux, les abandonner volontiers, en m'abandonnant moi-même, et me sacrifier pour votre amour au service de ceux qui sont par excellence et vos membres et vos frères, et me consacrer avec plaisir au soin des pauvres malades pendant toute ma vie. »

Maîtresse de choisir elle-même son nom de religion, elle prit le nom de cette sainte religieuse qui a édifié le Nouveau-Monde par l'éclat de ses vertus. « Je veux, disait l'épouse de Jésus-Christ, ressembler à la sainte Mère de mon Dieu, que j'honore et que j'aime de tout mon cœur. Je sais que l'Église l'appelle une rose mystique, parce que la rose, par sa couleur vermeille, est le symbole de son ardente charité, et que, par l'agréable parfum qu'elle exhale, elle répand par-

tout la bonne odeur de ses vertus. Je veux prendre pour second modèle de ma conduite, l'illustre Rose du Pérou, marcher sur les traces de cette digne épouse de Jésus-Christ, l'imiter dans son admirable pureté, dans sa charité et dans son esprit d'oraison. »

Dès qu'elle se vit revêtue des saintes livrées de Jésus-Christ, elle ne songea plus qu'à se rendre digne de son céleste Époux, et dès lors elle marcha comme à pas de géant dans les voies de la plus haute perfection. Déjà elle gardait exactement le silence, était attentive à l'oraison, ne perdait pas la présence de Dieu; l'état de mortification et de pénitence lui était familier; sa charité envers ses sœurs et envers les pauvres malades semblait infatigable, et elle se montrait aussi fidèle à toutes les observances du cloître, que l'eût été une religieuse consommée en vertus et en expérience.

Cependant Dieu voulut encore épurer ces vertus par les épreuves les plus rigoureuses, pour l'attacher par des liens indissolubles, et pour achever de la détacher d'elle-même. Elle fut accablée de dégoûts, d'ennuis, d'obscurités, d'abandons intérieurs, de sécheresses, de désolations, de combats dans

son esprit, dans son cœur, dans son ame et dans sa chair, de tentations furieuses et continuelles de la part du démon, qui ne lui donna jamais un moment de relâche pendant son noviciat; mais à mesure que ses peines croissaient, sa générosité et son courage croissaient aussi. Elle avait vu distinctement son étoile qui l'appelait à l'état religieux et au service des pauvres. Quoique cette étoile se fût obscurcie et l'eût laissée privée d'une partie de sa clarté, elle imita les mages qui allèrent chercher Jésus-Christ dans sa crèche; elle ne laissa pas de la chercher généreusement dans les routes obscures de la foi; et persuadée que cette étoile reparaîtrait bientôt, si son cœur était fidèle à la grâce dont elle était le symbole, la sœur Sainte-Rose agit conséquemment à ses premiers sentimens, et fit, au milieu de ses ténèbres et de ses délaissemens intérieurs, tout ce qu'elle aurait fait à l'éclat de la lumière la plus brillante, et avec le sentiment des plus douces consolations. Du moment qu'elle prononça ses vœux, le démon, honteux de ses vaines attaques, cessa de tenter une vierge inébranlable dans son dessein de suivre à jamais Jésus-Christ. Dès ce moment,

ce divin Sauveur combla sa nouvelle épouse de ces célestes délices que la langue ne peut exprimer. Elle fut alors embrasée d'une ardeur toute nouvelle, éclairée d'une lumière plus brillante, et soutenue d'une grâce plus abondante ; un fleuve rapide et délicieux de paix inonda son ame toute entière. Son cœur, attentif au langage de feu que lui tenait le divin Maître, était enivré du sentiment de la charité d'un Dieu amant et époux. Il semblait que l'action des sens eût été suspendue ; son cœur seul palpitait d'une sainte allégresse. Rose fut jusqu'à sa mort ce qu'elle avait été le jour qu'elle prononça ses vœux ; ce fut toujours en elle même recueillement, même amour, même mortification, même charité pour les pauvres, même empressement pour les servir. Elle fut toujours animée de cette pensée, qu'elle allait servir Jésus-Christ dans ses membres, qu'il mangerait du pain qu'elle allait leur présenter, qu'il boirait l'eau qu'elle leur donnerait, qu'il recevrait les visites et tous les services qu'elle leur rendrait.

Aussitôt qu'elle fut professe, on la mit à l'Hôtel-Dieu pour prendre soin des malades; elle s'acquitta de cet emploi avec un dévoue-

ment parfait ; le jour, la nuit, à toute heure, à tout moment, on la voyait occupée auprès des membres souffrans de son divin Époux. Accablée quelquefois par le grand nombre de ceux qui réclamaient ses soins, elle avait tant d'ordre, tant de zèle et d'adresse, qu'elle se portait partout, suffisai à tout, et que jamais elle ne lassa leur patience. Elle ne manquait point, avant d'entreprendre un acte de charité, de diriger ver Dieu son intention, afin qu'aucun sentiment humain ne rendît cet acte imparfait Elle évitait toute partialité dans les services qu'elle rendait aux malades; et, si quel que apparence de prédilection lui échappait elle avait toujours pour objet ceux qui étaient les plus dégoûtans, ou dont l'humeur paraissait plus insupportable. A l'imitation du plus saint de nos rois, elle ne pansait les plaies des pauvres qu'à genoux et après avoir adoré Jésus-Christ dans la personne du malade. Toute autre attitude aurait trop peu témoigné et sa foi et son respect pour les membres de Jésus-Christ. Elle se disait à elle-même : « C'est mon Dieu, c'est mon Sauveur, c'est mon Époux, que j'ai l'honneur de servir. Peut être ajoutait-elle, ce

pauvre misérable cache-t-il, sous ses haillons et sous ses plaies, celui qui s'est déguisé sous l'apparence d'un pauvre lépreux. »

La charité de la fervente hospitalière avait pour objet principal les besoins spirituels de ses malades, besoins qui la touchaient infiniment : elle n'en approchait aucun qu'elle ne prononçât en sa présence un acte d'amour et de résignation dans les souffrances, et elle le faisait avec tant d'onction, qu'ils en étaient toujours attendris. Lorsqu'elle avait un moment de libre, elle l'employait à leur parler de Dieu, priait avec eux, leur lisait des fragmens d'un livre de piété, enfin n'omettait rien de ce qui pouvait contribuer à leur consolation et à leur salut. Que de cœurs endurcis furent gagnés au Seigneur par ses vives exhortations! que d'ames elle retira du vice! que de conversions furent opérées par l'ardeur de son zèle et par la ferveur de ses prières!

C'était surtout auprès des mourans que se fixait sa plus vive sollicitude, et elle leur prodiguait ses tendres soins pour les préparer à la mort et les disposer à recevoir dignemen les derniers secours de l'Église.

Les services corporels qu'elle rendait aux

malades n'étaient pas moins admirables. On la voyait voler avec ardeur à ceux qui montraient des besoins plus pressans. Elle les lavait de ses propres mains, faisait leurs lits, les habillait, les peignait, les délivrait, avec le plus grand soin, d'une importune vermine, sans crainte de l'attirer sur elle ; leur portait leur repas, leur donnait les bouillons avec autant de respect que d'amour, les levait au premier signe de leur part, sans jamais se plaindre, ni de sa lassitude, ni de leur importunité. A la voir courir de lit en lit, balayer, servir, desservir, porter gaîment les bassins les plus infects, les laver avec une célérité, un empressement qui cependant n'avait rien de précipité, on eût dit que c'était moins une mortelle qui agissait, qu'un ange descendu du Ciel sous une forme humaine, et qui semblait se multiplier pour servir tous les malades qui réclamaient son secours. La charité de Jésus-Christ ne cessait pas de consumer son ame, et le feu caché cherchait à se répandre ; elle ne pouvait se restreindre au service de l'Hôtel-Dieu, service insuffisant pour un zèle comme le sien. Tous les malades de la ville et des villages circonvoisins avaient recours à la sœur Sain-

te-Rose, et personne ne réclamait vainement ses soins. Comme elle pansait les plaies avec une extrême adresse, on lui apportait de tous côtés les blessés ou les infirmes. Elle faisait d'abord le signe de la croix sur ces plaies, comme pour les bénir ; et plus elles étaient affreuses, plus elle cherchait à vaincre, en approchant souvent la bouche de ces ulcères, la répugnance qu'elle aurait pu éprouver.

Elle remplit avec la même perfection les autres emplois qui lui furent confiés par ses supérieurs, quoique l'Hôtel-Dieu ne cessât pas d'être l'objet principal de ses fatigues. Elle avait commencé sa vie dans les fonctions de servante des malades, ce fut dans l'exercice de ces mêmes fonctions qu'elle la termina, heureuse que ses derniers travaux eussent été consacrés au service des pauvres.

Les religieuses de la maison de Saint-Nicolas avaient en elle la plus grande confiance, tant pour leurs besoins temporels que pour leurs besoins spirituels ; elles la consultaient souvent dans leurs peines intérieures, et admirèrent toujours, dans les avis respectueux qu'elle leur donnait, cette charité éclairée qui sait tout à la fois consoler

et instruire, animer et soulager. Celles que Dieu avait affligées de quelques infirmités, trouvaient dans ses soins tous les adoucissemens qu'elles auraient pu espérer d'une tendre sœur, et du chirurgien le plus habile. Il n'y a pas jusqu'aux enfans qui n'aient éprouvé et célébré les effets de sa charité. Le soin des pensionnaires lui ayant été confié pendant quelque temps, ces jeunes personnes l'aimaient comme leur mère, et la respectaient comme une sainte.

Ce serait vainement qu'on voudrait entrer dans un plus grand détail des vertus de la sœur Sainte-Rose ; il est évident que la charité ayant été le mobile de toutes ses œuvres, elle possédait les autres à un degré éminent. Foi vive, espérance ferme, humilité profonde, obéissance entière, pureté angélique, douceur inaltérable, patience invincible, tel est le tableau des qualités qui ornèrent cette ame céleste. Nous n'effrayerons pas ici les ames sensuelles par le récit des austérités qu'elle pratiquait dans le secret de sa cellule ; il nous suffira de dire qu'elle se refusait jusqu'au nécessaire, pour soulager les pauvres ; qu'elle leur donnait ordinairement une partie de sa portion ; que pendant les hivers

les plus rigoureux, elle ne s'approchait du feu que pour chauffer des linges, ou rendre quelques autres services aux malades ; et que, si ses directeurs n'eussent pris soin de modérer les pieux excès auxquels elle se livrait contre elle-même, elle eût infailliblement succombé sous le fardeau de ses macérations. On fut obligé, dans une de ses maladies, de lui faire plusieurs incisions très-douloureuses. Elle s'imposa le plus rigoureux silence pendant l'opération, et ne se permit pas une seule plainte, unissant ses souffrances à celles de son divin Maître mourant sur la croix.

Cette sainte fille fut attaquée, la veille de la fête du Saint Sacrement, d'une maladie qui ne dura que trente-cinq heures. Une colique terrible, et des vomissemens continuels mirent obstacle à l'extrême désir qu'elle ressentait de recevoir le saint Viatique. Rien ne put surpasser sa patience et sa résignation, pendant des douleurs excessives qui lui déchiraient les entrailles ; elle ne voulut jamais unir ses prières à celles de ses sœurs, pour le recouvrement de sa santé, répétant toujours ces mots : « Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu ! » Elle voyait

même avec chagrin l'empressement de ses compagnes à la servir et à la soulager, et ne pouvait souffrir qu'elles se livrassent à des gémissemens et à des regrets dont elle était l'objet. Elle n'avait garde, en effet, de prier pour la prolongation de son séjour sur la terre, séjour qui lui était à charge et qu'elle regardait comme un exil, ni par conséquent pour le délai d'un bonheur après lequel elle soupirait depuis tant d'années, désirant ardemment, avec saint Paul, la dissolution de son corps mortel, pour jouir des chastes embrassemens de son céleste Époux. Elle se confessa en versant une grande abondance de pleurs. Privée du bonheur de la communion, elle y suppléa par ses saints désirs et par la communion spirituelle. On lui administra le sacrement de l'Extrême Onction, et elle expira, baignée des larmes de toutes les religieuses, le 20 mai 1712, dans sa cinquante-troisième année.

Le son des cloches annonça au peuple de Compiègne, la calamité dont Dieu venait de le frapper.

Le monastère de Saint-Nicolas et l'hôpital retentirent de sanglots; toute la ville fut consternée; les pauvres, dans leur désolation,

disaient qu'ils avaient perdu leur mère; les épouses de Jésus-Christ éplorées, regrettaient amèrement la plus aimable et la plus chérie de toutes leurs sœurs, la plus tendre et la plus compatissante de toutes leurs amies, leur consolation dans leurs peines et leurs disgrâces, leur ressource dans tous leurs besoins, leur conseil dans leurs doutes, leur secours dans leurs maladies, la sage dépositaire des secrets de leurs cœurs, et le modèle qui les animait et qui les soutenait dans la pratique de la vertu.

Le concours à ses obsèques fut extraordinaire; toutes les personnes de piété venaient en foule pour baiser avec un respect profond les pieds qui avaient fait tant de courses pour secourir le prochain, et les mains qui avaient servi les membres de Jésus-Christ avec tant d'ardeur et de persévérance. Plusieurs dames embrassèrent et arrosèrent de leurs larmes le visage de la vierge, sur lequel la mort n'avait imprimé rien de sinistre et de repoussant. L'office des morts, commencé par les religieuses, fut souvent interrompu par leurs sanglots; leurs cantiques sacrés et leurs voix furent souvent étouffés par les cris et par les gémissemens des assistans; tous les signes de la plus vive et d'une universelle douleur aug-

mentèrent, quand on couvrit de terre ce corps où avait séjourné une si belle ame, dont la mémoire devait être long-temps en bénédiction sur la terre.

Amis des vaines jouissances qu'offrent le monde et tous ses faux plaisirs, dites si jamais vous goûtâtes ici-bas un bonheur semblable à celui que Rose goûtait en le répandant autour d'elle? Ah! tous ces faux biens de la terre, auxquels notre imagination trompée donne le nom de bonheur, ne sont que des plaisirs toujours mêlés de peines, quelquefois accompagnés de soucis, souvent suivis de regrets. Le bonheur n'appartient point à ce monde; Dieu l'a placé au delà des limites de la vie. Il nous est promis : nous pouvons même, avec la vierge de Compiègne, en ressentir l'avant-goût; mais il ne nous est pas encore accordé : nous pouvons le mériter comme elle. Il ne nous est pas donné d'en jouir; nous le poursuivons par nos vœux; mais nous ne l'atteindrons que dans l'éternité. Au moment fatal où la mort, nous retirant du sommeil de cette vie, dissipera comme les vapeurs d'un long rêve, toutes les pensées qui nous y auront occupés,

notre ame, dégagée du corps, se trouvera soudainement en présence de Jésus-Christ, rayonnant de gloire, environné de tous les saints de l'ancienne et de la nouvelle loi, et prononçant sur elle son irrévocable arrêt. De quel sentiment serons-nous agités quand il viendra ce jour pour lequel tous les autres nous ont été donnés ? Nous surprendra-t-il dans le péché par sa venue ? nous trouvera-t-il préparés ? c'est ce qu'il ne tient qu'à nous de décider. Assurons-nous donc un sort, tandis que nous en avons le moyen, et mettons-nous dans l'état où nous désirons être alors trouvés. Fixons nos regards sur la tombe de la servante des pauvres et des malades. Ah ! qui de nous, au dernier moment, ne voudrait pas avoir vécu comme elle ? ajoutons, persévéré comme elle dans la belle carrière d'une charité sans bornes ? J'ai dit persévéré : le travail de la vigne du Seigneur est un travail continuel. Le mercenaire (c'est saint Chrysostôme qui fait cette comparaison), emploie la journée entière à l'œuvre du maître qui le salarie ; il se réserve à peine une heure pour sa nourriture et pour ses propres besoins. Ainsi nous devons tous nos momens au Maître qui nous donne no-

tre pain quotidien ; chaque heure de la journée que nous consacrons à des occupations étrangères, est un larcin de notre part. Ne nous faisons pas cependant de cette obligation une idée exagérée, qui pourrait nous rebuter ; ne croyons pas que nous devions nous livrer sans relâche aux exercices de la piété. Nous travaillons réellement à notre sanctification, soit quand nous remplissons les devoirs de notre état, soit quand nous nous rendons capables de les remplir. L'occupation que nous prescrit le père de famille, est celle de l'état où il nous place. Telle est son indulgente bonté, que nos actions les plus indifférentes peuvent elles-mêmes devenir religieuses : l'intention dans laquelle nous les faisons les sanctifie ; remplies en vue de Dieu, elles lui sont agréables, et nous sont méritoires ; il daigne accepter l'offrande de nos repas, de notre sommeil, de nos délassemens. *Soit que vous mangiez*, dit l'Apôtre, *soit que vous buviez, soit que vous fassiez toute autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu* (1). Ne nous effrayons donc pas de l'obligation de travailler

(1) Cor. 10, v. 31.

ne me croirai dispensé de m'occuper du soulagement et du salut de mes frères 3.° Je ne ferai pas le bien par intervalle, mais je m'acquitterai de ce devoir chaque fois que l'occasion s'en présenter

plus intéressant de cette jeune et infortunée famille. Il le trouva si appliqué à son devoir et si zélé pour ses intérêts, qu'après l'avoir fait son cuisinier, il se l'attacha plus particulièrement, afin d'avoir occasion de le connaître davantage, et de s'édifier de sa piété.

Stefanelli avait atteint sa dix-septième année, lorsqu'une chute, qui offensa le crâne, le conduisit aux portes de la mort; il n'y eut, de l'aveu des médecins, qu'une protection spéciale de Dieu qui lui rendit la vie. Mais quelles expressions pourraient retracer jusqu'à quel point il s'éleva au-dessus de ses douleurs, pour n'envisager que le Ciel? On eût dit que son corps n'était point à lui, tant il paraissait étranger aux maux qu'il endurait; il croyait fermement qu'en qualité de pécheur, il ne pouvait assez souffrir. Dès lors, tout ce qui affligeait l'humanité, ne lui semblait rien, excepté le péché. Que de lumières divines versées déjà dans cette jeune ame! La maladie comme la santé lui faisaient voir un Dieu toujours juste, toujours aimable, qu'il fallait au moins servir par les désirs du cœur, quand on ne pouvait se livrer à des actes de piété. Aussi ne cessait-il, au moment même où il souffrait le plus, de s'unir à Dieu

comme au centre de la félicité : « Heureuse religion, s'écriait-il souvent, c'est par vous que j'apprends à souffrir; c'est vous qui m'enseignez qu'en qualité de pécheur je mérite tous les maux possibles, et que, pour me purifier de mes iniquités, j'ai besoin de passer par le feu de la tribulation ! »

Il baisait souvent le livre de l'Evangile, en disant : « Ce livre, plus que tous les maîtres du monde, et beaucoup mieux que toutes les instructions, me prêche la soumission et la patience. » On lui en lisait chaque jour quelques versets, ainsi que de l'Imitation, et il y trouvait le meilleur remède à sa maladie. « Je vois Dieu, ajoutait-il, je l'entends; il est ici avec moi, quand je médite les divines leçons qu'il nous a données. » Admirable jeune homme ! il préférait cette étude à toutes les joies du monde, et il eût voulu n'avoir, toute sa vie, d'autre emploi qu'une aussi sublime occupation. Ne nous étonnons pas d'une piété si précoce et si noble; elle prenait sa source dans une foi vive, et il avouait lui-même n'avoir jamais eu le moindre doute sur les vérités révélées. Il voyait Dieu en toutes choses, et principalement dans le directeur qu'il s'était choisi; ses avis

étaient pour lui des ordres sacrés, et quelque pénibles qu'ils pussent être aux yeux de la chair et du sang, il les recevait et les remplissait avec une joie inexprimable. De là naissaient ces désirs enflammés de manifester son amour envers Dieu, et de signaler d'une manière éclatante son zèle pour la religion. Son repos, sa santé, sa vie semblaient n'être à sa disposition que pour en offrir sans cesse le sacrifice. Personne ne désira plus vivement que lui le bonheur du martyre : « Je tâche, disait-il confidemment à un ami, de regarder mon lit comme un de ces échafauds où l'on immolait jadis les chrétiens, et pour cet effet, je m'y arrange de manière à m'y trouver le plus mal que je puis. »

Le nouveau Tobie ne détourna jamais ses regards de tout ce qui nous rappelle le souvenir des grands objets de la religion. Le plus petit événement, la plus légère circonstance, la moindre démarche lui retraçaient l'action d'un Dieu présent à tout. Il ne respirait que pour lui, et il devait cet avantage à la parfaite conviction que le Seigneur nous est encore plus intimement présent, que l'ame ne l'est à notre propre corps. Il ne pouvait comprendre qu'il y eût des hommes assez aveu-

gles pour méconnaître Dieu et pour étouffer ainsi le cri du cœur et de la conscience. Entendait-il parler d'une action criminelle, il s'écriait : « Est-il possible qu'on croie à un Etre suprême, et qu'on tombe dans de semblables péchés, lorsque des personnes privées des lumières de la foi ne se livreraient pas à de tels excès ? » Ce don céleste d'une croyance vive et animée dirigeait ses pensées, ses mouvemens, ses désirs, et se manifestait dans son zèle à accomplir les préceptes de l'Evangile et les lois de l'Eglise, ainsi que dans son tendre respect pour la Mère de Dieu. La vue d'un chrétien ignorant les mystères de la religion le touchait d'une compassion généreuse ; il cédait à cet heureux sentiment, en lui expliquant à propos et avec une affabilité accompagnée de quelque présent, les principaux articles du christianisme. Tel qu'une fournaise, il répandait la lumière et la chaleur dans l'ame de ceux qui manquaient ou d'instruction ou de zèle. Il n'avait pas de plus douce occupation que celle de propager autour de lui les germes précieux de la piété. Ses paroles coulaient de source ; on voyait que le ciel était son trésor, et que c'était là qu'il habitait et d'esprit et de cœur ; mais

quoique son bonheur fût de parler de Dieu, et quoiqu'il ne pût s'en rassasier, il saisissait prudemment les momens de le faire avec fruit. Le langage de la piété fatigue aisément des hommes si légers et si frivoles : le jeune apôtre savait choisir les instans où ses instructions pouvaient être bien reçues, afin de ne pas en dégoûter ceux qu'il voulait ramener à Dieu.

Cette ame angélique aurait-elle pu fixer son affection sur les biens d'ici-bas ? Ah ! vivant déjà dans un parfait détachement des choses créées, elle rapportait tout à Dieu, comme au centre de la félicité ! Qu'on ne s'étonne donc pas si Stefanelli ne fit jamais paraître le moindre désir des avantages temporels. Sa répugnance était extrême pour tout ce qui s'appelle récompense ou profit ; l'autorité seule mettait des bornes à son désintéressement. Honorable selon son état, et cependant économe, il trouvait dans ses sages réserves le moyen de secourir les malheureux. Ceux qui avaient le plus de droits à son amour et à ses bienfaits étaient un frère et une sœur qui lui restaient, et aux besoins desquels il pourvut avec une attention continuelle ; mais sa tendresse pour eux avait

des motifs plus élevés que ceux des liens de la nature ; il ne les aimait réellement qu'en Dieu, et sa plus grande sollicitude était qu'ils vécussent dans la piété. Jamais son amitié pour eux ne le détourna de l'accomplissement de ses devoirs : c'en était un pour ce digne serviteur, que son assiduité auprès de son maître qui, devenu cardinal, n'en était pas moins empressé de converser fréquemment avec un homme dont la condition lui faisait mieux encore reconnaître et admirer les dons de Dieu. Qu'il était bien fait pour les apprécier, ce bon maître ! Ses vertus méritent qu'on en présente ici une légère esquisse, afin de mieux faire sentir combien le maître et le domestique, Cibo et Stefanelli, étaient dignes l'un de l'autre. Second fils de Charles Cibo, duc de Massa et prince de Carrara, Cibo entra dans la prélature romaine ; sa haute piété, qui le rendit un modèle de vertu dans toutes les places importantes qu'il occupa, le conduisit à Spolette, sous le pontificat d'Innocent XIII. Ce fut là, qu'après avoir vendu ses équipages et la plus grande partie de ses meubles, il se bâtit un ermitage, dans la résolution d'y finir ses jours ; mais Benoît XIII l'ayant déclaré son major-

dome, et ensuite cardinal, l'obligea de revenir à Rome. Le pieux solitaire reparut dans la capitale du monde chrétien, pour l'édifier par une vie consacrée toute entière aux bonnes œuvres. L'aumône, la mortification, la prière, faisaient ses délices ; il convertit son palais en un monastère, et ses domestiques devinrent le principal objet de son zèle. Les affectionnant comme des amis malheureux que la providence lui avait confiés, il travailla sans relâche à leur inspirer la ferveur dont il était animé. Les vœux de sa charité furent couronnés, surtout dans la personne d'un de ses plus jeunes serviteurs. Sous la livrée de la domesticité, il démêla bientôt la grande ame de Stefanelli; l'homme de Dieu mit dans sa véritable valeur le trésor caché qu'il possédait. Jaloux de seconder de tout son pouvoir les merveilles de la grâce, il les vit successivement éclater en faveur du bon jeune homme : chaque jour il sentit croître pour lui un amour de prédilection, et les sentimens secrets de respect que la vertu nous inspire, même involontairement. S'il honorait tous les domestiques de sa maison, comme les temples de l'Esprit saint, il goûtait surtout une vive satisfaction à observer son cher

Stefanelli, car c'est ainsi qu'il le nommait : celui-ci, de son côté, répondit parfaitement à des bontés si touchantes, et l'on aperçut entre ces deux amis une telle émulation de piété, que tout le monde en était édifié.

Stefanelli ne faisait pas une démarche, ne formait pas un désir que ce ne fût en vue de Dieu ; mais plus sa confiance était vive, moins elle était présomptueuse. Il savait que c'est vouloir faire servir Dieu à ses iniquités, que de s'autoriser de sa bonté pour vivre dans le relâchement ou dans la tiédeur. Il agissait comme pouvant tout, et demandait comme ne pouvant rien ; reconnaissant d'un côté sa propre misère, et de l'autre la nécessité de travailler constamment à son salut. « Je tremble, disait-il un jour, de ne pas avoir moi-même le principe de vie qui émane de Dieu seul et qui sanctifie nos actions. » Cette crainte le fit se tenir toujours sur ses gardes, pour écarter de son ame, autant qu'il lui était possible, les mauvaises pensées et les désirs déréglés. Cette sage surveillance sur lui-même le rendit extrêmement réservé à l'égard du prochain. Véritablement humble, il se jugeait toujours plus méchant que les autres, et aurait eu horreur de sentimens de mépris

qu'il eût conçus contre quelqu'un. « Celui, disait-il, qui ne marche point actuellement dans les voies du Seigneur, mérite toujours nos tendres égards, parce qu'il peut devenir un saint. » Apprenait-il qu'on avait commis un crime, il se condamnait à quelque pénitence, pour expier personnellement les torts de ses frères. Souvent il demandait à Dieu, avec les expressions de la plus vive ardeur, qu'il daignât le retirer de ce monde, afin qu'il ne fût plus témoin des scandales qui s'y commettaient. Personne n'était étranger aux vœux de sa charité; sa reconnaissance envers ses bienfaiteurs, et surtout envers son maître, était aussi vive que sincère, et ne se manifestait point par l'adulation ou l'affectation.

Cette ame si tendrement unie au Seigneur, que le travail même n'interrompait pas sa méditation, s'épurait chaque jour davantage. Il était admirable dans sa charité envers les criminels; c'était surtout auprès d'eux qu'il en déployait toutes les ressources. Il se plaisait à les visiter, à les embrasser, à exciter par tous les moyens possibles, dans ces chrétiens flétris, une componction salutaire. Si l'on paraissait surpris d'un si héroïque dé-

vouement, il répondait : « Ce sont des frères dont l'ame doit nous être infiniment précieuse, et si nous ne sommes pas aussi coupables qu'eux, nous ne devons cette grâce qu'à Dieu seul. »

« Il n'y a que Stefanelli, disait un prélat,
» qui ait un talent particulier pour toucher
» les criminels. A peine leur a-t-il parlé,
» qu'ils rentrent en eux-mêmes et qu'ils
» avouent leurs forfaits. »

Son obéissance n'était pas moins passive que sa charité était active ; jamais il ne consacra à ses exercices de piété le temps qu'il devait donner aux devoirs de la domesticité. Depuis le matin jusqu'au soir il s'occupait de ce qui avait rapport à son emploi ; mais libre de toute affection humaine, s'il servait fidèlement son maître, c'était en vue de Dieu seul. Le cardinal étant malade, Stefanelli se livra tout entier aux soins que son état exigeait, et malgré la rigueur du froid, il passa plusieurs nuits dans un vestibule ouvert de toutes parts, afin d'être plus promptement auprès du malade ; souvent même il oublia ses propres maux pour courir au secours de son maître, ou d'autres personnes dont les infirmités réclamaient ses soins. On peut dire

qu'il n'était réellement indisposé lui-même que lorsque les autres souffraient ; alors son cœur était agité, sans perdre néanmoins le calme qui est inséparable d'une conscience pure.

Il craignait tant d'excéder la dépense qu'on lui avait prescrite, qu'il achetait quelquefois les provisions nécessaires à ses propres frais. « Mon maître, disait-il, m'a tout donné ; je ne fais que lui rendre ce qui est à lui. »

Un cœur aussi compatissant, aussi vertueux, ne pouvait soupçonner ou observer les défauts d'autrui ; les plus légères médisances de sa part lui eussent paru comme des crimes ; il n'entendait jamais accuser personne, qu'il ne l'excusât ou qu'il ne le plaignît ; autant il était porté à exagérer ses fautes, autant il cherchait à diminuer celles de ses frères. Il est vrai qu'il trouvait dans l'exemple du pieux cardinal une extrême aversion pour la calomnie, comme pour la délation, vices si bas et si criminels. Ce prélat voulait que tout délateur écrivît ses accusations et les signât de sa propre main : on ne tente de perdre l'homme honnête auprès des grands, que parce qu'on est persuadé qu'ils croient facilement le mal, et qu'ils ont le tort de ne

pas prendre la peine de s'assurer de la vérité d'un fait allégué.

De quel éclat ne brillait pas le zèle du serviteur de Dieu à soulager les malheureux ! Il était impossible de lui parler de la moindre peine, de lui exposer le plus léger besoin, sans qu'il se sentît pressé d'un violent désir, ou de consoler l'affligé, ou d'assister l'indigent. Pour couvrir la nudité du pauvre, il se fût dépouillé lui-même de ses habits, s'ils n'eussent appartenu à son maître. Les prêtres dans l'indigence excitaient surtout sa charité; il se multipliait pour les secourir, révérant particulièrement en eux Jésus-Christ lui-même. Malgré le soin qu'il prenait de cacher ses bonnes œuvres, plusieurs personnes furent souvent témoins qu'il se privait de sa nourriture en faveur des pauvres honteux ; cependant, afin que Dieu seul fût le confident de son amour pour ses membres souffrans, c'était surtout pendant la nuit qu'il leur portait ce qu'il avait pu dérober à son besoin. « Tout passera, disait-il souvent, excepté les œuvres de charité ; les plus obscures en apparence effaceront un jour tout ce que la pompe des grands et les trophées des conquérans ont de plus éclatant à nos yeux. » Mais la charité ne se

borne pas à répandre des aumônes, elle se plaît à remettre des dettes, à prêter, à pardonner. Stefanelli donnait ce qu'on lui devait, aussi facilement qu'il prêtait, dès qu'il connaissait l'embarras du débiteur. Il éprouva de vifs transports de joie, lorsqu'en mourant il remit ce que lui devaient différentes personnes peu riches. « Je ne vous donne rien, leur dit-il, que ce qui vous est dû, puisqu'il nous est ordonné par le Dispensateur de tous les biens, de remettre les dettes, quand nous en avons la faculté ; sans cela je n'aurais pas la hardiesse de dire mon *Pater*. »

Il s'était habitué à adapter à sa conduite l'esprit qui régnait dans ses prières ; c'est ce qui faisait dire au cardinal Cibo : « Qu'il ne connaissait point d'homme plus conséquent que Stefanelli ; et que la religion, lorsqu'elle était bien imprimée dans le cœur et dans l'esprit, était la meilleure logique pour se bien conduire et pour bien raisonner. » Etait-il donc étonnant qu'en quittant l'oraison il ne respirât qu'amour pour ses frères ? Les chrétiens indifférens aux besoins de leurs semblables, s'offraient à lui comme l'objet de sa plus vive affliction ; et il ne pouvait penser, sans frémir, que les Turcs étaient plus cha-

ritables que certains chrétiens. « L'alcoran, disait-il, qui est le mensonge même, aurait-il donc plus de vertu que l'Evangile, dont toutes les paroles sont esprit et vie ? Ces malheurs viennent de ce que Satan laisse tranquilles ceux dont il est sûr, et qu'au contraire il livre de continuels combats aux vrais fidèles, afin de les faire tomber dans ses filets. »

Que serait l'esprit de charité dépourvu de l'esprit d'équité ? Le serviteur de Dieu mettait une sévère exactitude à remplir toute justice ; il ne voulait jamais rien acheter qui fût au-dessous de sa valeur. « Je sais, disait-il alors au marchand, que cela doit coûter plus que vous ne demandez, » et il payait en conséquence. Souvent il se rendait l'arbitre des marchés que faisaient ses camarades, afin que personne ne fût lésé. Pourquoi n'est-on pas plus instruit des devoirs qu'exige la justice distributive, vertu qui s'étend à tout, et qui, rendant à chacun ce qui lui appartient, n'est satisfaite que lorsque personne n'a rien à réclamer ? N'est-ce pas un malhonnête homme, que celui qui ne donne pas au vendeur ce que la chose achetée doit réellement coûter ? « C'est précisément parce que mon

frère est dans le besoin, disait-il, que je suis plus strictement obligé de lui payer exactement le prix de la chose qu'il me vend. » Comme homme, comme chrétien, comme ami sincère de tous ses semblables, il ne pouvait contenir la douleur que lui causait la nouvelle d'un meurtre. C'était en poussant de profonds soupirs qu'il s'écriait : « La vie d'un homme ne dépend que de Dieu seul, et de ceux qu'il a revêtus de son autorité pour être juges des crimes et infliger des peines. Peut-elle être si légèrement enlevée par un homme soumis aux lois, et fait pour respecter, dans la plus simple personne, l'empreinte du Créateur et les droits de l'humanité ? » Si la vue de toute injustice commise sur la personne de son frère le jetait dans une désolation profonde, il n'en supportait pas avec moins de résignation, même avec moins de joie, les injustices dont il était l'objet; il pensait alors que sa patience lui serait méritoire devant le souverain Juge, qui pèse tout avec équité, et que Dieu se plaisait à l'exercer, pour lui faire acheter une récompense éternelle. Il ajoutait même de nouvelles pénitences aux peines qu'on lui suscitait. Les vrais serviteurs de Dieu ne peuvent vivre ici-bas sans s'impo-

ser des mortifications secrètes qui achèvent de les purifier.

Cet esprit de charité et de justice aurait dû animer d'une grande confiance le serviteur de Dieu ; mais les élus du bon Maître se connaissent-ils jamais ? s'apprécient-ils ce qu'ils valent ? ou plutôt ne sont - ce pas ces amis fidèles qui s'accusent d'être les pécheurs les plus dignes de la haine du Ciel et des mépris de la terre ? Aussi, plus Stefanelli était pieux, plus il redoutait les jugemens de Dieu et tremblait en considérant ses imperfections, tandis qu'il ne parlait d'autrui qu'avec l'effusion de la plus vive charité. Il semblait exister dans tous les hommes, par la tendresse avec laquelle il les aimait ; leurs maux étaient les siens, leur bonheur faisait ses délices. Le cardinal Cibo disait, en louant les vertus de son cher Stefanelli, et surtout son amour pour la justice : « S'il était possible qu'il n'y eût dans l'univers que des hommes tels que lui, on n'aurait besoin ni de tribunaux, ni de prisons, ni de supplices ; tout le monde vivrait dans l'ordre, et personne ne sortirait de son devoir. »

On ne parvient pas à une telle perfection de vertu, sans s'être f .it violence à soi-mê-

me. Dès sa plus tendre jeunesse, Stefanelli s'était accoutumé à ne dire que ce que lui dictait intérieurement la sagesse, et à posséder son cœur en paix : aussi avait-il une ame forte et disposée à tout souffrir pour son salut. Loin de laisser apercevoir sur son visage la plus légère peine, il prenait un air riant toutes les fois qu'on lui disait des choses désagréables, et s'humiliait encore plus qu'on ne voulait le rabaisser. « Je dois souffrir plus que tout autre, répétait-il souvent, parce que je suis moins que rien, et qu'il n'y a point d'homme qui, à tous égards, ne soit infiniment meilleur que moi. » Un jeune homme, à qui il avait la charité d'apprendre le métier de cuisinier, l'accablait des plus piquans reproches ; il se contenta de lui répondre : « Votre malheur, mon cher ami, vient de ce que vous n'avez pas trouvé en moi un homme capable de vous instruire. » Cette réponse ne peut étonner dans celui qui, détaché de tout, et d'abord de lui-même, n'était sensible qu'à l'offense qui était faite à Dieu ; il ne redoutait ni peines, ni fatigues, ni périls, lorsque, voyageant avec son maître, son devoir lui prescrivait de s'y exposer. L'existence de la Providence lui pa-

raissait plus évidente que celle même de l'univers ; il l'apercevait jusque dans le mouvement d'une feuille, jusque dans les plus petits événemens. « Vivre ou mourir, disait-il avec transport, tout cela m'est égal, pourvu que j'accomplisse la volonté de Dieu. » — « Il faudrait descendre dans le cœur de Stefanelli, disait le cardinal Cibo au pape Clément XII, pour apercevoir jusqu'où le christianisme élève les personnes les plus communes : je suis ravi chaque jour, et, en même temps, étrangement humilié de voir combien un jeune homme, qui n'est que mon domestique, est cependant mon maître dans la vie spirituelle; il parle de Dieu comme s'il était inspiré, et je le révère au point qu'il y a long-temps que je l'aurais tiré de la servitude, s'il avait voulu y consentir, et que je me mettrais souvent à ses genoux, si je ne craignais de lui faire de la peine ; il est pour moi le livre le plus capable de m'encourager à la piété. » Le pape Clément XII fut si frappé de cet éloge, émané d'une bouche qui n'aimait que la vérité, qu'il chargea le cardinal de le recommander aux prières de Stefanelli, qu'il voulut s'entretenir avec lui, et qu il en demandait souvent des nouvelles.

La plupart des cardinaux ne visitaient point le cardinal Cibo, qu'ils ne voulussent converser avec son pieux serviteur; mais son humilité le dérobait à leurs recherches, et il résistait généreusement à ce qui eût pu lui donner de l'amour-propre et lui faire acquérir de la célébrité. Tout son bonheur était de parler intérieurement à Dieu, et son unique désir aurait été de n'être vu que de lui seul. S'il n'avait appréhendé de quitter, dans la servitude, l'état qu'il croyait le plus propre à le sanctifier, comme étant le plus humiliant aux yeux du monde, il aurait embrassé, dans une retraite ignorée, la règle la plus austère. Se considérant toujours comme un soldat de Jésus-Christ, il ne cessait pas de s'encourager aux exercices de la piété. Plus ces exercices étaient pénibles, plus il y goûtait les consolations de la grâce. « Tous les hommes qui vivent sur la terre, disait-il, sont la milice de Dieu même, et il n'y a rien qu'ils ne doivent entreprendre et souffrir, le jour comme la nuit, pour empêcher le crime de pénétrer dans la cité sainte. » Se serait-il jamais permis le plus léger murmure contre les fatigues ou la rigueur des saisons, lui qui disait : « Nos maux deviennent, par le moyen

de la religion, des biens infinis, puisqu'ils nous conduiront à l'éternelle félicité. » Néanmoins, toujours sensible aux peines d'autrui, il avait l'art de les adoucir. Quelque chagrin qu'éprouvassent ses camarades, ils se sentaient soulagés dès que Stefanelli leur avait parlé. Il était si rempli de Dieu, que ses discours respiraient la sainteté. Aussi, parfaitement maître de lui-même, il ne connut les passions dangereuses que pour les surmonter; avec du penchant pour le jeu, il ne joua jamais; plein de courage contre le vice qui corrompt tant de jeunes gens, il se conserva sans tache au milieu de la séduction. Macérations, jeûnes, prières, tout fut employé pour mortifier ses sens; il disait: « Lorsqu'on a le bonheur d'habiter la ville sainte, on est obligé à une plus grande retenue pour ne pas donner lieu aux impies de calomnier le centre de la catholicité. » Ses gestes, ainsi que ses regards, inspiraient l'amour de la chasteté; sa physionomie et chacun de ses traits portaient l'empreinte de la modestie. Les libertins les plus impudens n'osaient, en sa présence, commencer ou continuer un entretien licencieux; il les contenait dans les bornes de la décence par la

sévérité de son maintien, et quelquefois il parvenait à couvrir leur front d'une confusion salutaire, lorsqu'il faisait l'éloge de la continence. « L'esprit du monde, répétait-il souvent, ne doit jamais pénétrer dans le temple de l'Esprit saint, et le vrai moyen d'honorer la sainte Vierge, c'est de se conserver pur et sans tache. » Plus d'une fois on fit tous les efforts possibles afin de l'entraîner à ces assemblées profanes, où la vertu la plus solide reçoit trop souvent des atteintes : il s'y refusa constamment, en disant : « L'Évangile ne nous a point enseigné que les hommes qui se réjouissent soient heureux, mais bien ceux qui pleurent et qui souffrent. » Cette conduite édifiante était d'autant plus agréable à Dieu, que la docilité de son caractère n'en était pas moins passive. Quel que fût son attrait pour la mortification et la pénitence, il ne fit jamais en ce genre de nouveaux essais sans l'avis de son confesseur. A peine l'homme de Dieu avait-il dit : « C'est assez, » qu'il suspendait ses macérations. Sans désirs des récréations les plus innocentes, parce qu'il craignait d'accorder à ses sens plus qu'il n'était nécessaire, à quelle servitude ne cherchait-il pas à les condamner !

Ce ne fut que par obéissance qu'il ne fit pas d'herbes communes sa nourriture ordinaire. Son lit était celui d'un pénitent ; un cilice, caché avec soin, faisait partie de ses vêtemens. Avec ce goût de pénitence, qu'on ne lui suppose pas une piété farouche et sauvage; quoique uni toujours intimement à Dieu, il n'en paraissait pas moins affable et moins gai. Souvent il excitait ses camarades à se réjouir honnêtement, et il savait substituer des plaisirs raisonnables et modérés, aux mauvais propos et aux plaisanteries peu réservées. Sa douceur naturelle charmait tous les esprits ; s'il s'élevait quelque contestation en sa présence, on lui devait le prompt retour de la concorde et de la paix. Ingénieux à cacher les défauts des autres, à excuser leurs intentions, jamais il ne fut le délateur de personne; mais il ramenait avec affection à leur devoir ceux qui s'en écartaient. Ce fut ainsi qu'il convertit un jeune homme livré aux plus grands excès. Lorsque chacun fuyait sa société, Stefanelli gagna sa confiance, et devint à la fois son ami et son apôtre. Ce jeune homme, touché de ses conseils, et vaincu par son aménité et sa patience, abjura ses égaremens, et devint aussi édifiant qu'il avait été

scandaleux. Une multitude d'autres libertins, dans Rome, durent leur changement aux avis, et plus encore aux exemples du serviteur de Dieu. Comment une vertu aussi aimable n'eût-elle pas subjugué tous les cœurs? « Nous ne connaissons que Stefanelli et notre maître, disaient publiquement les domestiques du cardinal Cibo, qui soient réellement vertueux; leur ame est sur leurs lèvres, et leur cœur n'est content que lorsqu'ils font du bien. »

Personne ne connut mieux que Stefanelli l'art de s'insinuer dans les cœurs; outre que rien n'est plus éloquent et plus persuasif que la charité, il avait une telle douceur de langage, et un caractère de physionomie si attrayant, qu'on ne pouvait résister à ses instances. Il était un ami trop sincère et trop éclairé de la religion, pour avoir fait choix de cette piété mélancolique qui, se scandalisant de tout, ne peut supporter que ses propres caprices et ses singularités. A quelque moment que l'on désirât s'entretenir avec lui, il était prêt à tout quitter, et si c'était pour rendre un service, il le rendait sans affectation. « Nous ne sommes sur la terre, disait-

il souvent, que pour servir Dieu et le prochain. »

Ce ne sont que les cœurs profondément humbles, auxquels il appartient de posséder un trésor inépuisable de charité ; il n'est point d'aliment plus salutaire de cette vertu que l'humilité ; elle éclatait dans toute la conduite de Stefanelli ; il allait au-devant des humiliations ; il ne recevait qu'avec confusion les marques d'estime qu'on ne pouvait s'empêcher de lui donner, et lorsqu'on venait à le louer, il faisait adroitement retomber les éloges sur ses camarades, comme étant bien plus dignes des bonnes grâces de leur maître. «C'est une bénédiction, disait Cibo au cardinal Annibal Albani, que la présence d'un tel homme dans ma maison ; j'estime plus cette faveur que tous les biens de la terre, parce qu'il n'y a rien de plus précieux qu'un ami de Dieu. Celui qui a le bonheur de l'être, est audessus de toutes les dignités, et nous lui devons tous des respects. » Devenu majordome de Sa Sainteté, il fit un nouvel effort pour avancer son domestique chéri, et lui ôter la livrée. Stefanelli n'y ayant consenti qu'avec une peine extrême, se jeta, quelques jours après, aux pieds du cardinal, et le pria ins-

tamment de vouloir bien le remettre dans la classe des simples domestiques. Ces deux amis se regardaient mutuellement avec admiration, réunissant l'un et l'autre ce que la sainteté a de plus parfait. Le maître disait souvent qu'il avait besoin de l'exemple de son domestique pour ne pas reculer; celui-ci, de son côté, publiait de toutes parts que le cardinal était son guide et son unique appui. « Ce sont, disait un jour le pape Clément XII, deux belles ames unies ensemble pour faire aimer la religion. » Les offices les plus abjects étaient précieux à Stefanelli; souvent il s'écriait: « Où me mettrai-je, ô mon Sauveur! moi qui suis le dernier des hommes, quand je vous vois laver les pieds mêmes de Judas? De grâce, disait-il un jour à son maître, ne me louez jamais devant les étrangers; outre que c'est les induire en erreur, cela peut me faire perdre de vue les misères dont je suis rempli, et me persuader que je vaux quelque chose, quand je n'ai en partage que des imperfections et des péchés. Ce qui me console, ajoutait-il quelquefois, c'est que je suis d'une basse extraction, que je n'ai aucune raison d'avoir de l'amour-propre, et que chacun a droit de ne me pas regarder. »

Mais on ne saurait allier l'humilité avec l'indocilité. La vertu de l'obéissance fut toujours celle de Stefanelli ; il n'avait point de volontés, et disait : « Je ne puis trop, en qualité de disciple d'un Dieu homme obéissant jusqu'à la mort de la croix, me soumettre à tous ceux qui veulent bien me donner des ordres ; je leur en sais d'autant meilleur gré, que cela me met dans l'heureuse nécessité de faire une action agréable à Dieu. » Ses occupations se mesuraient sur les heures, afin de se rendre à ses devoirs aux momens indiqués, et de ne jamais perdre un seul instant. Comme il ne voyait que Dieu dans celui qu'il servait, il n'omettait rien de ce qui lui était prescrit. Jamais ses courses n'étaient prolongées au delà du temps marqué ; son horloge fixait ses obligations. Point d'amusement, point d'affaire qui pût le retenir, quand il s'agissait de satisfaire à une tâche imposée.

Une régularité aussi édifiante lui offrait beaucoup d'avantages à recueillir ; elle lui laissait un loisir précieux pour remplir fidèlement ses pieux exercices. Nous ne considérerons pas sans fruit ceux du jeune et pieux serviteur de Dieu. L'Évangile faisait ses délices, il le regardait comme arrosé du sang

d'un Dieu, et comme le code sacré de ce que nous devons croire, espérer, pratiquer. Il en retirait des principes de lumières qui surpassaient infiniment par leur prix celles que les sciences profanes lui auraient procurées; c'est ce qui lui méritait cette admiration qu'on ressentait à voir un homme sans lettres parler des vérités de la religion, comme s'il en eût fait une profonde étude. Il était alors un autre lui-même, tant il devenait lumineux, éloquent; tout en lui, langage, physionomie, prenait une nouvelle expression. On ne pouvait l'entendre sans l'émotion la plus vive.

L'ouvrage inappréciable de l'Imitation de Jésus-Christ était chaque jour entre ses mains; il le goûtait extrêmement, et se faisait une application salutaire de toutes les excellentes choses que ce livre contient. Éclairé par un sage directeur, il ne possédait que des livres remplis de sagesse et d'onction. Si par hasard il lisait quelques livres d'histoire, ces livres lui fournissaient une nouvelle occasion de s'élever vers Dieu, et d'adorer sa providence, comme la première cause de tous les événemens. Les mauvaises lectures lui faisaient horreur. «Oh! plutôt, disait-il en soupirant,

ne pas connaître l'alphabet, que de nourrir son ame de la fange des romans. On ne sera pas condamné, au tribunal de Dieu, pour n'avoir pas su lire; mais on sera rigoureusement puni, si l'on s'est servi contre lui-même et contre le culte qu'il a établi, de l'art de lire et de la science. Rien n'approche, ajoutait-il, des remords qu'on ne peut manquer d'avoir au lit de la mort, lorsqu'on a employé le temps de la vie à se remplir le cœur et la mémoire de mauvais ouvrages; ce temps dont chaque minute est le prix du sang d'un Homme-Dieu, et dont nous devons faire usage comme du plus précieux trésor. »

Les prières de Stefanelli n'étaient pas moins bien choisies que ses lectures. Son cœur était attendri au récit des saints cantiques dont l'Église a composé ses offices; rien ne pouvait le distraire de ce délicieux entretien avec le divin Maître, ni les devoirs qu'il avait à remplir, ni les objets les plus propres à l'en détourner. Il joignait alternativement la prière vocale à la prière mentale, et pour suivre ce plan, partageait son temps de manière qu'il n'y eût jamais de vide dans le cours de sa vie. Il se levait constamment avant le jour, et aussitôt, prosterné devant Dieu, l'adorait, le

remerciait, et lui offrait le sacrifice de sa vie. Quelque rigoureuse que fût la saison, il se rendait à la porte de quelque église, en baisait le seuil avec respect, et implorait la miséricorde du Seigneur, en attendant, comme le plus grand bonheur dont on puisse jouir sur la terre, celui d'entrer dans le palais de l'Éternel. Profondément humilié devant ses autels, il entendait la Messe, et revenait au palais de Cibo. Plein d'une sainte joie, s'entretenant indifféremment avec tout le monde, sans affecter au dehors rien de singulier ni de propre à fixer les regards, il remontait à sa chambre pour épancher de nouveau son ame devant Dieu, et il s'y imposait des pénitences qui réduisaient son corps en servitude ; il descendait ensuite pour recevoir les ordres de son maître. Sans manquer à aucun de ses devoirs, il trouvait toujours le temps d'aller adorer le Saint Sacrement qu'on expose alternativement dans les églises de Rome tous les jours de l'année.

Stefanelli reculait l'heure de son sommeil autant qu'il le pouvait, afin de s'entretenir plus long-temps avec Dieu. On l'entendait gémir pendant la nuit de la longueur de son exil, et demander au Seigneur qu'il l'appelât

à lui. Sa prière la plus ordinaire était celle des psaumes. Il récitait fréquemment l'office de la Vierge et celui des morts, et son cœur en était toujours vivement pénétré.

Toutes les actions de sa vie prêchaient le détachement du monde et l'amour de Dieu. « Je ne suis jamais seul, disait-il, parce qu'heureusement je vois avec les yeux de la foi le Seigneur environné de ses saints, qui m'est toujours présent. Eh ! que pourrais-je trouver de mieux dans le commerce du monde ? »

Quoique docile sur l'article des pénitences, il s'imposait des abstinences et des macérations qui lui procuraient l'avantage de souffrir continuellement ; il répétait souvent : « Notre corps est un rebelle qu'il faut soumettre à notre ame, de peur qu'il n'usurpe l'empire et qu'il ne nous rende esclaves des passions. » Il ne connaissait point les alternatives de tiédeur et de ferveur. « La religion est aujourd'hui ce qu'elle était hier, disait-il, et ce qu'elle sera demain ; conséquemment, nous devons toujours en remplir les devoirs avec le même zèle et le même amour. » Il aimait singulièrement à lire l'histoire des martyrs, pour s'encourager dans les souffran-

ces. La rigueur des saisons, les contre-temps de la vie, son travail habituel, les humiliations attachées à son état, tout était pour lui une occasion précieuse d'acquérir de nouveaux mérites. Il se félicitait de tout ce qu'il éprouvait de pénible. « Autant de retranché dans le purgatoire, disait-il, quand nous souffrons ici-bas pour l'amour de Dieu. » Il s'animait à la vertu par le souvenir des élus de tous les temps et de tous les lieux. Ces heureux amis de Dieu formaient comme sa société la plus intime; et à cet égard il disait à son maître : « Ce qui me console, c'est qu'en m'unissant aux peines et aux bonnes œuvres de tous les fidèles répandus dans l'univers, j'attire les regards de Dieu sur moi; sans cette ressource, j'aurais tout lieu d'appréhender. »

Le monde n'était pas digne de conserver long-temps le spectacle d'une vertu si parfaite; la santé de Stefanelli s'étant altérée d'une manière sensible, il se représenta la mort comme une amie qui venait finir son exil. « Je l'entends qui m'appelle, disait-il, et cette voix, loin de m'alarmer, me console et me réjouit. » La fièvre se déclara, et, forcé de garder le lit, il se désolait de ne pouvoir donner tous ses soins au cardinal Cibo,

lui-même indisposé ; mais le bon maître, promptement rétabli, ne quitta plus le lit de son cher malade, qui, de son côté, tournait toujours ses regards vers cet ange de paix, dont les lumières et la charité devaient le conduire au Ciel. Au milieu de ses grandes souffrances, il assurait ne ressentir d'autre peine que celle de voir son digne maître et ses camarades se tourmenter pour le secourir. Lorsqu'on lui manifestait quelque espérance par rapport à son état, il s'écriait à l'instant « Vivre ou mourir, pourvu que la volonté de Dieu soit faite. » Huit jours avant sa mort, il déclara au médecin, qui lui promettait une prompte guérison, qu'il terminerait sa carrière à la Nativité de la Vierge, et la prédiction fut accomplie. Le cardinal, s'apercevant que la maladie faisait des progrès, lui parla de ses dispositions testamentaires, afin que, dégagé de tout objet terrestre, il ne s'occupât plus que du Ciel. Stefanelli répondit que, tenant tout des bontés de son maître, il le laissait entièrement libre d'en faire ce qu'il lui plairait. Il se disposa à approcher des sacremens par des pleurs et des gémissemens, et il prononça avec une extrême ferveur des actes de foi, d'espérance et de charité. Après

avoir fait sa confession à son maître, l'avoir prié, ainsi que tous les assistans, de lui pardonner, il se nourrit du pain des anges. Jamais communion ne fut faite avec plus de respect et d'amour; depuis, il parut absorbé tout en Dieu, et ne s'occupa plus que de son dernier moment, qui, pendant sa vie, avait été le sujet de ses méditations continuelles. Malgré les symptômes de la mort, sa physionomie s'épanouissait, son corps semblait reprendre une nouvelle activité. Ayant perdu connaissance pendant un jour entier, le cardinal était sûr de le rappeler de cette sorte de léthargie, en prononçant les noms de Jésus et de Marie : à ces noms sacrés, le malade faisait les plus grands efforts pour se relever, et les yeux fixés vers le ciel, attendrissait les assistans par les transports avec lesquels il réclamait la médiation du divin Sauveur.

« Mes tendres amis, dit-il un jour à ses camarades, je me trouve au moment qui doit décider de toute notre vie; que deviendrais-je à présent, si j'avais mis ma confiance dans ces impies et dans ces libertins qui m'engageaient à vivre comme eux ? Oserais-je les invoquer comme mes protecteurs et mes patrons ? Je reconnais aujourd'hui, plus que ja-

mais, que l'on ne peut que s'applaudir d'avoir servi Dieu, et c'est ce qui doit, mes chers amis, vous engager à vivre toujours saintement, et à ne point écouter les propos des mécréans. Je ne fais que vous précéder, vous viendrez bientôt me joindre, puisque la vie la plus longue n'est qu'un instant. Souvenez-vous dans vos prières du pauvre Stefanelli, qui meurt en vous aimant tendrement, et en priant Dieu qu'il nous fasse la grâce de nous revoir dans le Ciel. »

Après avoir reçu la dernière bénédiction du cardinal, qui répandait tout à la fois des larmes de tristesse et de joie, après l'avoir remercié de ses peines et de ses bontés, il mit ses mains sur sa poitrine, et, avec un visage serein, expira le 8 septembre 1737, à six heures du soir. Bientôt se répandit dans Rome ce cri universel, que le bienheureux Stefanelli venait de mourir. Les petits, les grands, les pauvres, les riches, tous n'eurent qu'un sentiment, celui des regrets et de l'admiration. Quoique le serviteur de Dieu pérît dans sa trente-unième année, il avait rempli la plus longue carrière par la multitude de ses saintes œuvres; son corps fut transporté à l'église de l'Ange-Gardien, où l'on choisit pour sa

sépulture un lieu distingué. Mais le cardinal Cibo ayant fait construire des tombeaux pour lui et ses domestiques, y fit transférer son cher Stefanelli, et, sur la tombe qu'il se réservait, il fit graver ces paroles seulement, qui sont un éloquent panégyrique de ses vertus :

Hic jacet Cibo *vermis immundus.*

Vertueux Stefanelli, ta sainte vie fut de peu de durée; dans ton humble condition tu ne fus sensible, tu ne fus grand que par ta vertu. Couronné dans un âge qui te promettait encore une longue carrière, tu fus heureux de mourir, puisque tu t'endormis dans le sein du Bienfaiteur infini. Aimable et vénérable serviteur de Dieu ! ta fin précieuse m'apprend tout à la fois, et que la santé et la jeunesse ne sauraient nous garantir de la mort, et que le moyen sûr d'envisager de sang-froid, même avec bonheur, l'approche de sa dernière heure, c'est d'avoir toujours bien vécu. Ai-je donc besoin, Stefanelli, de te voir expirer, pour songer que bientôt je subirai le même sort ? Tout ne proclame-t-il pas cette alarmante et salutaire pensée ? Depuis

plus de six mille ans, l'histoire du monde n'est que l'histoire de la mort; depuis plus de six mille ans, la terre n'est qu'un vaste tombeau, et quel tombeau, encore! Je ne vois pas un seul pouce de terre qui ne couvre quelque cadavre. La charrue du laboureur retourne la cendre de mes semblables. Je tire tous les jours ma nourriture de la substance humaine rendue aux divers élémens. O Dieu! quelle image effrayante vient frapper mes esprits! Quel monde, comme infini, que ce monde souterrain où sont ensevelis nos proches, nos amis, nos compatriotes, nos maîtres, nos égaux, nos serviteurs! Pour quelques millions d'hommes qui habitent ce globe, j'en vois par la pensée une multitude presque innombrable qui repose dans la nuit du tombeau. Je serai bientôt parmi eux, encore quelques momens, et je descendrai dans ce lieu ténébreux! Chose étonnante, la mort est partout, hors dans la pensée de l'homme. Mais elle avait toujours fixé la tienne, bon serviteur, ou plutôt digne ami du cardinal Cibo. Stefanelli, oh! que tu te montres saint quand tu te persuades n'être rien devant Dieu! Ce sentiment t'accompagna partout, et alors tes prières eurent toute l'efficacité

qu'elles devaient avoir ; ta conduite avec le prochain fut pleine de douceur et de charité ; ta vigilance continue et sévère sur ton pro pre cœur, ton détachement parfait à l'égard des objets terrestres, ta patience inaltérable au milieu des traverses de la vie, les grandes idées que tu te formais de Dieu, t'enflammaient sans cesse d'un amour plus pur, plus ardent et plus généreux. Stefanelli, sois mon modèle et mon guide dans les voies du salut!

PRATIQUE.

Animé d'une noble émulation à la vue des beaux jours et de la belle mort de l'excellent Stefanelli, je me détermine : 1.° à ne jamais estimer l'homme par son rang ou sa fortune, mais toujours par ses qualités et ses vertus; 2.° à ne mépriser jamais l'humble condition du serviteur de ses frères; 3.° à témoigner même une vénération plus affectueuse et plus profonde au simple, à l'ignorant, qu'au riche et au savant, quand l'un et l'autre me sembleront également vertueux ; 4.° à faire choix d'une vie recueillie et inconnue.

JULIENNE JOUVIN,

DÉCÉDÉE L'AN DE JÉSUS - CHRIST 1744.

Précis de sa Vie, extrait de celle qui a été publiée à Paris, chez la veuve Mazières, en 1744.

Julienne Jouvin naquit à la Chappelle au Ribout, petit village du diocèse du Mans, le 12 septembre 1677; ses parens, simples laboureurs, étaient véritablement grands devant Dieu par leur foi et leur probité. Privée de son père dès l'âge le plus tendre, elle demeura sous la tutelle d'une mère chargée de dix enfans, dont Julienne était la dernière. Ses premières années se passèrent dans les exercices innocens de la vie champêtre; et Dieu, qui avait sur elle des desseins particuliers, permit qu'une dame vertueuse, qui connaissait ses heureuses dispositions, voulût se charger de son éducation, et de concert avec un saint ecclésiastique, la plaçât chez des demoiselles d'une rare piété : ce séjour lui fit connaître dans monsieur Joisneau, un prêtre animé de l'esprit de Dieu. Il nour-

rissait en son cœur une profonde vénération pour l'illustre Vincent de Paul, avec lequel il avait eu des rapports, et éprouvait pour l'institut des sœurs de la charité, une affection particulière. Le Seigneur lui fit connaître que la petite Julienne y entrerait un jour; et confirmé de plus en plus dans cette idée, il s'appliqua dès lors à l'instruire des vérités chrétiennes, et à faire germer dans son cœur la semence de toutes les vertus. Les soins de l'homme de Dieu furent bénis d'une manière extraordinaire. Julienne dans cette nouvelle demeure, devint un modèle de sagesse et de piété, non-seulement pour ses jeunes compagnes, mais encore pour ses maîtresses. Une de celles-ci ayant, en un jour de récréation, proféré quelques paroles peu circonspectes, la pieuse enfant en fut affectée, et sa physionomie laissa percer la peine qu'elle en éprouvait. Interrogée sur le sujet de son silence et de sa tristesse, il lui échappa de dire, du ton le plus modeste: « Je ne puis souffrir de votre part un discours si peu convenable. Dieu me préserve d'en jamais prononcer de pareils. » Cette délicatesse, quoique respectueuse, déplut à la maîtresse, qui s'en plaignit au saint directeur. « Cet enfant,

répondit l'homme de Dieu, n'est point un enfant ordinaire ; c'est un petit ange, dont l'esprit d'innocence, la sagesse, demandent que vous vous observiez avec le plus grand soin; je vous prie de vous en souvenir. » La suite prouva que ce langage était celui d'un cœur guidé par l'esprit de Dieu même. Les progrès de Julienne dans les voies de la vertu furent si rapides, qu'on la jugea digne de faire sa première communion avant qu'elle eût atteint sa onzième année. Elle s'y prépara dans les sentimens d'une ferveur touchante, résolue, dès cet instant, de se consacrer au Seigneur sans réserve. Elle alla dans ce dessein se présenter à la communauté des sœurs de la charité de Vilaine-la-Suée ; son âge mettait un obstacle insurmontable à l'accomplissement de ses désirs. Alors, soumise à subir un délai nécessaire, Julienne attendit le moment de Dieu en paix, et continua de se livrer assidûment aux pratiques de la charité. Ennemie des frivoles amusemens de la jeunesse, on la vit constamment attentive à la recherche de la vraie sagesse; elle l'étudia avec soin, et Dieu la lui accorda en partage.

Dans l'asile de l'innocence où la Providence l'avait placée, elle se forma à la vie inté-

rieure, et, soutenue par les exemples des pieuses demoiselles qui veillaient à son éducation, elle y pratiqua les actes les plus généreux de la mortification et de la charité. Ses délassemens ordinaires étaient de soulager les pauvres, et elle se formait d'avance aux emplois qu'elle devait un jour remplir par état auprès d'eux. Les maladies les plus répugnantes, les services les plus humilians, ne refroidissaient point son zèle, et il n'était pas de dégoût dont ne triomphât sa vive charité.

A peine avait-elle atteint sa dix-huitième année, que brûlant d'ardeur de se consacrer à Jésus-Christ, elle se présenta pour la seconde fois à la communauté des sœurs de la charité ; elle y fut admise, et son directeur, qui ne la perdait pas de vue, dit à la supérieure: « Cette jeune fille est un présent que Dieu fait à votre compagnie ; elle vous portera le précieux trésor de son innocence baptismale, avec les plus heureuses dispositions pour la conserver toujours. » Témoignage d'autant plus glorieux, que ceux qui l'ont connue le plus intimement pendant sa vie, le lui ont confirmé après sa mort.

La jeune servante des pauvres, dès lors au comble de ses vœux, s'appliqua toute en

tière à la connaissance et à la pratique des devoirs de son état. Elle en prit si bien l'esprit, qu'il lui fut comme naturel le reste de ses jours. Sa piété, douce, exempte de contrainte, mais en même temps solide, intérieure, lui concilia bientôt l'amour et l'estime de ses compagnes, et lui mérita l'intime confiance de ses supérieures. Elle fut choisie pour commencer, avec deux anciennes sœurs, l'établissement de Royan, au diocèse de Saintes. Arrivées dans cette ville, elles furent obligées de loger assez long-temps dans une maison externe : ce séjour leur devint un séjour d'épreuves, surtout pour Julienne, dont l'extérieur aimable et rehaussé par les charmes de l'esprit, lui occasiona différentes attaques ; mais, par la grâce de Dieu, elles ne servirent qu'à faire éclater sa vertu, et à manifester son mépris du monde, son dégoût pour les faux plaisirs, et sa fidélité au Seigneur. A ces épreuves, il en succéda de nouvelles, qui lui furent également pénibles. Transférée à Charente, elle se vit sous la conduite d'une mère bonne, sage et vertueuse, mais qui, prévenue contre elle, exerça sa patience, de manière à rebuter toute autre dont la vertu eût été moins solide que la

sienne. Elle invoqua le Seigneur ; il devint son consolateur, son appui ; sa sagesse se soutint ; sa patience augmenta ; son humilité, sa douceur se firent admirer, et l'orage passé, son innocence fut parfaitement reconnue. Alors, aussi modeste dans la prospérité, que tranquille dans la tribulation, elle ne se vengea qu'en comblant de biens ceux qui avaient donné de l'exercice à sa vertu. A peine goûtait-elle le retour du calme, qu'elle eut ordre de se rendre à la Tremblade ; elle y travailla avec un zèle aussi fructueux qu'infatigable, pendant l'espace de dix ans, à ramener au sein de l'Eglise les jeunes filles qui en étaient séparées par le malheur de leur naissance.

La plupart des habitans de cette ville étaient plongés dans les ténèbres de l'hérésie de Calvin ; elle fit de grands biens par ce soin apostolique ; et elle était tout occupée des moyens de multiplier ses jeunes prosélytes, lorsque ses supérieures la firent passer au grand hôpital de Rochefort, en qualité d'assistante.

Cette maison, dont les emplois étaient aussi variés que difficiles, renfermait alors dans son sein quelque semence de division, par la diversion des sentimens, effet de l'inflexi-

bilité de certains caractères ; mais la prudente charité de Julienne mania si bien les esprits et les cœurs, les ménagea tellement au dedans et au dehors, que la paix succéda au trouble, et s'y établit même jusqu'à effacer le souvenir de toute contestation. Maîtresse du cœur de ses compagnes, qu'elle avait gagnées par des manières engageantes, elle s'appliqua à les attacher à Notre-Seigneur, à les rendre sensibles aux besoins des pauvres, infatigables pour les soulager, et attentives à éviter jusqu'à l'apparence d'une faute. Cette maison, quoique nombreuse et obligée de se livrer à des travaux qui entretenaient la dissipation, fut bientôt renouvelée dans la ferveur par les discours et par les exemples de la nouvelle assistante. Rien n'échappait à la vigilance de son zèle ni à l'ardeur de sa charité. Véritable mère des pauvres, elle leur rendait avec empressement tous les services qu'exigeait leur triste situation ; quoique d'un tempérament fort délicat et sujet à de fréquentes maladies, lorsqu'il s'agissait de soulager le prochain, son courage lui faisait trouver des forces jusque dans sa faiblesse. Un de ses soins les plus empressés fut de former les jeunes sœurs aux

emplois de leur vocation. Dieu lui avait conféré les grâces qui font réussir toutes les entreprises ; et par amour pour son état, et en vue du bien des pauvres, elle communiquait avec plaisir les vues qu'elle croyait utiles à leur bien-être. Consacrée ainsi sans réserve à la prière et à la charité, elle méritait, pour devenir toujours plus conforme à son divin modèle, de passer de nouveau par les épreuves qu'elle avait subies à Royan : aussi Dieu le permit-il pour perfectionner sa vertu. Ses grâces extérieures fixaient sur elle tous les regards; les femmes mêmes accouraient pour la voir, et se la montraient avec admiration ; mais, fidèle à Dieu, l'unique époux de son cœur, elle prévit par sa sagesse tous les piéges de l'ennemi de sa vertu ; elle sut en écarter tous les traits et les rendre inutiles. Apprenez ici, jeunes vierges jalouses de conserver et d'embellir vos vertus, les moyens dont se servait la servante du Seigneur. Ces moyens furent le mépris intérieur de tout ce que les hommes trouvaient d'agréable en elle : la négligence dans son habillement, et une sainte industrie à se rendre difforme dans les occasions où ses devoirs l'obligeaient de paraître en public; la mortification de tous ses sens

dans le retranchement de plaisirs innocens ; la fuite du monde avec lequel elle n'avait de rapports que par la nécessité ; l'attention à ne parler que de choses édifiantes, ce qui inspirait de la retenue et du respect pour sa personne ; une vigilance continue sur les mouvemens de son esprit et de son cœur, afin d'éviter ce qui aurait pu nuire à la perfection qu'elle s'était prescrite ; l'union intime avec Dieu, presque toujours présent à son ame ; enfin ses sollicitations pour obtenir la grâce qu'elle appelait à son secours dans presque tous les momens de la journée. Elle l'appelait, cette divine grâce, avec d'autant plus de confiance en celui qui l'avait prévenue de ses plus douces bénédictions, qu'elle avait plus de défiance d'elle-même, et qu'elle était plus sincèrement convaincue de son impuissance et de sa faiblesse. Une vertu si courageuse et si constante ne put se dérober, non-seulement aux regards de ceux qui l'avaient mise à l'épreuve, mais encore de ceux de sa société : cette connaissance redoubla l'estime universelle qu'on lui portait. Depuis sa mort, une personne aussi distinguée par sa religion que par sa naissance, a attesté qu'elle n'avait jamais conversé avec cette sainte fille, sans

se sentir plus animée à pratiquer le bien ; que ses discours n'avaient que Dieu pour objet; que sa seule présence inspirait l'amour de la piété, et qu'elle avait reconnu que ses vertus les plus éminentes étaient la charité et une parfaite modestie. Appelée au gouvernement de l'hôpital des Orphelins, et nommée visitatrice de la province, son humilité fut effrayée de ces distinctions. Elle alla promptement déposer ses alarmes dans le sein de son pieux directeur, et lui déclarer son incapacité. Celui-ci, après l'avoir paisiblement écoutée, lui dit : « Obéissez, ma sœur, c'est Dieu qui parle par la bouche de ceux qui vous conduisent. Les affaires font les hommes, ensuite les hommes font les affaires. » Sa répugnance étant ainsi vaincue, elle accepta avec soumission les deux emplois dont on la chargeait. Bonne mère pour ses sœurs, si elle veilla diligemment sur leur conduite, elle ne fut pas moins attentive à prévenir leurs besoins. Elle étudiait leur faible, et le leur faisait sentir ; leur découvrait leurs passions, et leur enseignait les moyens de les vaincre ; leur montrait les dangers du monde, et leur inspirait l'amour de la retraite. Sa surveillance était si exacte, qu'aucune

faute ne lui échappait; mais cette surveillance était accompagnée de tant de prudence et de charité, qu'aucune personne raisonnable n'eût pu la condamner. Les besoins des pauvres étaient les siens, et elle s'oubliait elle-même pour penser à eux; nul secours ne leur manquait, quand elle pouvait leur en donner; elle allait même au-devant de leurs désirs, par sa charitable attention à soulager leur misère. Fidèle dispensatrice des aumônes, jamais elle n'embarrassa sa conscience sur cet article; sa délicatesse était telle à cet égard, qu'elle poussait l'exactitude jusqu'au scrupule. Lui faire accepter des dons, c'était les consacrer aux pauvres. Détachée de tout, morte à tout, elle ne connaissait jamais ni de besoins qui lui fussent personnels, ni de commodités à se procurer.

Les soins qu'elle donna aux maisons de son ordre, dans cette province, confirmèrent l'idée qu'on s'était faite de son mérite. Rien n'échappait à sa pénétration : visites exactes, avis donnés à propos, relations claires et précises, attention aux besoins communs et particuliers, activité à pourvoir à tout, vigilance à conserver dans sa vigueur la règle de son ordre, zèle à en maintenir l'esprit, sa-

gesse dans ses conseils, fermeté dans l'exécution du bien; l'ensemble de ces qualités la fit choisir, à trente-huit ans, pour assistante de sa compagnie. Alors on connut de plus près qu'elle avait véritablement reçu de Dieu le don de conseil. La prudence et la discrétion réglèrent ses paroles; elle déploya un rare talent pour discerner les esprits. Ferme sur la régularité, elle la maintint avec un zèle qui ne mollit point, parce qu'il doit être inflexible lorsqu'il s'agit des intérêts de Dieu. Sensible néanmoins et compatissante, elle adoucissait, par la charité, la sévérité de ses réprimandes; humble dans ses avertissemens, elle n'en donnait qu'en reconnaissant devant Dieu qu'elle était plus coupable que celles dont les fautes avaient animé son zèle. « Malheureuse! disait-elle, je reprends des défauts extérieurs, et j'en ai d'intérieurs qui les surpassent en malice, et qui me rendent beaucoup plus criminelle aux yeux de Dieu. »

Son attrait la portait à se livrer avec plus d'affection que jamais à l'instruction des sœurs. La leçon sur laquelle elle insistait le plus, regardait la méthode de se sanctifier par la pureté d'intention, sous les yeux de Dieu, et d'allier aux fonctions de Marthe les

pieux exercices de Marie. Aux paroles, elle joignait l'exemple. Parler de Dieu à ses jeunes vierges, s'entretenir de ses bontés, de ses miséricordes, des vérités chrétiennes, des obligations de leur état, voilà sa plus douce occupation, après celle de l'oraison, qui était comme son élément. Sa ferveur dans la prière se montrait si sensiblement, qu'en la voyant prier on concevait de l'amour pour ce saint exercice. L'ardeur de ses dispositions intérieures se manifestait sur sa physionomie, et y imprimait ce caractère de majesté qui commande un respect comme involontaire : sortie de la présence de Dieu, son visage conservait encore les traces des tendres émotions de la charité.

Elle entretenait cette union intime avec Dieu par un profond recueillement et par une fidélité inviolable à garder le silence. Dans les temps de liberté, elle ne permettait aux jeunes sœurs qui formaient sa famille adoptive, de s'entretenir que de choses utiles et édifiantes, toujours à voix basse, et d'une manière humble et modeste, « afin, disait-elle, d'éviter la dissipation et d'être plus attentives aux mouvemens de la grâce qui agit sans cesse sur vos cœurs. » Elle avait soin,

dans ses instructions, de faire remarquer les fautes innombrables qui sont les suites des discours inutiles. « Souvenons-nous, ajoutait-elle, que nous rendrons compte à Dieu d'une parole oiseuse : elle ne nuit à personne; n'importe, elle est inutile, cela suffit pour que nous soyons obligées à la retrancher. Jésus-Christ, notre divin Maître, nous en impose l'obligation dans l'Evangile. Il en coûte de légères violences, mais, à la mort, que ces violences nous donneront de consolations ! » Déposée, selon les règles constitutionnelles, de la charge de supérieure, la vertueuse Julienne jouit de sa liberté.

« Il n'y a que Dieu, disait-elle confidemment, qui sache ce qu'il y a de peines à essuyer dans la triste place de supérieure; mon peu de vertu m'en a fait sentir toute la rigueur. Je sais combien est grande la charité du supérieur ecclésiastique qui nous soutient et nous conduit; mais heureuses celles qui n'en jouissent pas à si grands frais ! »

Appelée à Versailles, par les ordres de la pieuse reine Marie de Lecksinscka, épouse du roi Louis XV, qui l'honorait de toute sa confiance, elle s'y regarda comme dans le lieu où devait bientôt finir son exil, et dans

cette persuasion, redoubla d'assiduité à ses devoirs. L'attrait qu'elle avait toujours eu pour la solitude, lui rendait la sienne si douce, qu'elle ne trouvait rien de comparable à ses charmes.

« Je goûte de plus en plus, disait-elle, les douceurs de ma retraite, mais je n'en jouis pas autant que je le voudrais, obligée d'en sortir par rapport aux pauvres, dont il faut que je cultive les pères et les mères, malgré la répugnance que je trouve à paraître, étant plus propre à être sous la terre que dessus. »

Débarrassée des soins multipliés que lui avaient imposés ses emplois, l'amie de l'humanité s'en tint à gouverner sagement sa petite famille, devenue, après Dieu, l'unique objet de son application. Les indigens se félicitaient du retour de leur mère; les grands, instruits de son mérite, n'étaient pas moins charmés de la revoir. Mais quoique singulièrement honorée à la cour, où, à l'exemple de la reine, les dames les plus distinguées lui témoignaient avec empressement une intime affection, jamais elle n'y parut que lorsque sa Majesté l'y obligeait, ou que les besoins des pauvres lui en imposaient la nécessité.

Accoutumée à chercher Dieu partout, elle

profitait de tout pour s'élever à lui; c'est ainsi qu'à la vue de la gloire et de la puissance des grands du siècle, elle apprenait à ses compagnes à adorer avec elle le pouvoir du Roi des Cieux, qui seul possède la véritable grandeur. Les habillemens riches et précieux qui éblouissent les yeux des mondains, lui inspiraient un secret dégoût; mais c'était avec satisfaction qu'elle portait ses regards sur les vêtemens des pauvres, « bien plus propres, disait-elle, à nous faire connaître ce que nous sommes. »

Au milieu de la cour, elle parlait de Dieu avec une noble liberté, mais d'une manière si touchante, si persuasive, si éloquente même, qu'elle inspirait de l'admiration. Instruite par le Sage, elle se disait souvent, « Sous le ciel, tout n'est que vanité et affliction d'esprit. » Cette vérité lui était familière : « Tout passe, disait-elle fréquemment, tout passe; vous seul, mon Dieu, êtes immuable et éternel, et votre amour est le seul bien dont la possession soit durable. Quand sera-ce, Seigneur, que je vous posséderai ? Je meurs du désir de vous voir et de vous aimer sans partage. » Tels étaient les vœux continuels de son cœur. Mais pour en

sentir, pour en exprimer la vivacité, il faudrait être pénétré du même amour. Suivons-la, écoutons-la, étudions sa conduite, ce sera sans doute un moyen heureux de profiter de ses leçons et de ses exemples. La pensée de la souveraineté de l'Être Suprême, toujours présente à ses yeux, la portait à lui offrir de continuels sacrifices d'obéissance et de soumission. Elle disait : « Je me tiendrai toujours attentive à ne pas offenser cet œil divin qui voit tout et qui règle tout, et le cœur paternel qui veut bien m'aimer, et à ne pas abandonner l'appui du bras tout-puissant qui me soutient. En ce Seigneur aimable, et en lui seul, je chercherai ma sagesse, ma consolation, ma base, mon amour, mon appui, mon Dieu, mon père, mon époux, mon tout. » Frappé d'admiration pour ses dispositions, un de ses directeurs lui dit : « Continuez, ma chère fille, de marcher sous les yeux de Dieu, d'être toute à Notre-Seigneur, de vivre comme s'il n'y avait que vous et lui sur la terre, de ne vouloir être aimée, estimée et chérie que de lui ; mais, quoique votre foi doive vous détacher parfaitement de ce monde, modérez cependant le violent désir que vous avez de mourir ; supportez la vie avec

patience, et attendez la mort avec résignation et avec paix. »

Quelle dévotion plus sensible que celle de cette sainte fille aux mystères de Notre-Seigneur? Uniquement appliquée à découvrir, dans les différentes actions de l'Homme-Dieu, l'esprit par lequel il agissait, elle avait formé le plan de sa conduite sur ce divin modèle. « Imitons, disait-elle, l'humilité profonde du Verbe incarné, sa vie cachée, laborieuse et pénitente; n'en perdons aucune circonstance; tout ce qui a été écrit l'a été pour notre instruction.» Elle avait fait choix de plusieurs oraisons jaculatoires, propres aux différentes fêtes de l'année, et les plus capables de produire dans le cœur les sentimens que les mystères doivent y exciter: sans cesse elle les répétait à ses filles, pour leur en inspirer le goût et nourrir leur ferveur, et elle leur en parlait avec une aimable simplicité; elle leur disait: « Combien de fois aujourd'hui, ma fille, avez-vous pensé au mystère que l'Église honore? O petite paresseuse! comment n'avez-vous pas plus d'ardeur à remercier Dieu des grands bienfaits dont il nous a comblées, et dont les mystères retracent le souvenir? Allons, dites tout à l'heure avec moi: Venez,

Esprit saint, dans nos cœurs, consumez-les des plus pures flammes de votre amour. » Elle avait pour les cinq plaies de notre divin Sauveur, la dévotion la plus tendre. Cherchons, disait-elle, dans ces plaies adorables, le remède à tous nos maux, et faisons-en notre fort, le lieu de notre refuge, nous y serons inaccessibles à nos ennemis. Tenons-nous aux pieds de notre Époux crucifié, tâchons de n'en point sortir; si une seule goutte de son sang précieux tombe dans nos cœurs, ils deviendront forts, généreux, intrépides; mais il faut être bien près de la croix, il faut même la serrer sur son cœur, afin de ne pas la laisser échapper. » Affamée de la divine Eucharistie, soupirant sans cesse après le bonheur de s'en rassasier, c'était aux pieds de Jésus-Christ qu'elle allait déposer ses inquiétudes et ses peines; jamais elle ne se trouvait plus heureuse que lorsque, profondément recueillie en sa divine présence, et comme abîmée dans son amour, elle pouvait librement laisser soupirer son cœur. Cette foi vive la pénétrait d'un religieux respect pour les temples du Dieu vivant. « Souvenons-nous, avait-elle coutume de dire, que ce lieu est saint et terrible, puisque Dieu y réside

avec toute sa grandeur. Ne soyons pas ingrats de cette grâce, mais craignons que ce Dieu, qui habite au milieu de nous, ne se plaigne un jour sévèrement à nous-mêmes de n'en avoir point été connu. »

Parmi tous les élus qu'elle honorait le plus, les saints Anges étaient les objets de sa singulière vénération; elle disait : « La divine bonté nous a donné un prince de la cour céleste, pour nous garder ; évitons tout ce qui pourrait contrister un guide si bienfaisant et si charitable ; mettons-nous tous les jours sous sa protection ; tâchons de la mériter en l'imitant dans sa ponctualité à exécuter les ordres de Dieu, dans son indifférence pour les emplois où il est appliqué; qu'il soit destiné pour être auprès d'un prince ou du dernier de la terre, peu lui importe, pourvu que Dieu soit glorifié. N'ayons aussi que cette ambition ; n'oublions pas dans nos voyages, dans les rues, ailleurs, quand nous saluons quelques personnes, d'avoir principalement en vue de rendre cet honneur aux saints anges gardiens qui les accompagnent. » Mais quel honneur spécial, quel plus touchant et humble dévouement elle rendait à la Mère de Dieu! Ingénieuse à imaginer mille innocens

moyens de lui manifester son amour, elle méditait sans cesse sur les vertus de cette Reine des vierges, son humilité, sa douceur, sa modestie, son goût pour la vie cachée, son union avec Dieu, afin de les imiter fidèlement. Entre ces différentes vertus, la modestie était celle dont elle eût fait choix. « Cette belle qualité, disait-elle, est de tous les temps, de tous les lieux; elle doit régler notre maintien, nos démarches, tout notre extérieur, jusqu'au ton de la voix; c'est la prédication muette, mais efficace, que nous devons au prochain : observons tous nos sens, que leur usage soit dirigé par cette sainte qualité; pesons nos paroles, évitons celles qui sont oiseuses ou légères; faisons un pacte avec nos yeux, pour ne les fixer jamais sur aucun objet dangereux : un regard indiscret, la plus petite familiarité peut devenir la source de mille désordres. N'oublions point que cette vertu, recommandée à tous les chrétiens, doit être surtout celle des épouses de Notre-Seigneur; c'est lui qui a inspiré à saint Vincent, notre père, le dessein de nous la donner pour voile; soyons maintenant jalouses de ce bel ornement; gardons-le, et il nous gardera, en nous préservant des piéges que

la corruption du siècle tend à dresser à l'in nocence. Considérons-nous comme en spectacle à Dieu, aux anges et aux hommes, ainsi que le disait le saint Apôtre. Faisons en sorte que notre conduite soit parfaitement conforme aux maximes de la plus exacte modestie; que nous répandions ainsi la bonne odeur de Jésus-Christ dans tous les lieux où la Providence nous appellera.» Comme elle se plaisait à parler de saint Vincent de Paul, son bienheureux père! Ses délices étaient de dire souvent: «Nous sommes les enfans des saints, ne dégénérons point de notre origine; souvenons-nous de ce qui nous a été enseigné: ne perdons pas de vue les moyens que saint Vincent, notre père, nous a donnés pour fournir heureusement notre carrière, et la terminer saintement à son imitation.» Vraie fille de l'Église, conduite par l'esprit de la foi, elle désirait avec ardeur de la voir pourvue de bons ouvriers. Elle recommandait souvent de faire des prières particulières et des communions, pour demander à Dieu des ministres selon son cœur. «Ils sont, disait-elle, des présens de sa divine bonté et des marques de sa protection. Un des châtimens dont il a usé envers son peuple, lorsqu'il irritait

sa colère, a été de permettre qu'il tombât sous la domination de mauvais conducteurs il en est de même aujourd'hui ; les pasteurs déréglés sont des fléaux que nos péchés nous attirent, et l'un des plus grands malheurs qui puissent nous arriver. » Elle disait encore aux temps des ordinations : « Parmi ces jeunes lévites qui vont être ordonnés prêtres, il y en a peut-être plusieurs à qui la Providence nous obligera de confier nos ames, prions spécialement pour eux, afin de leur obtenir la plénitude de l'esprit sacerdotal, et de mériter qu'ils nous conduisent dans les vrais sentiers de la justice et du salut. »

L'espérance en Dieu fut toujours ferme et inébranlable dans la vertueuse Julienne. « Dieu est notre père, disait-elle ; il est plus dans nos intérêts que nous-mêmes; abandonnons-lui le soin de ce qui nous regarde : s'il ne nous donne pas ce que nous lui demandons, il nous donnera toujours ce qui sera le plus avantageux à notre salut éternel. » Menacée d'une perte considérable : « Si elle arrive, dit-elle, la volonté de Dieu soit faite, *fiat;* sa bonté doit exciter notre confiance : le nombre des malades augmente, nos ressources diminuent; mais notre Père qui est au Ciel pourvoi-

ra à tout ; ne soyons occupés qu'à le glorifier et à le servir dans ses membres ; chaque jour suffit à son inquiétude ; ne nous troublons point pour l'avenir; si Dieu est pour nous, rien ne nous manquera, et personne ne pourra nous nuire...... Seigneur, j'ai mis mon espérance en vous, et je n'aurai pas la confusion de vous voir rejeter mes vœux. » Sa charité eut tous les caractères qui en font la perfection. Formée dès sa première enfance à marcher sous les yeux du Seigneur, Julienne s'était fait la sainte habitude de lui offrir à tous momens ses affections, ses pensées, ses désirs. S'il est vrai que l'ame soit plus où elle aime que là où elle est fixée, on peut dire que la sienne était plus en Dieu qu'en elle-même. Ce divin objet l'occupait sans cesse. « Son souvenir, disait-elle, doit nous être aussi fréquent que la respiration ; que notre conversation soit au Ciel ; volons vers le céleste séjour par les désirs de notre cœur ; c'est là, et non ailleurs, qu'il trouvera tout ce qui peut le contenter. Les créatures sont pauvres et ne vivent que d'emprunt ; allons à la source. » — « Je désire sincèrement vous voir tout à mon aise dans notre commune patrie, pondait-elle un jour à une personne qui lui

témoignait de l'affection ; les plaisirs de cette terre étrangère sont indignes de nous ; sentons bien notre exil, et préparons-nous sans cesse à en sortir par la belle porte de l'amour divin. O l'aimable feu ! puisse-t-il nous consumer entièrement ! qu'heureuse est la blessure qu'il opère ! demandez-la pour moi, mais surtout que je n'en guérisse jamais. »

Une ame ainsi consumée d'amour, faisait naturellement ses délices de l'oraison et de la prière ; la méditation des perfections infinies de son Bien-Aimé lui faisait trouver dans ce saint exercice de nouveaux charmes qui ravissaient son cœur. « Il faut, disait-elle, nourrir notre ame ; la prière est son aliment. » Eh ! que n'y puisait-elle pas en lumières et en grâces ? Elle disait : « Il n'y a rien de plus grand ni de plus saint que de faire ce que Dieu veut ; il ne nous a créés que pour cette noble fin ; n'hésitons pas un moment à nous soumettre à cette aimable volonté ; tout réussira à la gloire de notre bon Maître, et contribuera à notre salut. » Si elle apprenait quelque événement fâcheux, Dieu était béni, et elle ajoutait : « Il faut mourir à tout et tous les jours, si nous désirons connaître le pur amour. Notre vraie nourriture doit être de

faire la volonté de notre Père céleste dans le temps, afin de nous procurer la douce espérance de l'aimer dans l'éternité. » Il serait téméraire de soupçonner dans sa charité les taches de la présomption : vivement pénétrée de la crainte des jugemens de Dieu, son humble servante répétait souvent : « Hélas ! quand nous serons devant ce tribunal, il n'y a pas de bien que nous ne voulussions avoir fait, ni de mal que nous ne fussions bien aises d'avoir évité ; alors les plus petites irrégularités nous paraîtront des monstres, et nous jetteront dans une consternation continuelle et dans un effroi terrible. Plaise à notre Dieu de nous faire la grâce d'éviter cette triste expérience ; tâchons de mériter, au contraire, par la plus scrupuleuse fidélité, de paraître avec confiance devant la Majesté divine, le livre de nos saintes règles à la main, la sommant de nous tenir sa parole, en nous accordant sa gloire pour en jouir éternellement : récompense des petites violences que nous nous serons faites en gardant, non-seulement ses divins commandemens, mais encore ses conseils et nos règles. » Non contente de travailler à la sanctification de ses sœurs, son zèle lui faisait embrasser toutes les occasions de

procurer le même avantage au prochain. Une personne de distinction, adonnée au jeu, perdait de grandes sommes et beaucoup de temps; tout le zèle de son confesseur n'avait pu la porter, ni à se corriger, ni à se modérer. Le révérend père Gourdan, cet homme de Dieu dont l'éminente piété a répandu une si grande édification dans l'Église de France, et qui estimait singulièrement la vertu de Julienne, l'engagea d'aller avec confiance représenter à cette personne l'obligation qu'elle avait de rompre son habitude. Cette sainte fille, qui formait des vœux ardens et continuels pour la conversion des pécheurs, et en particulier pour celle de ce joueur qu'elle estimait beaucoup d'ailleurs, ne balança point à faire cette démarche; elle l'accompagna de tant de simplicité, de grâce, de douceur, d'onction, de ménagement, que, visiblement bénie de Dieu, elle eut la consolation de voir ses avis produire le fruit qu'elle désirait.

Elle ne parlait jamais de Dieu sans éprouver la plus vive satisfaction. « L'heureuse nécessité, disait-elle, d'avoir occasion d'enseigner aux autres à l'aimer! Donnons, et il nous sera donné, estimons-nous trop hono-

rées d'être choisies pour servir d'instrumens et de coadjutrices à Notre-Seigneur dans l'œuvre du salut des ames; souvenons-nous qu'il les a rachetées au prix de son précieux sang. Peut-on aimer Dieu sincèrement, sans chérir tendrement ses frères? » La charité de Julienne pour le prochain l'avait rendue ingénieuse à excuser les défauts des autres; elle disait : « Ne les méprisons point, et n'envisageons leurs faiblesses que comme un peu de poussière répandue sur des pierres précieuses; elle en dérobe l'éclat à nos yeux, mais au fond elle n'en diminue pas la valeur. Il en est ainsi des défauts que nous remarquons dans nos frères; leurs misères involontaires ne les rendent pas désagréables aux yeux de Dieu; il sait, ce bon père, de quel limon nous avons été formés; aussi nous regarde-t-il avec compassion. Ayons les mêmes dispositions miséricordieuses les uns envers les autres; et souvenons-nous que la force de Dieu se perfectionne dans les faiblesses spirituelles de l'homme. » Soupçonnée de prédilection pour quelques-unes de ses sœurs, elle répondit : « Vous connaîtrez un jour ce qu'il en coûte à mon cœur pour se déclarer en faveur de cette personne : vous verrez devant

Dieu que celles pour qui je sens le plus d'inclination, sont précisément celles à qui d'ordinaire j'en témoigne le moins; j'ai pour vous tous les sentimens que je vous dois. » Elle se disait souvent à elle-même, comme nous le voyons dans le recueil de ses résolutions : « J'ai besoin d'une charité abondante, d'une cordialité sincère et d'une douceur inaltérable, pour en faire un usage continuel : j'estimerai donc premièrement mes sœurs, sous le rapport de la foi, comme les filles du Père céleste, les épouses de son divin Fils, et les sanctuaires de son Esprit saint; secondement, je dois les aimer, et je les aimerai effectivement du fond de mon cœur, les regardant comme très-étroitement liées à Notre-Seigneur; troisièmement, je les respecterai comme des reines, puisqu'elles sont les épouses du Créateur du ciel et de la terre, maître absolu de toutes choses; quatrièmement, avec ces principes, je ne leur parlerai jamais dans la passion ou dans l'activité du zèle, et j'éviterai toute parole humiliante ou offensante; cinquièmement, enfin, je me persuaderai que Notre-Seigneur considère comme étant fait à lui-même, tout ce que j'aurai dit ou fait à mes sœurs. » L'humble

servante des pauvres avait de si bas sentimens d'elle-même, qu'elle était à ses yeux la plus vile des créatures ; les fautes les plus légères lui paraissaient des monstres ; l'extrême regret qu'elle en concevait, elle l'exprimait par les termes les plus humilians. Ses confesseurs l'ont souvent obligée de se modérer à cet égard, parce qu'en s'accusant ainsi, elle s'attribuait, par excès d'humilité, des fautes dont elle ne fut jamais coupable. Si la reine lui donnait des marques d'estime et de confiance : « Je ne suis, madame, répondait-elle avec une humble simplicité, qu'une petite villageoise, bien indigne de l'honneur que votre majesté me fait ; mais ce qui me rend encore plus méprisable, c'est que je suis une misérable pécheresse, qui depuis longtemps abuse des grâces de Dieu. » A l'imitation de saint Vincent de Paul, qui se plaisait à faire connaître l'obscurité de sa naissance, elle tenait le même langage à tous ceux qui lui témoignaient de l'estime. Son désir était de se rendre un objet d'indifférence et de mépris, afin que, moins recherchée, elle pût vivre plus tranquillement à l'écart, c'était son expression, oubliée des hommes, et à l'abri des traits de la vanité.

Pénétrée de cette maxime de l'Evangile : *Que notre main gauche ne sache pas ce que fait la droite*, elle cachait ses bonnes œuvres et ses vertus avec tant d'adresse, que Dieu seul les aperçut et les compta. Avide de participer aux humiliations et aux opprobres de son divin Epoux, elle allait au-devant des occasions de souffrir avec lui et pour lui. Les contradictions étaient pour elle des faveurs dont elle ne manquait jamais de témoigner à Dieu sa vive reconnaissance. Elle disait souvent à ses sœurs : « Les croix et les afflictions sont le bois nécessaire pour augmenter le feu de l'amour divin ; oui, la croix doit être notre force, et Jésus, qui y a été crucifié, le tendre objet de notre amour. » Renfermée dans sa petite famille, elle se réservait les travaux les plus ignobles, et était attentive à prévenir le temps de s'y livrer, de peur qu'on ne lui enlevât ces occasions de s'humilier et de se mortifier. S'il lui arrivait par mégarde de contrister quelqu'une de ses sœurs, elle lui en demandait pardon à genoux, avec de profonds sentimens d'humilité. « Voilà de quoi je suis capable, disait-elle ; oubliez, je vous prie, le mécontentement que je vous ai donné. » Tout le monde admirait sa patience

et son courage dans les diverses infirmités qui l'ont purifiée ; mais plus humble et plus parfaite, elle trouvait de l'imperfection dans ses vertus mêmes. « Je souffre beaucoup d'une humeur ambulante qui ne me quitte point, je vous confesse que je la reçois mal quand elle me terrasse, et que je suis assez lâche pour demander à Dieu qu'il m'en délivre, ou du moins qu'il la modère, afin qu'elle ne m'empêche point de remplir mes devoirs envers les pauvres : ce que je ne désire toutefois qu'avec crainte, sachant le grand nombre de péchés que j'ai à expier. Pétrie d'amour-propre, je suis souvent de mauvaise humeur quand je souffre plus qu'à l'ordinaire ; voilà un échantillon de ma faible vertu, qui doit vous porter à prier pour moi, la plus chétive de toutes les créatures. »

Ses infirmités exigeant, dans ses dernières années, certains soulagemens, on l'obligea d'en user. « Mais qu'il est triste, répliqua-t-elle, d'avoir tant d'attention pour un corps de péché, et qu'il est humiliant pour une misérable de naissance, et grande pécheresse depuis plus de soixante ans, d'être réduite à de tels assujettissemens ! » Elle était occupée du soin continuel de mortifier ses sens

intérieurs et extérieurs, et de veiller sur les pensées de son esprit et sur les mouvemens de son cœur, pour les régler par les vues de la foi et sur les principes d une pure et ardente charité. Elle se refusait habituellement, même sans qu'il parût lui en rien coûter, ce qui pouvait récréer sa vue, satisfaire son goût et flatter son odorat; et elle était accoutumée à se recueillir en elle-même, pour renoncer, par des actes intérieurs, au plaisir involontaire que les sens pouvaient trouver dans les choses nécessaires à la vie. Comme elle était devenue, par cette sainte habitude, indifférente à sa propre personne, il fallait porter sur ses besoins une attention particulière, afin de prévenir les suites de cet excès d'oubli de soi-même. Son usage était de souffrir sans adoucissemens les incommodités des saisons. L'on croit que le long et rude hiver de 1743, qu'elle passa sans se chauffer, occasiona la maladie dont elle mourut; et Dieu, sans doute, eut égard aux intentions de son humble servante, en pardonnant cette excessive dureté envers elle-même. Elle disait à une personne de confiance : « Combien cet hiver m'a été rigoureux ! mais l'approche du carême me cause une autre peine : on m'o-

bligera de renoncer au jeûne, et je devrais passer tout ce temps au pain et à l'eau. »

Pour achever de donner une juste idée de la vie éminemment vertueuse de Julienne, nous rendrons compte de l'ordre qu'elle s'était prescrit dans ses occupations journalières, ordre qu'elle garda avec autant de fidélité que de ferveur. Ce sera toujours elle-même qui parlera. Sa piété lui avait inspiré ce plan, pour se conserver dans l'union intime avec Dieu, et elle ne l'observait avec confiance, que parce que ses directeurs l'avaient approuvé et jugé conforme aux saintes dispositions de son ame.

« Premièrement, le matin à mon réveil, je ferai un acte d'amour de Dieu, je lui dirai: O mon Dieu! je vous aime de tout mon cœur! que je vous aime, ô mon Seigneur, qui êtes la force et la vertu de mon ame! Qu'ai-je dans le Ciel, et que veux-je sur la terre, sinon vous, qui êtes le Dieu de mon cœur et mon partage pour toute l'éternité? Je varierai ces actes, je les produirai sans parler, par un regard, par un soupir vers le Ciel, ou par quelque élévation de mon cœur vers Dieu.

» Secondement, dans ma méditation, après les actes ordinaires, je m'arrêterai, avec

toute la fermeté dont je suis capable, sur celui de l'amour; je dirai du fond de mon ame, avec saint Augustin : Blessez mon cœur, Seigneur, du trait sacré de votre charité ; vous nous avez faits pour vous, et notre cœur sera toujours dans l'agitation jusqu'à ce qu'il se repose en vous. O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle ! je vous ai aimée bien tard ; encore si à présent je vous aimais de tout mon cœur ! Je me nourrirai de ces pieux sentimens pendant des heures entières, afin de les passer ainsi dans une sainte oraison.

» Troisièmement, au saint sacrifice de la Messe, je m'écrierai, avec sainte Catherine de Sienne : O amour ! vous n'êtes point connu ! O amour ! vous n'êtes point aimé. Feu divin, qui avez consumé autrefois cet Agneau sans tache, ce Dieu d'amour, ce chaste et fidèle Epoux de mon ame, vous allez encore le détruire mystiquement sur cet autel, pour fortifier dans mon ame la vie de la grâce, et pour embraser mon cœur de vos pures flammes ! O feu divin ! qui brûlez toujours et qui ne vous éteignez jamais, embrasez mon cœur, purifiez mon ame, détruisez en moi tout ce qui n'est pas parfaitement soumis aux lois de votre divin amour

» Quatrièmement, dans le travail, je m'élèverai à Dieu à peu près en ces termes : Le Seigneur a allumé dans mon ame le feu de son saint amour ; c'est lui qui m'a instruite. Divin Epoux de mon ame, vous êtes venu répandre le feu de votre amour sur la terre, et vous voulez qu'il enflamme tous les cœurs; faites qu'il détruise en moi tout ce qu'il y a de charnel, et qu'il me pénètre jusqu'au fond des entrailles, et jusqu'à la moelle de mes os ; embrasez-moi, que je sois toute pénétrée de ce divin feu ; c'est pour vous que je vais faire cette action, cette correction, cette visite. Enivrée de l amour de mon Dieu, je ne veux que lui, c'est lui seul que je cherche ; il me tient lieu de toutes choses ; et je n'ai d'autre désir que celui d'établir son règne dans toutes les ames qui me sont confiées ; attirez-moi à vous, Seigneur.

» Cinquièmement, lorsque je prendrai des repas, je me pénétrerai de ces réflexions : Pain des anges, pain des forts, pain céleste qui soutenez la vie de mon ame, faut-il que je sois encore assujettie à prendre des alimens terrestres, corruptibles et périssables, pour soutenir la vie de mon corps ? Quand sera-ce que, dégagée des liens de ce corps, et

présentée au Seigneur, je n'aurai plus besoin d'autres alimens que de ceux dont usent les Anges et les Saints ? Je mange, Seigneur, parce que vous le voulez ; je bois, parce que cela m'est nécessaire pour maintenir mon ame et mon corps en état de vous servir et de vous aimer. J'unis ce faible et insipide repas à ceux de mon Sauveur et de mon Epoux, lorsqu'il vivait sur la terre : c'est pour sa gloire, par amour et dans sa grâce, que je veux prendre ma réfection.

» Sixièmement, dans les récréations et les conversations que j'aurai avec mes sœurs, je m'élèverai intérieurement vers le Verbe de Dieu, et je lui dirai : Seigneur, qui êtes la parole et la sagesse du Père éternel, éclairez mon esprit, embrasez mon cœur, gouvernez ma langue, afin que je ne dise rien que de sage, de saint, de propre à édifier : c'est vous, Seigneur, qui avez les paroles de la vie éternelle.

» Septièmement, dans le sommeil même, je nourrirai, j'entretiendrai, je fortifierai le feu du divin amour, en disant avec l'Epouse sacrée : Je dors, et mon cœur veille ; c'est ainsi que je travaillerai à sanctifier ma vie par l'exercice du saint amour; car, Seigneur,

je veux vous aimer de tout mon cœur, de toute mon ame, de toutes mes forces; je vous aimerai d'un amour de préférence à toutes les autres choses aimables, d'un amour affectueux et de tendresse, comme une fille bien née aime son père, comme une chaste épouse aime son époux. »

Une vie si unie à Dieu devait être la source d'une profonde paix; mais les ames les plus pures ont leurs inquiétudes, qui naissent de leur amour même et de la crainte de ne pas aimer assez. Voici les règles que l'amante de Jésus-Christ s'était prescrites pour conserver cette paix et écarter ce qui aurait pu en troubler la douceur. « Quant au passé, je vivrai dans les sentimens d'une sincère, douce et paisible componction. Par rapport au présent, je vivrai dans une tendre charité et avec une véritable cordialité pour toutes mes sœurs et pour les pauvres membres de Jésus-Christ. Ma première, ma principale, ma continuelle pratique sera celle de la sainte présence de Dieu, de l'union avec Jésus-Christ notre Seigneur, de la vie intérieure, de la grâce et de la foi, afin d'animer mes actions, de les rendre toutes dignes de Dieu et de ses éternelles récompenses, par

une vie parfaite et remplie de bonnes œuvres. Pour l'avenir, je m'entretiendrai dans une ferme et inébranlable confiance dans les miséricordes infinies du Père céleste, par notre Seigneur Jésus-Christ, son Fils; me regardant déjà comme sauvée par l'espérance, je ferai toutes mes actions dans cette sainte persuasion qui n'exclut pas la crainte filiale, ni celle d'une épouse qui n'a pas d'autre crainte que celle de déplaire à son époux. Ces résolutions suffiraient pour sanctifier toute carrière, fût-elle d'un siècle entier : je tâcherai de ne m'écarter jamais de ces saintes règles, ni à la vie, ni à la mort. »

Depuis long-temps Julienne contemplait avec joie le terme vers lequel elle avançait, et elle comptait les momens qui retardaient sa délivrance ; elle saluait de loin la terre promise aux justes, et où il lui tardait d'arriver. « Je suis ennuyée de ce monde, écrivait-elle à une de ses sœurs dout elle goûtait la piété ; je voudrais de tout mon cœur en voir un autre, et être rendue dans la maison de mon père céleste. J'apprends que notre chère sœur frappe à la porte : oh! plût à Dieu que j'y pusse entrer avec elle, ou du moins bientôt après! sa situation me fait envie. Pour

un moment de souffrances accompagnées de tant de grâces, une éternité de gloire! quel objet plus digne de fixer nos cœurs? Enfin, consolons-nous, nous ne resterons pas mille ans après celles qui nous précèdent: les premières rendues n'oublient pas les autres, la charité ne le leur permet pas. » C'est avec les mêmes principes de détachement de cette vie, qu'elle répondait aux complimens qu'on s'empressait de lui faire sur sa convalescence, après une de ses maladies. « Je reçois de tout mon cœur les témoignages d'affection du vôtre sur ma nouvelle maladie; elle m'a donné de la consolation, en me faisant entendre qu'il y a dans mon coffre de terre une racine qui le détruira un jour: les petites attaques sont des essais; il en viendra une qui ne manquera point, le coup de grâce arrivera, et je pense qu'il serait déjà arrivé si j'étais bonne; mais Dieu me donne encore un peu de temps pour le devenir. Demandez-lui cette grâce pour moi, je vous en conjure par toute la bonté que vous m'avez toujours témoignée. » Si Julienne aima tout ce qui lui rappelait la pensée de la mort, s'il semblait que son ame refusât toute autre consolation, Dieu n'en permit pas moins qu'elle fût

exercée par la crainte de ses divins jugemens La frayeur qu'elle en avait conçue était si vive, que, quoiqu'elle continuât de souhaiter ardemment la fin de sa carrière, elle avouait qu'elle l'appréhendait plus que jamais. « Je vous prie, disait-elle, de demander à notre Dieu qu'il me fasse la grâce de me bien préparer à la mort; elle s'approche, et je ne la désire pas tant que je la crains, par rapport à ce qui la suit, ayant tant abusé des grâces de mon Dieu. » Cependant, soutenue par le souvenir de son infinie bonté, la confiance dissipait bientôt ses alarmes. « Oh ! qu'il y a de grandes ressources dans la miséricorde de mon aimable Sauveur ! puissions - nous les chanter éternellement ! » Relevée d'une maladie très-grave, et qui dura dix-sept jours, elle en fut si épuisée, et son tempérament si affaibli, que le reste de sa vie ne fut qu'une espèce de langueur. Écoutons-la de nouveau s'exprimer elle-même sur son état, et avec tant de piété, qu'on éprouve de la consolation en répétant ses propres paroles.

« La divine bonté tire des trésors de sa grande miséricorde, de petits, quelquefois d'assez violens assauts de maladie, et m'en fait présent : il en viendra un qui finira mon exil.

Mon Dieu ne me perd point de vue ; tous les jours il me fait de nouveaux dons par l'augmentation de mes souffrances. Je les trouve encore bien légères , eu égard aux énormes péchés que j'ai commis , et pour lesquels je suis infiniment redevable à sa divine justice ; mais entièrement incapable d'y satisfaire sans le secours de son divin amour , demandez-en pour moi une bonne mesure , afin que je puisse en devenir la victime. Il y a chez moi tant de misères, d'amour-propre , qu'il me faut un grand feu pour les consumer... Tout s'affaiblit chez moi, ma pauvre carcasse se ruine ; aidez-moi à en remercier Dieu : j'ai la confiance qu'il me fera la grâce de me purifier de mes crimes par l'infirmité, le reste de mes jours..... L'enflure de mes jambes diminue faiblement; j'espère que mon corps achevera de s'user peu à peu : il est bien décharné ; cependant on me fait compliment sur ma bonne couleur ; mais elle ne m'empêchera pas d'aller bientôt prendre celle de la terre, quand il plaira à notre bon Maître. Priez-le de me faire la grâce de profiter du peu de temps qui me reste à vivre, pour réparer celui que j'ai perdu jusqu'à présent. »

Le 9 février 1744, violemment attaquée

d'un point de côté, elle fut contrainte de se mettre au lit. La maladie qui suivit de près se déclara mortelle. Julienne, dont rien ne troublait la piété, demanda, dès le commencement, les sacremens de l'Église, et s'y disposa avec la plus édifiante ferveur. Munie de ce divin secours, elle s'abandonna avec une double paix au bon plaisir de Dieu; contente de vivre ou de mourir, tout lui était égal. Dans les plus violentes douleurs, aucun trait d'impatience ne lui échappa; l'ardeur de la fièvre ne lui arracha aucune plainte; elle se regardait comme une victime immolée à la volonté de Dieu. « Qu'elle s'accomplisse, disait-elle amoureusement, cette volonté sainte. O divine volonté! soyez ma nourriture! » Les attentions délicates de l'auguste épouse de Louis XV pour sa chère malade, l'empressement de plusieurs femmes de la cour à la visiter, ne diminuèrent pas l'humilité de son cœur. — Voyez-vous, lui dit une personne imprudente, l'honneur que l'on vous fait? — « Oui, répondit-elle, j'en sens tout le prix, et combien peu je le mérite. Je vous avouerai qu'entre les motifs qui me font désirer de sortir de cette vie, un des plus grands est l'estime qu'on m'y témoigne, parce qu'elle

ne m'est point due. Dieu veuille que ce ne soi pas un châtiment : c'est ainsi que je regarde ces sortes d'avantages. »

A mesure que sa fin approchait, une dou ce sérénité répandue sur son visage manifestait au dehors le calme de son ame. Dieu lui ayant conservé la connaissance jusqu'au dernier soupir, elle en profita pour multiplier toujours avec une nouvelle ferveur les actes de conformité à son divin plaisir. Ne pouvant plus articuler, elle demanda par signe une absolution générale. Quoique mourante, elle fit un effort pour se disposer à la recevoir, joignit les mains, et lorsque le curé de la paroisse prononçait les paroles, elle rendit paisiblement à son Créateur son ame innocente, le 13 février 1744, dans la soixante-septième année de son âge, et la quarante-neuvième de sa vocation. Le vénérable M. Conty, supérieur général de l'admirable institut des Sœurs grises, et qui l'avait le mieux connue, laissa, dans l'effusion de ses regrets, échapper ces paroles : « Que c'est une belle ame devant Dieu ! qu'elle était pure et innocente ! Je voudrais être à sa place. »

Les obsèques de la servante des pauvres furent simples comme celles de ses bien-ai-

més, mais honorées par un immense concours de malheureux, dont les uns pleuraient leur mère, et les autres la sage dépositaire de leurs charités. La reine apprit avec une vive douleur la mort de sa vertueuse amie. Elle fit faire son portrait, et répandit d'abondantes aumônes pour procurer à son ame l'application des mérites de Jésus-Christ. O heureuse Julienne! vierge sage, qui, toujours victorieuse du monde et de sa vanité, conservas à ton céleste Époux l'innocence et la justice de ton baptême, tu pus encore, les mains pleines de bonnes œuvres, lui présenter les fruits des plus excellentes vertus!

Mais quelle leçon nous donne ta vie, consacrée toute entière au soulagement et à la consolation des membres souffrans de Jésus-Christ! Quelles leçons d'un autre genre, mais non moins salutaires, nous fournit cette même vie, accablée d'infirmités, et te réduisant si fréquemment à la nécessité de reposer sur le lit de douleur! Épouse de Jésus-Christ, je m'approche, je m'agenouille sur ta tombe, j'ose interroger tes cendres, et aussitôt elles me répondent: Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. Voici un langage étonnant pour le monde, accoutumé

à juger du bonheur par la joie qu'on ressent des plaisirs auxquels on se livre. Sous tous les rapports, les maximes de Jésus-Christ sont contraires à celles du monde; c'est dans les larmes que le divin Maître place le bonheur, et ainsi fut heureuse la servante du Seigneur dans celles qu'elle répandit, dans celles qu'elle essuya. C'est à de telles larmes qu'il promet une abondante consolation: au contraire, il dévoue au malheur ceux qui sont dans la joie et dans les ris, et il déclare qu'ils seront un jour dans les gémissemens et dans les pleurs. Il ne faut pas croire que toutes sortes d'afflictions soient comme le prélude du bonheur. « C'est, dit le grand Apôtre, la tristesse selon Dieu, qui, étant une partie de la pénitence, nous conduit au salut; » mais il y a, selon lui, une tristesse du siècle qui donne la mort; cette tristesse, selon Dieu, qu'il nous commande, et qui est celle dont parle Jésus-Christ, consiste principalement en deux choses.

En premier lieu, c'est toujours de leur source que nos larmes tirent leur prix. En examinant avec les yeux de la religion et nous-mêmes et tout ce qui nous environne, que de sujets n'avons-nous pas de nous affliger bien plus que l'innocente vierge, qui ne vécut que

pour la piété et pour la charité ! Si nous ramenons nos idées sur le passé, que de péchés à déplorer, que de grâces perdues, que d'occasions de salut manquées, que de moyens de sanctification négligés à regretter ! Si nous pensons au présent, que d'imperfections, que de faiblesses en nous ! quelle énorme disproportion entre notre pénitence et nos fautes ! quelle malheureuse fragilité nous expose sans cesse au danger d'en commettre ! Si nous portons nos pensées dans l'avenir, quelle terrible incertitude sur notre sort ! quelles affreuses terreurs ces pensées doivent nous inspirer sur ce que nous deviendrons, sur ce que nous avons été, et sur ce que nous sommes ! N'avons-nous pas à partager les douleurs dont l'Église, notre mère, est continuellement accablée par les blasphèmes de l'incrédulité, par les calomnies de l'hérésie, par les divisions du schisme, par la conduite criminelle d'un grand nombre de ses enfans ? Pleurons sur tous ces désordres, pleurons amèrement, ce sont là les larmes que Dieu agrée et récompense.

En second lieu, les afflictions que nous causent les maux temporels peuvent aussi nous obtenir les faveurs divines mais il y a cette

différence entre les larmes que répand la religion et celles que verse la nature, que les premières sont des principes de bonheur, et que les secondes le deviennent par nos dispositions. Les maux que Dieu nous envoie sont pour nous ce que nous les faisons. La perte des biens, de la santé, des amis et des proches; les privations, les regrets, les affronts, les violences, les tribulations, en un mot, de tout genre, dont cette vie est semée, font couler de nos yeux des pleurs légitimes; la religion ne les condamne pas, mais elle nous apprend à les sanctifier; elles nous rendront heureux si nous supportons avec résignation les maux qui les causent, si nous les offrons à Dieu, si nous les souffrons en esprit de pénitence, si, en nous séparant des biens créés, cette sainte violence en détache notre cœur et l'unit à Dieu avec plus d'intimité. Il ne nous est pas défendu de nous en attrister, mais il nous est recommandé de ne pas nous en attrister comme ceux qui sont privés de nos espérances. Au sein de nos douleurs, pensons aux consolations que Jésus-Christ promet; cette attente sera déjà une consolation ; elle adoucira nos maux, rendra nos chagrins moins amers, et le joug qui nous fut imposé

beaucoup plus léger. Mais ce n'est point sur cette terre maudite de Dieu, dans cette vallée de désolations, que nous devons espérer cette pleine et entière consolation que Jésus-Christ promet ici aux affligés; ce sera lorsque l'Agneau qui siége sur son trône les aura conduits aux sources de la vie, qu'il essuiera toutes leurs larmes; ce sera dans la nouvelle Jérusalem, dans la cité sainte, dans le tabernacle où Dieu rassemblera les hommes pour habiter avec eux, qu'il n'y aura plus ni mort, ni deuil, ni cri, ni douleur, parce que tout ce qui existait de maux aura disparu.

PRATIQUE.

Les saintes œuvres, la noble simplicité, l'humilité profonde, et les longues souffrances de Julienne Jouvin me font prendre les résolutions suivantes : la première, de ne chercher le bonheur que dans l'inestimable avantage d'être utile à mes frères ; la seconde, de préférer à tout une vie obscure, pauvre, méprisable même aux yeux de ces vains amateurs du monde, les aveugles et coupables ennemis de la croix de Jésus-Christ.

JEAN BESSARD,

PAYSAN DE STAINS, PRÈS SAINT-DENIS,

ÉCÉDÉ L'AN DE JÉSUS-CHRIST 1752.

Précis de ses vertus, extrait d'une Lettre d'un curé de Paris à un de ses amis. Seconde édition, par M. Brûté, curé de Saint-Benoît, chez Guillaume Desprez, en 1759.

Jean Bessard naquit à Stains, près Saint-Denis, le 26 mai 1666, d'une famille établie dans ce village depuis trois cents ans. Son père était vigneron. A peine Jean fut-il sorti de la première enfance, que le vénérable pasteur de sa paroisse, remarquant en lui des dispositions extraordinaires, non-seulement à l'étude, mais plus encore à une rare piété, se chargea de l'élever. Tel qu'un autre Samuel, l'enfant de bénédiction grandit à l'ombre du sanctuaire. Son père adoptif le faisait servir à l'autel, et déjà il y portait cet air de recueillement et de modestie qui fit présumer de bonne heure les sublimes vertus dont le

Ciel devait orner son ame. Bientôt il devint l'ami de M. Chevalland, ecclésiastique aussi savant que vertueux, habitant la ville de Saint-Denis.

Ce digne prêtre, dont la mémoire a été long-temps en bénédiction dans cette ville, voulut mettre un soin particulier à former à la plus haute piété un jeune homme en qui il considérait que l'esprit de Dieu résidait, et qui n'avait encore participé en rien à la corruption du siècle. Ce ministre selon le cœur de Dieu attendait avec impatience les dimanches et fêtes, parce qu'il était assuré que Jean Bessard viendrait après l'office de la paroisse, et qu'il pourrait, en lui faisant raconter ce qu'il avait fait dans la semaine, admirer les miséricordes de Dieu sur ce jeune homme. A cette nouvelle école, le bon villageois apprit à marcher dans les voies de la pénitence, du renoncement à soi-même, et de la vie crucifiée qui fait les saints : sans cesse occupé de Dieu, il en parlait avec autant d'onction que de dignité.

Parvenu à l'âge de trente ans, il commença à réunir chez lui, tous les dimanches après l'office, plusieurs habitans de sa paroisse, avec l'agrément de son pasteur; il n'eut d'au-

tre vue que d'empêcher une partie des gens du village de se livrer à l'intempérance, de faire des promenades dangereuses quelquefois pour l'innocence, d'employer leur temps à des jeux dans lesquels la colère pouvait les entraîner à offenser Dieu. Le curé de Stains, non-seulement approuva le zèle de son paroissien, il voulut même assister à ses instructions, se félicitant de l'avoir dans son troupeau, et disant que ses paroissiens ne connaissaient pas le prix du trésor qu'ils possédaient dans la personne du vertueux paysan, et que sans doute ils baiseraient les traces de ses pieds, s'ils savaient tout ce qu'il valait et tout ce qu'il était capable d'obtenir pour eux du Seigneur. Encouragé par ce guide respectable, il faisait des conférences simples, instructives et touchantes; il commençait cet exercice par la lecture de l'Évangile, en tirait de courtes réflexions. L'onction de ses discours attendrissait toujours les ames naïves de ses auditeurs, et parvint à inspirer à la jeunesse de ce canton une piété si admirable, que des missionnaires ne purent résister au désir de voir et d'entendre cet apôtre des petits et des simples : ils l'écoutèrent avec autant de plaisir que d'édification, et en s'éloignant

de Stains, où ils étaient venus annoncer la parole divine, ils déclarèrent que Jean Bessard était vraiment le ministre des miséricordes de Dieu sur cette paroisse.

On admirait également, en l'écoutant, et la richesse de ses pensées, et la justesse de ses expressions toujours à la portée de son auditoire, sans rien perdre de leur dignité. Les villageois, en le quittant, se disaient aussi : « Notre cœur n'était-il pas embrasé tandis qu'il nous parlait ? »

Depuis plusieurs années il avait cessé de développer l'Évangile, parce que quelques personnes lui avaient fait naître des scrupules sur ce qu'il se mêlait d'expliquer l'Écriture-Sainte; mais comme il voulait continuer d'être utile, il se borna à faire une lecture dans les œuvres du Père Louis de Grenade. Il est difficile de concevoir avec quelle netteté et quelle précision il en recueillait les traits les plus intéressans, pour en faire de justes et d'utiles applications. Il s'interrogeait quelquefois, lui-même sur les endroits qui avaient besoin d'être traités pour devenir plus intelligibles à ceux qui l'écoutaient, et il répondait d'une manière toujours courte et satisfaisante ; il s'était tellement familiarisé

avec la lecture des Livres saints, qu'il en savait les principales histoires, et il se faisait un devoir d'en rapporter toujours quelques-unes, pour proposer des modèles de conduite.

Il avait tapissé sa pauvre chambre d'images, qui étaient comme un livre de maximes, et il prenait prétexte des demandes qu'on lui faisait sur les objets qu'elles représentaient, pour discourir avec une éloquence sans art, qui faisait effet sur le cœur des personnes les plus simples et les plus bornées. On peut dire de lui qu'il accomplissait à la lettre cette leçon de l'apôtre saint Paul : « Si » quelqu'un, disait-il aux premiers fidèles, » veut parler à ses frères, qu'il ne parle que » le langage de Dieu. » Mais où donc cet homme simple avait-il puisé tant de lumières ? au pied de la croix de Jésus-Christ ; elle avait été pour lui un livre toujours ouvert, et les trésors de science qu'avaient recueillis de cette source féconde les Bernard, les Thomas d'Aquin, et tant d'autres saints, le Seigneur avait bien voulu les lui communiquer d'une manière qui fût proportionnée à son état et à l'usage qu'il voulait qu'il fît de ses connaissances.

M. de Vintimille, archevêque de Paris, sut

que Jean Bessard instruisait les habitans de Stains tous les dimanches ; il approuva son zèle, et l'exhorta à continuer. « Allez, lui dit-il, on m'a rendu compte de vos bonnes œuvres; je les approuve, et je vous autorise à continuer vos petites conférences. » Beaucoup de personnes de la première qualité voulurent les entendre et en sortirent très-édifiées. Le nonce lui-même s'y rendit, et il admira les talens du pauvre vigneron ; il ne cessait d'en parler avec éloge.

Bessard s'était imposé l'obligation de visiter tous les malades de son village ; et dans l'espace de quarante ans, il en mourut très-peu dont il n'eût adouci et consolé les derniers instans. L'Écriture-Sainte, dont il s'était nourri, lui fournissait un fonds inépuisable d'exhortations les plus propres à rendre aussi paisible que méritoire le passage redoutable du temps à l'éternité ; et les mourans, lorsqu'il approchait de leur lit funèbre, croyaient voir descendre du ciel un ange consolateur ; tous voulaient expirer entre ses bras, pleins d'espoir que cet ami de Dieu allait les conduire dans son sein.

Il partageait ainsi ses jours entre les œuvres de la plus parfaite charité et le travail,

ou la prière, qui faisait ses délices. A peine, dans l'oraison, s'était-il rappelé d'une manière plus spéciale la présence du Seigneur, qu'il entrait dans une sorte de ravissement qui durait plusieurs heures; aussi était-il difficile de peindre avec plus de feu le bonheur attaché à une piété solide, et les douceurs que goûte l'ame chrétienne dans la fréquentation des choses saintes.

Il pouvait parler avec confiance des trésors dont doivent être enrichies les ames qui participent aux sacremens de l'Église; il avait à cet égard une expérience qui lui fournissait les motifs de la reconnaissance la plus vive. Convaincu qu'on ne peut se soutenir dans la pratique de la piété si l'on s'éloigne des canaux de la vie spirituelle; qu'il n'y a que le pain des anges qui donne la force de marcher d'un pas ferme jusqu'à la montagne de Dieu, il s'était accoutumé depuis très-long-temps à communier tous les dimanches et fêtes, et il communiait encore dans plusieurs circonstances, à des jours particuliers. Il sortait de la table du Seigneur, les yeux baignés de larmes; souvent ses soupirs attestaient son impuissance pour répondre à l'amour dont son Dieu lui donnait les preuves les plus gran-

des en l'admettant à sa table sainte; alors il lui protestait, comme l'épouse des Cantiques, que la vivacité de l'amour allumé dans son cœur lui occasionait, comme à elle, le regret de ne pouvoir l'aimer davantage. Il était quelquefois plus de deux heures à faire son action de grâces : les jours ouvrables elle était plus courte, parce qu'il retournait après la Messe à son travail, et c'était en travaillant qu'il la continuait. Il était ordinairement sans livre pendant le temps de cette action de grâces; c'était son cœur seul qui parlait; rarement il remuait les lèvres, et quand il prononçait quelques paroles, ce n'étaient que de rapides élévations vers Dieu. Il se préparait à ses communions par le sacrement de Pénitence; mais tandis que profondément humilié aux pieds du prêtre, il protestait qu'il était indigne de la grâce de l'absolution, son repentir, sa contrition des fautes légères qu'il accusait, devenaient pour lui une source inépuisable de grâces. Non-seulement par la pratique fréquente des sacremens, il se montrait un chrétien fervent, mais encore par la prière il avait obtenu les grâces les plus abondantes. Chose admirable dans un humble et pauvre villageois, que ces progrès dans la

science de l'oraison. Cette sorte de prière, que l'Église appelle Oraison mentale, consiste particulièrement à porter toutes ses pensées vers Dieu, à diriger vers lui toutes les affections de son cœur ; elle est entre Dieu et l'homme un commerce d'intimité et d'amour : la créature s'élève jusqu'à son Dieu ; Dieu s'abaisse jusqu'à sa créature ; elle expose ses besoins à Dieu, elle le remercie de ses grâces, elle lui rend compte de ses progrès ou de ses affaiblissemens dans la piété. Cette prière est celle à laquelle s'étaient particulièrement dévoués ces premiers solitaires qui ont édifié l'Église de Jésus-Christ. Saint Augustin, en nous parlant de leurs prières, dit qu'elles n'étaient que des traits enflammés qu'ils lançaient vers le ciel. Ce genre d'oraison est un don de Dieu qu'il n'accorde pas à tous les chrétiens, et ce don devient ordinairement, pour ceux qui en sont honorés, un fonds intarissable de grâces, de faveurs et de consolations. Il y a une multitude de très-excellens livres sur cette matière ; Jean Bessard en avait lu quelques-uns, il savait presque par cœur l'ouvrage de Jean Aumont, paysan de Montmorency, décédé en odeur de sainteté, et avait médité les différens trai-

tés de sainte Thérèse sur l'oraison : mais ce qu'il avait le plus étudié, c'était son propre cœur, et il en tirait ordinairement le sujet de ses demandes et l'expression des désirs de tendre à la perfection, que Dieu lui avait inspirés. Il en était si occupé, qu'il n'était aucun instant où il perdît de vue la nécessité de devenir un saint. Il ne s'était pas plus tôt mis en la présence du Seigneur pour le prier, que dès lors il semblait n'être plus à lui. Anéanti sous les yeux d'un Dieu que la foi lui rendait, pour ainsi dire, visible, il demeurait plusieurs heures dans une espèce de ravissement. Il est arrivé souvent à des personnes de l'interroger sur les fruits qu'il tirait de son oraison, et alors il répondait comme le Prophète : « O mon Dieu ! que vous êtes » bon à ceux qui vous aiment ! et qui pour- » rait comprendre combien sont grandes les » consolations que vous répandez dans leurs » cœurs ? » Il avait encore pris pour lui ce commandement de l'Esprit saint : *Il faut cacher scrupuleusement le secret du prince ;* et voilà pourquoi il disait quelquefois à ceux qui lui demandaient ce qu'il gagnait à se tenir si long-temps aux pieds des autels : « Ah ! vous ne savez pas tout ce qu'éprouve le cœur

de l'homme, quand il se répand devant son Dieu. » Ce qui est certain, c'est qu'à Paris, de saintes ames, auxquelles il rendait compte des faveurs qu'il recevait du Tout-Puissant, ont déclaré qu'il éprouvait dans ses oraisons les impressions les plus sensibles de la grâce, et qu'il y obtenait ces yeux intelligens de la foi, que le grand Apôtre souhaitait aux premiers fidèles. Les autels du Seigneur n'étaient pas les seuls témoins de la ferveur de son oraison; toujours occupé de la présence de Dieu, il priait partout; dans les campagnes, travaillant à la terre, il était aussi recueilli que dans la maison du Seigneur, ou dans l'intérieur de sa chambre : il avouait avec simplicité que la terre même, quand il la cultivait, lui fournissait les sujets les plus abondans d'oraison. Il ne faut pas croire, au reste, qu'il ne fût occupé que de lui seul dans sa prière; les besoins des paysans de Stains lui étaient aussi présens que les siens, et il priait pour eux avec la confiance de leur obtenir les grâces qu'il sollicitait, ou pour déterminer leur conversion, ou pour parvenir à faire entr'eux des réconciliations; car tout le village de Stains put certifier que personne n'était divisé qu'il ne se fît un devoir de

procurer la paix, soit entre les époux et les épouses, soit entre les parens et leurs enfans, soit entre les maîtres et leurs domestiques. Quand il était appelé pour rétablir l'union, on eût dit que c'était lui seul qu'il regardait comme coupable; et il n'était aucun moyen qu'il ne fût disposé à prendre pour faire régner la charité dans les cœurs. Au reste, sa seule présence n'eût pu produire que les plus heureux effets. Tout le monde était prévenu en faveur de son mérite; on l'avait vu croître en grâce, en sagesse et en science; il n'y avait personne qui pût lui reprocher le moindre écart; la pureté de ses mœurs était irréprochable; jamais sa bouche ne proférait une parole équivoque. Pouvant se marier avantageusement, il avait préféré de suivre le conseil évangélique à tous les biens qu'on eût pu lui proposer: il avait toujours mené une vie indigente et laborieuse. Quoiqu'il eût hérité de peu de chose, il se contentait du fruit de son travail, ne vivait que de lait, de pain et d'une petite quantité de vin; c'est sans doute à cette vie sobre et si réglée qu'il dut sa longue carrière. Mais bien que, d'après son cœur, il fût toujours demeuré pauvre, il n'en était pas moins le bienfaiteur du

village de Stains, par les abondantes aumônes dont on lui donnait la distribution. En 1740, il obtint à Paris des secours considérables. Il joignait à l'esprit le plus intérieur, à une charité sans acception, à une humilité profonde, à un amour constant de l'obéissance, des souffrances et des humiliations, l'exactitude la plus assidue à remplir ces devoirs si chers et si sacrés que nous imposent tout à la fois la Providence et la nature. Déjà parvenu lui-même à une grande longévité, il ne voulait céder à personne le bonheur de rendre à sa mère les soins continuels qu'exigeait son âge avancé; et toujours il s'acquitta de ce devoir avec le respect le plus profond et la plus vive tendresse, jusqu'à ce qu'il la perdit âgée de quatre-vingt-quinze ans.

Tant de vertus ne pouvaient manquer d'inspirer la confiance : aussi le consultait-on très-souvent, sûr que ses conseils seraient dictés par la sagesse. Plusieurs personnes demandèrent à Bessard le parti qu'elles devaient prendre dans une consultation publique, relative à des différends élevés entre un ecclésiastique et un évêque. « Celui du silence, répondit-il; Dieu ne vous demandera pas compte de ce qui ne vous regarde nullement. »

Cet homme de Dieu savait qu'il faut aux habitans de la campagne des pratiques extérieures pour animer leur piété; que, s'il est des vérités sublimes qui peuvent soutenir les savans, il faut encore aux simples des cérémonies, des associations qui les engagent à des devoirs de religion, dans certains temps et à certains jours. Eh! qui n'est pas simple, qui n'est pas peuple, qui n'a pas des sens susceptibles d'émotion dans la célébration, dans la commémoration des mystères du christianisme? C'est ce qui le détermina à proposer aux paroissiens de Stains d'entrer dans la confrérie du Sacré Cœur. Il choisit par prédilection cette confrérie, parce qu'elle lui paraissait plus propre que toute autre à remettre sous les yeux des chrétiens l'amour infini de Jésus-Christ pour les hommes. On vit alors l'église des dames de Saint-Chaumont remplie des bons villageois de Stains; et aux fêtes consacrées au Sacré Cœur, Bessard à leur tête, les conduire tous à la table de Jésus-Christ, et les reconduire à Stains dans le silence et le recueillement. Les jours destinés à adorer le Cœur de Jésus, le modèle des cultivateurs se rappelait toujours cette belle pensée de saint Augustin, que *le côté de Jésus-*

Christ avait été ouvert pour nous procurer un chemin jusqu'à son cœur, et y apprendre jusqu'où il avait porté son amour pour les hommes.

Parce qu'il avait reçu le nom de Jean à son baptême, il disait avoir contracté une obligation particulière de regarder la sainte Vierge comme sa mère. Il avait appris qu'on ne mérite la protection de cette Mère tendre, qu'autant qu'on s'efforce d'imiter ses vertus; et celle qu'il avait résolu de ne jamais perdre de vue, c'était son amour de la retraite et du silence; c'était son obéissance prompte, sa pureté de cœur, son humilité profonde, sa méditation continuelle des paroles de Jésus-Christ, son attrait pour les souffrances et les humiliations. Il ne parlait jamais de Marie qu'avec un profond respect. Il fut le ministre dont Dieu se servit pour arracher au monde plusieurs jeunes filles qui se consacrèrent à la vie religieuse; et plusieurs autres restées dans le monde, assuraient que c'était surtout en leur proposant, dès l'enfance, l'auguste Marie pour modèle, qu'il les avait fixées pour toujours au service de Dieu. Il avait encore une dévotion particulière pour les saints anges; et il avoua plus d'une fois que, s'il avai

pris de bonne heure la résolution de veiller continuellement sur toutes ses voies, c'est qu'il ne se serait jamais pardonné de faire, sous leurs yeux, ce qu'il n'eût pas voulu faire devant aucun homme.

Jean Bessard avait près de six pieds; à force de travailler à la terre, ses genoux s'étaient pliés, et son dos s'était voûté, de sorte qu'il ne paraissait qu'un homme d'une stature ordinaire. Il portait la chape tous les dimanches et fêtes; et alors, obligé malgré lui de se redresser, il avouait qu'il lui en coûtait beaucoup pour se tenir un peu plus droit qu'à l'ordinaire. Une vie si remplie de bonnes œuvres approchait de son terme, et le juste avançait toujours dans les plus intimes communications avec le divin Maître. Eh! comment ce Dieu de miséricorde et d'amour, ce Dieu des petits et des simples, se serait-il caché à une ame aussi belle et aussi humble? Chaque fois que Jean Bessard se mettait en oraison, il se défiait de lui-même; jamais il ne faisait sa prière avec plus de satisfaction, que lorsqu'en la commençant, les premières pensées lui inspiraient en la présence de Dieu un vif sentiment de ses misères, de sa pauvreté et de ses infidélités à son service. Il n'en fal-

lait pas davantage pour lui donner la confiance la plus parfaite; il commençait dès lors son invocation, en disant, avec le Prophète : « Voyez, Seigneur, jetez des regards » de compassion sur moi, parce que je suis » pauvre et sans appui sous vos yeux. »

L'excellent vieillard, dans quelque situation qu'il se trouvât, quelque peine, quelque contre-temps qu'il ressentît, conservait toujours une paix, une égalité d'ame, et dans tout son extérieur une sérénité qui était le témoignage d'une bonne conscience. Il avouait avec la candeur des saints, qu'il s'était si fort accoutumé à faire la volonté de Dieu, qu'il n'éprouvait aucune difficulté pour s'y soumettre dès qu'elle se manifestait.

Enfin, le Rémunérateur suprême voulut couronner des vertus qui avaient été si longtemps l'admiration des bons bergers de Stains. Leur père commun, venu à Paris à la fin de novembre 1752, pour y voir un de ses neveux, mourut à quatre-vingt-quatre ans dans cette métropole, après six jours d'un plus grand affaiblissement, le 2 décembre suivant, muni des sacremens de l'Église, et regardant la mort comme un gain, la voyant venir avec confiance, et chantant, près d'ex-

pirer, le cantique de sa délivrance et de sa liberté. Ses restes furent déposés dans le cimetière des Saints-Innocens, et Stains ne pouvait se consoler d'être privé des dépouilles d'un homme que Dieu avait donné dans sa miséricorde à ce village, pour en être l'édification et l'ange tutélaire.

Mes frères bien-aimés, rendons de vives actions de grâces à notre Dieu, qui daigne, dans des temps aussi corrompus que les nôtres, manifester des saints, et les choisir parmi les simples et les pauvres, plutôt que parmi les riches et les savans. Il veut ainsi nous apprendre que les pauvres sont une portion privilégiée de son troupeau, et que nous leur devons soins, amour et respect. Mais quel homme, quel chrétien, quel serviteur de Dieu, que ce saint vieillard, la merveille de sa contrée! En le contemplant, ne nous dirons-nous pas à nous-mêmes ce que saint Augustin disait à son ami Alipe, quelques jours avant sa conversion? Il était avec lui à la campagne; un officier vint les voir, et, en s'entretenant avec eux, il fit tomber la conversation sur un nombre considérable de traits de la vie de saint Antoine, et de quelques pieux solitai-

res. Saint Augustin n'eut pas plus tôt entendu ce récit édifiant, qu'il s'écria : « Où en sommes-nous ? que pensez-vous de ce que vous venez d'entendre? Des ignorans s'élèvent et ravissent le Ciel; et nous, avec toute notre science, nous croupissons dans la chair et le sang! Est-ce qu'ayant honte de marcher sur les traces de gens qui ont la gloire de nous avoir prévenus, nous ne rougirons point de n'avoir pas aux moins le courage de les suivre? » O ineffable parole de Jésus-Christ, *que le Père céleste se plaît souvent à manifester aux simples des vérités qu'il cache ordinairement aux sages et aux savans du siècle*, que tu t'es merveilleusement accomplie dans la personne de Jean Bessard! Mes bien-aimés, il avait découvert dans nos saints mystères un grand nombre de vérités cachées, et plusieurs personnes d'un rare mérite auraient dit de lui ce que saint Arsène disait d'un saint moine : « Je ne sais pas encore l'alphabet de ce vieillard. » Combien de personnes éclairées, ayant eu occasion de voir et d'entretenir Bessard, répétaient, en le quittant, que cet homme si simple en apparence, était un autre saint Macédoine, et que, si les premiers pasteurs l'eussent con

nu, ils se seraient conduits à son égard comme saint Flavien s'était conduit à l'égard de ce vénérable solitaire. L'histoire ecclésiastique nous apprend que saint Macédoine fut ordonné prêtre sans avoir fait d'autre étude que celle de la piété, et que saint Flavien fut inspiré pour honorer du sacerdoce un homme qui, depuis plus de quarante ans, était l'édification de l'Église. Mais quelle gloire immortelle pour la religion, qui seule forme, des êtres les plus simples, les plus ignorans en apparence, des apôtres et des guides éclairés qui conduisent les peuples dans la voie du salut !

PRATIQUE.

A l'école du pauvre et si vertueux Jean Bessard, je forme les résolutions suivantes : 1.° de préférer la vertu à tout sur la terre, et de regarder comme le vrai héros, comme le véritablement grand homme, le chrétien le plus pieux, eût-il reçu le jour sous le chaume de l'indigence. 2.° Quelque étrangère que soit ma profession au sublime état du sacerdoce, je m'associerai constamment à ses combats, en défendant avec force, mais avec prudence, la cause de la religion. 3.° Je ne me

regarderai jamais dispensé, quelle que puisse être ma médiocrité, ma détresse même, de soulager le malheureux, et sous ce point de vue, de rappeler toujours à mon esprit et à mon cœur le compatissant Bessard, à côté de la pieuse veuve de Sarepta et de la bonne veuve de l'Évangile

MARC - ANTOINE BONNET,

DÉCÉDÉ L'AN DE JÉSUS-CHRIST 1780.

Précis de sa Vie, extrait de Mémoires authentiques sur la vie et la mort du serviteur de Dieu.

Marc-Antoine Bonnet, né de pauvres cultivateurs, à Aubagne, petite ville voisine de Marseille, le 8 décembre 1714, donna de bonne heure des marques de la piété tendre et solide qui devait un jour le rendre si recommandable aux yeux de Dieu et des hommes. Accoutumé dès son enfance à ce dénûment qui réduit l'indigent à manger son pain à la sueur de son front, il se vit bientôt orphelin par la mort de son père ; sa mère s'étant remariée, lui donna dans son nouvel époux un tuteur fâcheux et qui lui fit endurer divers genres d'épreuves : une fois, entr'autres, qu'une plaie à la jambe l'avait retardé dans ses travaux, cet homme grossier l'accabla de reproches et d'injures ; le jeune Bonnet ne répondit à ces dures paroles que

ces mots : « La patience est une des plus gran- » des vertus de la vie. »

La sienne, exercée par des contradictions soutenues avec constance et générosité, devint en lui comme la plus heureuse habitude. Le courageux athlète joignit des mortifications volontaires à celles que la Providence lui avait ménagées, et il ne tarda pas à trouver ainsi le secret trop peu connu de transformer la nécessité en mérite et la peine en délices. Né avec un tempérament vif et irascible, il se maîtrisait d'une manière étonnante dès ses premières années. Un jour, entraîné par un mouvement d'impatience à chasser à coups de pierres des animaux qui ravageaient le jardin de sa mère, il s'arrêta tout-à-coup, laissa tomber les pierres, comme pour se reprocher cette sorte d'emportement.

Il eut pour occupation, au sein de sa famille, de porter à Marseille des fruits et des légumes. Ces courses continuelles l'exposaient à entendre des propos dangereux. Il préféra donc s'éloigner de toute dissipation et entrer dans un atelier. Là, son maintien édifiant, son air modeste et recueilli, le rendirent l'objet des railleries des jeunes apprentis et des

sarcasmes des autres personnes de son état. Il supporta gaîment ces contradictions, et un mot innocemment piquant et mêlé d'un sourire désarmait souvent les plaisans et lui gagnait leur suffrage. Déjà s'échappaient de la bouche de ce jeune serviteur du Très-Haut, à peine alors parvenu à sa quinzième année, de ces admirables maximes qui signalent tout à la fois et le vrai esprit de Dieu et la simplicité du cœur. Il voyait l'Aveaure grossie par les pluies se précipiter comme un torrent, et il dit: «L'Aveaure remontant tout-à-coup sur Garlaban, m'étonnerait moins que la rencontre d'un amant parfait qui n'aspire qu'à Dieu continuellement: peu de chrétiens, ajoutait-il, cherchent Dieu; le nombre de ceux qui le cherchent bien est encore plus petit.» Libre, à la mort de sa mère, de suivre son attrait pour la solitude, Marc-Antoine consulta le Seigneur, et puis distribuant son modique héritage entre ses proches, il entra dans l'établissement des Ermites cultivateurs de Saint-Hilaire, près Saint-Maximin; c'est surtout de ce moment jusqu'à la fin de ses jours, que Bonnet va nous présenter l'image fidèle d'un parfait chrétien : n'est-ce pas, en effet, celui qui se soutient au mi-

lieu des plus grands pécheurs sans indignation ; qui rivalise de zèle et de sacrifices avec les plus généreux disciples de Jésus-Christ ; qui, au milieu des esprits les plus difficiles, s'offre sans émotion ; au sein des pauvres et des enfans, sans ennui ; parmi les malades les plus rebutans, sans dégoût ; sous le poids de rudes et continuelles épreuves, sans alarmes ; parmi les scandales publics, sans se scandaliser jamais ? Enfin, n'est-ce pas celui qui, fortifié de l'exemple du Père céleste, sait comme extraire du mal d'autrui l'occasion et l'exercice du bien qu'il se propose d'opérer ? Toutes ces scènes éparses dans la vie des vrais imitateurs du Dieu sauveur du genre humain, sont précisément celles que remplira successivement ce bon villageois, qu'on peut nommer le précurseur du bienheureux Labre. Ces saints anachorètes, auxquels il s'unit, partageaient, à l'imitation des pères du désert, leurs journées entre la prière et les travaux de la campagne. Ils n'admettaient dans leur société que des hommes d'une santé robuste et d'une vertu reconnue. Celle du pieux jeune homme fut, pendant son noviciat, éprouvée de mille manières. On lui réservait les services les plus dégoûtans.

A peine avait-il achevé un long et pénible ouvrage, qu'on l'assujettissait à d'autres plus pénibles encore. L'heure des repas était précisément celle que l'on choisissait pour lui prescrire quelque nouveau devoir à remplir ; rien ne fut capable d'ébranler sa constance, et ses supérieurs convinrent que la perfection à laquelle il s'élevait était en quelque sorte désespérante pour ses confrères les plus fervens ; on ne l'appelait que le frère mort, parce qu'on n'apercevait jamais d'impression vive dans ses sens. Son visage était toujours serein et son maintien toujours égal. Ses manières exprimaient la déférence, sa bouche ne proférait que des paroles de paix et d'édification. Affable et le cœur ouvert à tout le monde, tel il fut alors, tel il se montra toute sa vie. Comme on était en temps de guerre, des soldats autrichiens le surprirent en route, l'arrêtèrent comme espion et le retinrent toute la nuit ; il leur parla, mais avec tant d'onction, de la magnificence des astres, de cette sorte d'armée du Roi des rois offerte à leur admiration, qu'après en avoir été traité amicalement, il fut mis en liberté dès la pointe du jour, et même avec des témoignages d'estime et de regret. Rendu à son mo-

nastère : N'avez-vous point craint d'être pendu, lui dirent les solitaires ? « Je n'ai pas été assez heureux, répondit-il, pour souffrir comme notre bon Maître ; j'ai, au contraire, éprouvé qu'un chrétien trouve des amis partout. »

Une seconde communauté d'ermites ayant été établie peu après à Saint-Pierre-les-Aubagne, par les soins du vertueux de Belsunce, évêque de Marseille, Bonnet fut choisi pour en gouverner le noviciat ; et combien ne se montra-t-il point capable de remplir cette fonction importante ! Doué d'une conception claire, d'un jugement droit et d'un fonds inépuisable de bon sens, il savait presque par cœur l'Evangile et l'Imitation de Jésus-Christ ; avait souvent entre les mains l'Ecriture-Sainte, Grenade, Rodriguez, Saint-Jean Climaque, Fleury, et Fénélon qu'il appelait son maître d'études. Soit lumière naturelle, soit instruction, soit connaissance acquise à l'école d'une raison humble, éclairée par la foi, au pied du crucifix, il était en état de donner des conseils aux hommes les plus éclairés. Mais frappé de l'étendue des devoirs qui lui étaient imposés, il mit toute son application à les remplir avec soin. Joi-

gnant l'exemple aux leçons, il paraissait toujours à la tête de ses élèves, soit dans les heures consacrées à la prière, soit dans celles désignées pour les travaux champêtres ; et s'acquittait avec autant de ferveur que de zèle de ces divers exercices. Il était aisé de voir dans son ardeur pour le travail, qu'il cherchait plutôt la souffrance que l'action. Fendre des rochers, aplanir des chemins raboteux, défricher une terre ingrate, telles étaient pour lui les recherches d'une vie volontairement pénible. On l'a vu, sous prétexte de faire admirer la structure d'un chardon, l'arracher violemment et le serrer dans sa main, se faisant ainsi un jeu, disons même une sorte de volupté, de sa douleur.

Le prix du temps l'affectait vivement : dans ses discours, il s'attachait à démontrer les dangers de l'oisiveté et à faire sentir combien sont immenses les trésors de mérite attachés aux peines endurées pour celui qui a régné par la croix. Le serviteur de Dieu passa plusieurs années à Saint-Pierre-les-Aubagne, répandant la bonne odeur de Jésus - Christ dans le voisinage, et retraçant aux yeux de ses confrères et de ses élèves les vertus des Hilarion et des Antoine. Lorsqu'il eut formé

un nombre suffisant de sujets pour remplir les vues de son évêque, de nouveaux ordres le transportèrent dans un ermitage isolé auprès du Bausset. Là il fut sans relâche assailli d'infirmités corporelles; pendant plus d'une année qu'il habita cette solitude, il n'en sortait que pour se rendre à l'église paroissiale, ne possédait rien, ne demandait rien, et ne recevait qu'à regret ce que la charité des fidèles lui présentait. Une plaie incurable à la main droite l'obligea de se faire transporter à l'Hôtel-Dieu de Marseille, pour subir l'amputation devenue indispensable par la nature du mal. Comme on voulait, au moment de l'opération, lui attacher le bras, il s'y opposa en disant: « *J'espère que celui qui donne la force aux martyrs ne m'abandonnera pas.* » L'opération fut lente et douloureuse, mais ne lui arracha pas un soupir; il semble que le Dieu tout-puissant voulut récompenser même ici-bas cette constance intrépide; avec son poing droit coupé et l'usage d'une seule main, ses compatriotes, pleins d'un sentiment d'admiration, le virent écrire parfaitement, tailler les plumes, battre le briquet, coudre les souliers et le linge, se servir de la hache,

creuser seul et vider un puits très-profond, descendant et montant sur des échelles de corde, abattre des rochers, construire des murailles, extraire toutes les pierres de son champ. Cependant le Ciel ne lui ôta point le mérite du sacrifice. Dans chaque instant du reste de ses jours, il ressentit la privation de sa main, non-seulement par les incommodités qu'elle lui occasionait, mais encore par les douleurs vives et continuelles que le bras amputé lui fit souffrir. Cette infirmité, jointe à beaucoup d'autres moins graves, le rendant incapable de rester dans une société dont le travail des mains faisait la principale occupation, il consulta le Seigneur et connut sa volonté par la voie de son évêque et celle de son confesseur, qui l'un et l'autre décidèrent qu'il devait se consacrer à l'instruction des enfans du peuple à Aubagne, ainsi qu'au soulagement des pauvres.

Le vénérable de Belsunce, après lui avoir donné sa bénédiction et les pouvoirs nécessaires pour remplir sa nouvelle mission, se fit un plaisir de régler jusqu'à la forme du vêtement que le frère Bonnet devait porter, et que depuis il porta par obéissance jusqu'au tombeau. C'était une soutanelle de l'étoffe et

de la couleur de l'habit d'un pauvre ermite. Répondant avec une sainte ardeur à l'appel de son divin Maître, dans l'éducation du premier âge, il conduisait ses élèves par l'amour plutôt que par la crainte. La difformité du péché, le témoignage de la conscience formaient le texte de ses réprimandes, dans lesquelles il observait quatre règles : La première, de ne reprendre le coupable que lorsqu'il était lui-même dans un calme parfait ; la seconde, de consulter Dieu ; la troisième, de prier pour le succès de la pénitence imposée ; la quatrième, enfin, d'user des moyens les plus doux, et de n'agir qu'en vue de la gloire de Dieu et de l'intérêt du prochain.

Extrêmement austère pour lui-même, il était loin d'interdire à ses élèves des plaisirs innocens ; il cherchait au contraire à exciter leur gaîté, soit en partageant leurs jeux, soit en leur racontant des traits d'histoire agréables ou intéressans, soit enfin en établissant parmi eux l'usage de chanter des cantiques. Au moindre signal de sa part, cette bruyante jeunesse rentrait dans l'ordre, et le silence le plus profond était observé. Il s'attachait surtout à insinuer dans l'esprit et le cœur de ces enfans, des sentimens de fraternité et de

tendresse mutuelle. « Les mystères de la re-
» ligion, leur disait - il, ne nous prêchent
» que la concorde; Dieu est un, et la trinité
» réside dans son unité; s'il s'est incarné,
» ç'a été pour réunir ce qui était le plus sé-
» paré; s'il est mort, c'est en priant pour ses
» bourreaux; s'il se donne journellement à
» nous dans la communion, c'est pour nous
» identifier avec lui. Le paradis n'est para-
» dis que parce que c'est l'absence de la paix
» qui met l'enfer dans les familles et dans les
» villes divisées. Tout état divisé sera détruit,
» suivant le langage de la vérité même. »
Avec ces principes si fidèlement suivis par l'homme de Dieu, faut-il s'étonner qu'il cherchât constamment à rétablir la paix parmi les esprits divisés, et que, pour réussir dans cette mission charitable, il recourût, selon le besoin, à d'ingénieux expédiens? — Un mari difficile se plaignait à lui de l'humeur acariâtre de son épouse : Bonnet tenait une hache à la main, et lui demanda s'il serait en état d'affiler du bois avec le noyau de l'instrument. Vous moquez-vous de moi? répond l'autre. Eh bien! voyez donc, reprend le pieux arbitre, qu'il y a en tout un bon et un mauvais côté, une manière sûre et une ma-

nière infructueuse de poursuivre ce que l'on désire. C'est-à-dire, que le consultant, au lieu de réprimander à temps et à contretemps, devait choisir les momens favorables pour corriger avec douceur et patience l'humeur revêche d'une épouse qu'il ne savait pas ménager. Cette doctrine, sans cesse répétée, et toujours sous de nouvelles formes, ne pouvait manquer de faire une vive impression sur ces jeunes cœurs. Il aimait à tenir sous les yeux de ses élèves des agneaux apprivoisés, afin de leur faire comprendre, par la vue de ces dociles animaux, avec quel empressement nous devons obéir au souverain Pasteur, et quel est le caractère de douceur nécessaire à ses brebis. Un jour, voulant leur donner tout à la fois une leçon de justice et de bonté, il dérangea devant eux une fourmilière, et ensuite se hâta de restituer aux insectes désolés les provisions de leur industrie. L'envie, ce poison si subtil de la charité, n'entra jamais dans le cœur de cet homme de bien; il n'existait aucune bonne qualité dans la personne de ses frères, qu'il n'affectionnât autant que s'il l'eût découverte dans son propre fonds, à laquelle il n'applaudît, qu'il ne soutînt de ses prières, et qu'il

n'eût voulu accroître par son anéantissement; pourvu que Jésus-Christ fût annoncé, et le prochain soulagé, peu lui importait que ce fût par Céphas ou par Apollon lui-même, ou par un autre.

Ne pouvant, malgré ses généreux efforts, suffire aux besoins de l'instruction publique à Aubagne, il entretint de ses faibles moyens un particulier qui se dévoua à cette bonne œuvre. Ce fut à son zèle que les habitans du même lieu durent une congrégation dédiée à la sainte Vierge, et dont le but était de soustraire les jeunes gens aux dangers de la dissipation, pendant les jours de fête, après les offices publics. Monsieur de Belsunce l'en nomma directeur perpétuel, et cet institut, qui subsistait long-temps après lui, produisit des fruits précieux. On vit Aubagne se renouveler dans la piété et retracer la ferveur des premiers âges de l'Eglise. Une déférence mutuelle, cimentée par l'union la plus intime, animait chacun des membres de la nouvelle société : le plus humble des frères devenait supérieur ; le plus fervent, maître des novices ; le plus actif, sacristain ; le plus charitable, trésorier. On n'y connaissait d'autre règle que l'établissement du royaume de

Dieu dans tous les cœurs, et le triomphe de la Mère du saint amour.

Le pieux solitaire ne négligeait rien pour inspirer à ses élèves la dévotion si tendre dont il était lui-même pénétré envers Marie. Il avait pratiqué dans son humble domicile un petit oratoire qui lui était dédié. Du linge d'une extrême blancheur, des fleurs renouvelées chaque jour, formaient tout l'ornement de l'autel sur lequel était placée une statue de la Mère de Dieu; une lampe y brûlait tous les samedis en son honneur; souvent seul, quelquefois accompagné de ses disciples, il y venait rendre hommage à la Reine des anges, à la tendre Mère des hommes; mais ce zèle ardent pour son service éclatait surtout dans les exercices publics de la congrégation. Sa piété s'y faisait remarquer d'une manière étonnante. L'auteur des mémoires dont nous présentons le précis nous dit : il nous semble le voir présider à tout et tout diriger. Chantait-on trop précipitamment ou avec trop de lenteur, il faisait recommencer les psaumes. Sa voix forte et mâle soutenait les deux chœurs, se multipliant ainsi lui-même pour animer la ferveur commune. Son ange gardien, ses patrons étaient

invoqués avec le même empressement. Son respect pour le culte divin se manifestait dans les plus petits détails : il saluait profondément les personnes consacrées à Dieu, renfermait avec respect le livre des Saintes-Ecritures, conservait dans une grande propreté les images et les tableaux de piété, ne s'acquittait de tout acte religieux, comme du signe de la croix, qu'avec un recueillement parfait; en un mot, il se montrait tout dévoué à la vertu, tout à Dieu dans les plus grandes choses, comme dans celles de la moindre importance. Jamais il ne se permit d'entendre la parole de Dieu, autrement que debout. Son indignation éclatait même, à son insçu, toutes les fois qu'il voyait profaner la sainteté des églises par de vains discours ou par des parures contraires à la modestie chrétienne. Ces saints lieux, parfaitement nommés le paradis du juste sur la terre, étaient si chers à sa piété, qu'il fit construire à ses propres frais et décorer une chapelle publique assez vaste pour contenir quatre cents personnes. Il ne se montra jamais plus sévère envers ses élèves que lorsqu'ils s'étaient absentés du catéchisme, ou qu'ils ne s'y étaient pas décemment comportés. Avec

quel tremblement religieux ne recevait-il pas, tous les dimanches et les jours de principale dévotion, le pain eucharistique! Anéanti dans le temple de Dieu, où il était toujours à genoux comme les chérubins devant l'arche, ni la foule qui le pressait, ni les incommodités de quelque nature qu'elles fussent, ne pouvaient ébranler l'immobilité de son attitude. Sa contenance était la même dans les prières domestiques; si quelqu'un venait le visiter alors, il le priait, sans détourner la tête, de s'asseoir et de l'attendre.

Sa mortification continuelle égalait celle des plus fervens anachorètes. Il ne dormait ordinairement que quatre à cinq heures; souvent même il passait la nuit à prier, et pendant vingt ans, il n'eut pour lit qu'un peu de paille étendue sur la terre. Il coucha fort long-temps d'une manière beaucoup plus dure encore, et qu'il est prudent de ne pas désigner ici. Dans sa chambre, il était presque toujours debout ou à genoux. Pendant cinquante années, il ne s'est pas chauffé; parvenu à la vieillesse, il ne s'approchait que très-rarement du feu, disant agréablement, que pour trembler comme pour pleurer, l'homme n'avait pas besoin d'apprentissage.

Faut-il achever ce tableau d'un genre de vie que l'on doit admirer sans doute, mais qu'il serait indiscret et dangereux de vouloir imiter ? Dans les grandes chaleurs, il se surchargeait de vêtemens, et demeurait quelquefois sans boire jusqu'au soir ; l'hiver, au contraire, il travaillait nu-pieds et tête nue, se roulait dans la neige et choisissait les nuits les plus froides pour demeurer dehors, et presque sans vêtemens, les bras en croix pendant plusieurs heures de suite. Il passait le vendredi-saint tout entier sous une haire ou sur des épines, et gardait un silence absolu. Lorsque ses amis lui conseillaient de modérer ces excessives austérités, il répondait : « Je ne vous renvoie point aux vies des saints, vous les trouveriez outrées ; mais lisez les psaumes de David, et décidez si je ne suis pas encore bien éloigné de ce que faisait ce roi pénitent. » La plus grande des grâces, disait-il, c'est l'amour des croix ; c'est une perle sans prix. Un cœur immortifié est un champ de blé sans engrais. « Il y a nécessité de souffrir, ajoutait-il, mais une grande, une absolue nécessité de souffrir. C'est l'unique nécessaire. Quand les chrétiens en seront-ils convaincus d'une foi pratique ? Contenter la na-

ture, c'est contenter un enfant ; plus on lui donne, plus il désire. Agissons avec notre corps comme avec une bête. Un cavalier qui porterait son cheval, serait l'image de celui qui laisse opprimer la raison par les sens ; il faut arrêter la nature empressée, et quand elle recule, il faut la faire avancer. Plus on est habile à souffrir, plus on a de paix. Les répugnances de la nature sont essentielles à la vertu. » Il en faut convenir, si ces maximes sont parfaites en elles-mêmes, le serviteur de Dieu, si sage et si mesuré pour les autres, ne le fut point assez sur cet article, et traita son corps avec trop de rigueur, se faisant une indiscrète application de ces beaux principes sur l'amour et la pratique des croix ; mais puisque cette partie de sa vie n'est point imitable, quel avantage y a-t-il pour nos lecteurs qu'elle leur soit connue? Cette peinture instructive leur fera connaître à quel point le disciple de Jésus-Christ peut s'élever au-dessus de lui-même, étouffer le cri de ses besoins, réprimer, anéantir en quelque sorte ses désirs sensuels : en comparant à ce crucifiement continuel leur lâche sensualité, beaucoup éprouveront une confusion salutaire, se feront une juste idée

de la mortification chrétienne ; et sans entrer dans des voies extraordinaires auxquelles ils ne sont point appelés, du moins ils s'accoutumeront à marcher dans les voies communes d'une manière non commune, et à prendre ainsi leur part du calice de l'adorable Sauveur.

Bonnet s'était habitué dès sa jeunesse à une extrême tempérance dans le boire et dans le manger, et n'eut jamais à se reprocher le plus petit acte de sensualité. Depuis qu'il eut embrassé les voies de la perfection, il s'abstint de l'usage de la viande, et ne prenait qu'une mesure peu considérable de pain, encore cette mesure qu'il s'était fixée était souvent fort diminuée par des aumônes. Des racines délaissées dans les champs, des légumes avec la cosse, des courges avec la graine, des choux avec le pied, des navets non préparés, des amandes extraites de noyaux de pêches, tels étaient les ingrédiens qui composaient la soupe dont il faisait sa principale nourriture. Ce potage, assaisonné d'un peu de sel ou de quelques gouttes de mauvaise huile, était exposé en plein air. L'eau en était renouvelée tous les jours. Le goût, la vue et l'odorat trouvaient également à se mortifier

dans ce mets, dont les animaux domestiques refusaient parfois de manger. A force de privations le pénitent volontaire en était venu au point de subjuguer la faim, et d'ignorer jusqu'à la saveur des alimens. Avant les affectueuses mais trop justes réprimandes qu'il reçut de ses supérieurs, et particulièrement de son évêque, ses jeûnes avaient été excessifs; depuis, dans les jeûnes d'obligation, il se permettait un repas vers le soir, et deux les jours où il jeûnait par dévotion. Mais ces repas étaient d'une extrême frugalité, et on pouvait plutôt les considérer comme une mortification nouvelle, que comme un adoucissement. Toute liqueur était bannie de sa table; l'eau dont il faisait usage était celle qu'il allait recueillir dans les fossés. « Observez, disait-il quelquefois, que la nature ne nous offre point de poisson sans arêtes, de viande sans os et de fruit sans écorce ou sans pépins, comme pour nous enseigner que toute nourriture doit être assaisonnée de mortification. » On l'a vu se refuser jusqu'à l'innocente satisfaction de parcourir certains ouvrages de piété dont il avait ardemment souhaité la possession.

Il veillait avec tant de soin sur ses paro-

les, que ceux qui l'ont fréquenté ne se rappellent pas lui en avoir entendu dire une seule oiseuse, encore moins une contraire à la charité. « Vous me faites toujours trop parler, disait-il à ses prosélytes ; jamais grand parleur n'a été grandement intérieur. » Cette persuasion, jointe à la crainte d'entendre maltraiter le prochain, lui faisait fuir les longues conversations et redoublait son amour pour la solitude. « On me plaît en venant me voir, disait-il, comme on plaît à un chasseur chez qui l'on arrive quand le gibier va passer. » Et cependant il ne manquait jamais de répondre d'une manière ingénieuse et riante aux questions qu'on lui adressait. « Comment ! disait-il, nous demandons des miracles, et à chaque jour nous en foulons aux pieds....... Qu'un papillon se brûle à la lueur d'un flambeau, je le conçois ; mais qu'un chrétien divinement éclairé sur la malignité du monde cherche sa mort dans le monde, je ne le concevrai jamais. Quel changement d'idées à l'heure de la mort ! » Le crucifix, ce livre si sublime pour qui sait l'entendre, ne le quittait point ; une tête de mort était fixée au pied de sa couche. On lui racontait un jour une affaire fâcheuse, dans laquelle l'opinion pu-

blique compromettait une personne consacrée à Dieu. « Ah ! s'écria-t-il, que dites-vous là ? Ne croyez pas si légèrement ; l'innocence se fera connaître. Je vous assure que, si mon confesseur mourait demain, je choisirais, pour le remplacer, l'homme que l'on suspecte. » Consulté, dans une occasion semblable, sur la conduite qu'il fallait tenir en conséquence d'un mauvais bruit, il demande d'abord au nouvelliste indiscret, s'il avait eu la précaution de prier le Seigneur en faveur de l'accusé. Sur sa réponse négative, il le fit mettre à genoux avec lui, et y demeura si long-temps, que cédant à la fatigue, celui-ci se retira sans être satisfait, et cependant avec l'instruction profonde qui résultait de cette prière et de ce silence.

Comment le saint homme aurait-il pensé désavantageusement des autres? L'idée du mal n'était point en lui. Un braconnier sauvage occupait depuis longues années une partie de sa maison, asile de tous les malheureux. Ce méchant ne lui en payait pas la location : il devint tout-à-coup aveugle et perclus. Son naturel repoussant s'aigrit encore davantage et le rendit insupportable ; mais, tandis que son charitable hôte pouvait le ban-

nir justement, il se crut chrétiennement obligé d'en prendre les plus grands soins. Aidé de secours étrangers et qui ne lui manquaient point au besoin, ce nouveau samaritain logea, nourrit et servit gratuitement cet importun malade. Cette conduite du bon Marc-Antoine Bonnet ne décèle-t-elle pas à la fois deux vertus, et son inépuisable charité pour ses frères, et son tendre abandon à la Providence? Ce mot *ayes confiance*, adressé à l'homme souffrant, était presque toujours l'annonce d'un secours inattendu. « Nous ne laissons pas assez faire à Dieu, disait-il souvent; n'est-il pas notre père? Quand une mère feint de jeter son enfant par la fenêtre, n'est-ce pas alors qu'elle le retient plus fortement que jamais? Quand Dieu ne semble pas nous écouter, c'est afin que nous criions plus fort. Importunons celui qu'on n'importune jamais. Voulons-nous obtenir des grâces nouvelles, remercions le Seigneur des grâces passées. On prie long-temps pour obtenir la paix, et dans un instant, avec un *Te Deum*, on se croit acquitté. Il faut que la reconnaissance dure autant que les suites du bienfait. On se plaint de ce qu'on n'avance pas dans la piété. En prend-on les moyens, qui sont la dé-

fiance de soi-même et la confiance en Dieu? Depuis cinquante ans je bataille : si j'en vivais quatre-vingts, je me trouverais toujours plus pauvre devant Dieu, et cependant, quand il lui plaît de me consoler, tout l'enfer serait incapable de me faire trembler. » Ainsi, autant il s'attristait de l'iniquité, autant il se montrait en même temps susceptible de cette joie pure qui est inséparable de la vertu et de la vérité. Naturellement enclin à la gaîté, il se faisait remarquer par la vivacité de ses reparties et la justesse de ses discours. Il aimait la poésie et faisait même de petits vers sur des objets de piété. Qui pourrait croire, sans les preuves qui justifient l'assertion, jusqu'à quel point il porta la charité? L'argent qu'il recevait était placé à terre, comme de la boue, jusqu'au moment de la distribution, qui ne tardait guères, cherchant à s'en débarrasser comme d'un ennemi domestique.

Quand un voisin venait lui demander à emprunter du charbon, de l'huile, du sel : « C'est le bon Dieu qui me l'a donné pour vous comme pour moi, lui disait-il ; prenez et gardez-vous de rendre ; aimons seulement ce Dieu si bon. »

Blessés de sa pauvreté toute volontaire

qu'elle était, ses parens lui firent passer, à plusieurs reprises, des rideaux, du linge, une redingote; dans peu de jours tout était distribué. A l'entrée de l'hiver, des personnes pieuses lui envoyaient régulièrement une couverture pour son lit. Le plus pauvre habitant du voisinage recevait aussitôt ce don, et le pieux solitaire, malade et infirme, n'avait que ses haillons pour se défendre des rigueurs du froid. Bonnet étendait l'esprit de détachement jusqu'aux objets de dévotion qu'il po sédait : dom Raphael, secrétaire du procureur-général de l'ordre des Chartreux, à Rome, lui avait envoyé en présent un crucifix magnifique, qu'il se plaisait à faire admirer aux personnes qui le visitaient. Quelqu'un ayant fortement insisté sur la beauté de ce crucifix : « Je pense que vous le désirez, et le voilà, » dit le frère Bonnet; « je vous le donne d'aussi bon cœur que je l'ai reçu; » et il fallut l'accepter.

Il ne pouvait supporter l'amour désordonné des richesses, ni une prévoyance trop inquiète dans les personnes qu'il affectionnait : « Les richesses, disait-il, sont plutôt une punition qu'une faveur du Ciel; on n'engraisse, ajoutait-il en plaisantant, que les poules

qu'on veut tuer : le grand privilége de la vie consiste à n'être pas esclave de biens périssables : qu'on soit lié d'une chaîne d'or ou d'une chaîne de fer, le servage est le même, dit saint Jean-de-la-Croix. »

Un de ses amis avait secrètement enterré un louis dans son champ, et réservait ce petit trésor. Bonnet perce le mystère, exige que l'on rompe cette attache, que le louis soit déterré et exposé, dans l'attente d'une bonne action : elle ne tarda pas à se présenter ; une malheureuse famille fut secourue : il aurait voulu répandre autour de lui l'esprit de charité qui l'enflammait. La vue d'un pauvre le faisait tressaillir. Quelle différence entre l'austère frère Bonnet envers lui-même, et le bon frère Bonnet envers les autres ! Toujours affamé dans les membres de Jésus-Christ souffrant, il leur réservait ce qu'il pouvait se procurer de meilleur ; il donnait à tous du pain et une soupe parfaitement assaisonnée, la fleur des légumes, les plus beaux fruits ; les présens qu'on lui envoyait et qu'il n'osait refuser leur étaient consacrés. En divers temps, il fournit plus de 400 francs à une famille de son voisinage, et dont un des membres fut assez bas, assez dénaturé pour, d'insultes en

insultes, en venir un jour jusqu'à lapider son bienfaiteur. La fille du beau-père qui l'avait tant maltraité pendant son enfance, avait, par cette raison même, plus de droits encore à sa charité; aussi en reçut-elle une dot qui lui procura l'avantage de s'établir convenablement. Malgré ce dénûment absolu dans lequel il se plaisait de vivre, que d'œuvres charitables n'a-t-il point faites, quoique plusieurs indigens aient maltraité et battu ce tendre protecteur! Une pauvre veuve se présente à la porte de sa cabane, il n'a d'autre monnaie qu'un écu, il le lui offre, et l'infortunée le refusant, parce qu'elle ne mérite pas dit-elle, une aumône aussi considérable: « Oh! pour le coup, s'écric Bonnet, l'argent est donc bien dangereux ou bien méprisable! Les mendians n'en veulent que ce qu'il leur en faut. » Dans son honorable détresse, mille dons ont été dérobés à son humilité. Il donne 100 francs à un jeune homme pour lui procurer un état solide, 60 francs pour l'établissement d'une pauvre fille, trois louis à un artisan pour lui procurer l'entrée d'un atelier, quatre louis à une famille divisée, pour terminer une affaire difficile. Son humble demeure était non-seulement pour le jour, mais

encore pour la nuit, l'hospice d'indigens sans asile et sans pain. Mais quelle haute et continuelle prudence éclairait sa conduite dans le service des pauvres! Il offrait de l'ouvrage à ceux qui pouvaient travailler, et discontinuait les aumônes envers les paresseux. Un jour, il reprochait à un mendiant qu'il avait volé une nappe dans une église : le voleur nie, tombe malade le même jour, et, nouvel Ananie, meurt dans la nuit à l'hôpital, où la nappe fut trouvée parmi ses effets. Dans Bonnet, l'aumône spirituelle précédait toujours, ou du moins accompagnait la corporelle. La prière, le catéchisme, l'exhortation à fréquenter les sacremens, faisaient partie des dons de sa charité. Eh! dira-t-on sans doute, où ce pauvre solitaire puisait-il les moyens de faire ces abondantes aumônes? Nous répondrons : dans ses continuelles privations, dans son travail, dans son insouciance sur les besoins de l'avenir, et dans sa parfaite confiance en Dieu. « On est riche, disait-il, quand on se contente du nécessaire, et le nécessaire est si peu de chose! Si, au contraire, ce qui suffit en effet ne nous suffit jamais, si le jeu, le luxe, sont nos trésoriers, nous vivrons dans la mendicité. » — « La

vertu est économe, ajoutait-il, pour devenir prodigue : eh ! que ne gagne-t-on pas en donnant à Dieu ? »

Que de haines vaincues ! que d'ennemis réconciliés par son zèle et son ineffable douceur ! Deux frères avaient ensemble un différend : le plus jeune va consulter Bonnet ; du plus loin que celui-ci le voit venir, il lui présente une olive et lui dit en l'abordant : Il y a dans cette olive une huile bien douce ; mais, si vous la goûtez maintenant, vous la trouverez très-amère. C'est ainsi que nous avons raison dans certaines contestations ; mais pour que cette raison se fasse sentir dans son amabilité, il faut la séparer du marc des passions. Le jeune homme fut calmé par cette moralité.

Une femme, d'ailleurs religieuse, portait une haine très-vive à une autre femme de son voisinage, animée contre elle du même ressentiment : l'ange de paix exigea de la première qu'au moins, et pour l'amour de Jésus-Christ, elle n'évitât pas la rencontre de son ennemie, lui promettant que Dieu aurait pitié d'elle, en récompense de ce faible sacrifice : l'occasion se présente, l'exhortation avait produit son effet. La femme hai-

neuse veut tenir sa parole ; la violence qu'elle exerce sur elle-même lui occasione une sorte de faiblesse : l'autre est forcée de lui donner du secours et de la relever ; elle s'émeut en la secourant, l'émotion devient réciproque, et toutes les deux, en se réconciliant parfaitement, attribuèrent aux prières de Bonnet les circonstances comme miraculeuses de leur réunion.

Jamais il n'abordait et ne quittait personne sans proférer les paroles du salut évangélique : *La paix soit avec vous.* Désolé de l'affluence de ceux qui venaient le consulter, ou s'édifier dans sa retraite, il mit plusieurs fois en pratique les moyens que les saints ont employés dans une position semblable, pour s'attirer le mépris des hommes ; il appela à son secours une sorte de singularité et l'affectation du ridicule ; alors ceux qui le visitaient par indiscrète ou vaine curiosité, ne voyaient en lui qu'un homme rempli d'originalité, et n'attribuaient qu'au simple hasard les maximes admirables qui lui échappaient. On lui demandait un jour ce que c'était que l'amour-propre ; il répondit : « Eh ! qui ne le connaît point ? ou plutôt qui le connaît bien ? On ose douter si un démon rôde sans cesse

autour de nous : celui-là est en nous jusqu'au dernier soupir de la vie. »

« Qu'est-ce que la force de l'homme, disait-il ? un morceau de pain la répare ; un rien l'épuise ; une poutre inanimée soutient un édifice pendant plusieurs siècles, et l'homme ne peut rester debout sans une restauration continuelle. O mon Dieu ! mon tout, mon Roi, que vous êtes grand dans moi !... quand vous me laissez seul, je suis comme une lampe sans huile.

» Croire à un Dieu anéanti et aimer tant les vanités, cela fait horreur. Que de leçons données par la nature pour nous faire chérlr l'humilité ! C'est aux sommités les plus élevées que frappe le tonnerre ; c'est d'un fumier rebuté que naissent les fleurs, le pain, les fruits délicats et les herbes nourrissantes.

» La vraie humilité, ajoutait-il, est une grâce ; elle ne s'acquiert pas, c'est Dieu qui la donne, et celui qui la possède ne la connaît presque pas. » C'était aux enfans surtout qu'il répétait sans cesse : « Il n'y a de grand que Dieu qui est votre père ; tout le reste n'est rien. On ne doit craindre, on ne doit aimer que Dieu. C'est de Dieu seul qu'il faut rechercher l'estime et le bon esprit. »

La pureté du pieux Bonnet égalait ses autres vertus ; il semblait avoir fait un pacte avec ses yeux pour s'interdire non-seulement la vue des objets dangereux, mais celle même des objets les plus innocens. Jamais il ne fit un pas pour contenter sa curiosité, soit dans les fêtes publiques, soit dans des circonstances particulières. « Ne voyez rien, mais absolument rien, disait-il aux justes tentés contre la plus délicate de toutes les vertus ; ne voyez rien, et vous sortirez vainqueurs de tous vos combats. »

Nous serions heureux d'avoir pu donner jusqu'ici des notions justes d'une vie où tout paraissait commun en apparence, mais où tout s'ennoblissait par les vues sublimes qui conduisaient l'humble serviteur du Tout-Puissant. Cependant nous ne le connaissons point encore assez ; et pour pénétrer jusqu'au fond d'un cœur si généreux dans ses sacrifices, il faut en surprendre le mérite, en deviner la récompense, dans beaucoup de paroles sentencieuses qui lui échappaient, dans des avis si sages, et qu'il donnait, sans aucun apprêt, à des personnes de toute condition, même à des vieillards consommés, même à des prêtres savans qui recouraient à ses con-

seils; enfin dans des actions qui, amenées, ce semble, par les circonstances, n'en décelaient pas moins la beauté de son ame : suivons-le encore, et comme au hasard, dans le cours de sa longue carrière ; l'ardent désir de concourir à la gloire de Dieu, le mépris constant du suffrage des hommes, étaient comme le principe qui le faisait agir en tout.

Un prêtre lui demandait un jour quelle était, à son avis, la meilleure manière de prêcher. Le prédicateur qui fait le plus de fruit, répondit le nouveau maître en Israël, c'est celui qui vit le plus exemplairement ; bien dire, est de la nature ; bien faire, est l'œuvre de la grâce.

Afin d'inspirer à ses amis un profond éloignement des vanités du monde et de tout ce qui peut produire l'envie dans le cœur humain, il profitait de la mort d'un seigneur ou d'un homme opulent pour les conduire sur sa tombe ; là, il provoquait et faisait avec eux les réflexions suivantes : « Que sont devenus ce crédit, cette autorité, ces distinctions dont nous avons été naguère les témoins étonnés ? Il ne reste de tout cela que ce peu de terre qui est sous nos pieds. Voilà le fond et la réalité de la figure du monde, comme

de tout ce qu'il contient : le monde n'est rien qu'un sujet d'opposition à la félicité des hommes, pour peu qu'ils s'y attachent. » Comme on lui annonçait la mort d'un prince, « la vie la plus illustre, répondit-il, n'est qu'une toile d'araignée que la mort ne tarde pas à balayer. » A l'occasion de la naissance d'un dauphin : « Ne vous y trompez pas, disait-il à ses humbles auditeurs, celui-là est bien malheureux qui naît pour porter une couronne. Vous serez plus fortunés, si vous profitez des avantages de votre état : on rend trop pesante la couronne des rois, les diamans en sont les soucis ; mais combien celle de Jésus-Christ est aimable ! les épines en sont des sources de plaisir. »

Quelle foule de réflexions aussi simples que belles et grandes, la folie de la croix n'inspirait-elle pas à ce nouveau sage ! « Les rois, disait l'humble solitaire à la vue de son champ, paraissent puissans, parce qu'ils peuvent ôter la vie aux autres ; mais ils sont bien faibles, puisqu'ils ne sauraient se donner à eux-mêmes un jour de vie. — Ils tiennent des forçats aux galères, et ne peuvent se délivrer de la moindre infirmité. — Les hommes deviennent inférieurs à eux-mêmes en voulant

paraître supérieurs à ce qu'ils sont. — Voyez ce soleil, ce bel astre ; il nous faut à nous tant de préparatifs et tant de bois pour allumer une fournaise et pour l'entretenir un peu de temps : qu'est-ce qui entretient si régulièrement ce feu immense qui roule sur nos têtes? On court aux théâtres : où la curiosité trouvera-t-elle un spectacle si beau, si varié que les décorations offertes par le lever et le coucher du soleil ? »

Entouré de ses meilleurs amis, les simples habitans des campagnes, il profitait de chaque objet sensible pour les porter à Dieu. — « Où ont donc passé ces nuages ?..... D'où vient ce vent qui souffle si rigoureusement ? Qui fait produire un si beau fruit à cet arbre ?...... Qui change l'herbe en lait dans le sein de l'animal ? » Que de biens cet homme simple comme les champs qui l'avaient vu naître, et comme la chaumière qu'il habitait, réussissait cependant à faire, surtout auprès de la jeunesse, dont l'ame s'ouvrait ainsi à mille instructions solides, et peu à peu au goût et à l'amour de la vérité ! Loin de désirer le sort de ceux qui lui étaient supérieurs, il découvrait toujours davantage que c'est dans la carrière de la pauvreté et de la dépendan-

ce qu'on recueille les pierres précieuses dont s'enrichit la couronne des chrétiens; que c'est dans cette vie obscure et cachée que se forme et se perfectionne cette ressemblance indispensable au salut avec le Chef des prédestinés : là, et là seulement il avait placé le centre de ses actions, le trône de sa gloire et toutes ses délices. Ah ! que pouvait envier ici-bas l'être assez heureux pour avoir atteint le véritable principe de toute grandeur ? Il aurait souhaité n'être jamais vu de personne ; toujours caché dans la face du Seigneur, la charité seule le produisait au-dehors : combien lui devenaient pénibles les rapports où la Providence le mettait avec d'éminens personnages ! Son cœur n'était jamais plus content que lorsqu'il se trouvait environné de personnes méprisables selon le monde. Une femme de qualité lui fit une offre illimitée d'argent, pour qu'il le distribuât dans le sein des malheureux : il fit répondre à cette dame, que l'aumône directement émanée, et d'une manière publique, de la part des grands du monde ou de celle des premiers pasteurs, serait beaucoup plus méritoire.

Un figuier de son champ faisait, par sa fécondité prodigieuse, l'admiration des voisins

et des paysans ; il l'arracha pour détourner l'attention que l'on portait sur le propriétaire, comme honoré d'une bénédiction particulière. Déjà nous avons cité plusieurs traits de l'humilité du saint homme ; c'est encore par épanchement d'amour pour cette vertu qu'il disait : « Voyez ces arbres fruitiers, ces épis de blé, plus ils se courbent vers la terre, plus ils prouvent leur fécondité. — Un homme considérable se croirait dégradé qu'on le comparât à un mendiant, et Dieu s'est laissé comparer à deux voleurs. — La vraie humilité est une grâce : on dirait qu'elle ne s'acquiert pas, que c'est Dieu qui la donne : celui qui la possède ne la connaît presque point. On a cependant, pour attirer à soi cette faveur du Ciel, quelques moyens excellens qui sont à notre disposition. La trop grande propreté est l'étendard de l'orgueil ; la négligence dans les vêtemens, le signe de l'humilité. L'élégance dans les dévots est une indévotion grossière. » Il aimait à répéter aux enfans : « Non, il n'y a de grand que Dieu qui est votre père ; tout le reste n'est rien : on ne doit craindre, on ne doit aimer que Dieu : c est de Dieu seul qu'il faut rechercher l'estime et le bon plaisir »

Quand son cœur s'ouvrait à un épanchement de la confiance, des exclamations comme involontaires interrompaient quelquefois ses discours. — O Dieu ! ô mon Dieu ! s'écriait-il d'une voix forte et pleine de sentiment, en frappant sur une table. Cette action, suivie d'un profond silence, produisait sur la jeunesse qui l'entendait l'impression la plus vive et la plus salutaire. Lui faisiez-vous l'aveu que le respect humain vous dominait au point de vous déterminer à suspendre ou même à abandonner une bonne œuvre ? « Eh quoi ! vous disait-il, si vous passiez devant une chiourme de galériens qui vous railleraient parce que vous seriez sans chaînes, rougiriez-vous de leurs ris insensés ? Si une troupe d'hommes contrefaits se moquait de ce que vous ne leur ressemblez pas, en seriez-vous donc ému ? Il faut savoir ramasser des trésors dans les rues. Ne vous enflez jamais, et partout vous trouverez place ; mais que votre vaine complaisance vous fasse devenir comme un ballon, vous serez chassé de tous les lieux. »

Ce fut par choix et par vertu qu'il voulut être pauvre et couvert d'abjections ; il se dévoua de préférence au service des indigens,

parce qu'il désirait se rassasier de dégoûts et d'opprobres, et qu'il voulait étancher la soif que Jésus - Christ conserve encore dans ses membres souffrans. Lorsqu'il rencontrait de ces bons infortunés qui se montraient convaincus du prix et de la gloire de leur état, il se serait volontiers prosterné devant eux, et comme abîmé dans un respect profond pour les vues sublimes qui les éclairaient. — « Pour me couvrir de confusion, disait-il, Dieu m'envoie de temps en temps une bonne vieille de quatre-vingts ans, qui presque toute sa vie n'a mangé que du pain. » Comme il était aussi soutenu de ces exemples ! L'ameublement de sa cabane consistait en deux bancs, une table, un escabeau, quelques mauvaises chaises, un lit, une simple corbeille. S'il y avait moins dans l'étable de Bethléhem, il y avait peu de choses de plus dans l'atelier de Nazareth.

On trouve dans la vie des hommes de bien certains traits extraordinaires qu'on ne saurait condamner, quoiqu'ils occasionent de l'étonnement : qui sait si Dieu ne permet pas ces sortes d'exaltations de zèle pour comprimer l'essor du méchant, ou pour éprouver, ou pour humilier son fidèle serviteur ? Le

pieux anachorète dont nous écrivons la vie s'est montré rempli de cette noble vertu qui fait les juges intègres, les bons magistrats les pieux chefs de famille, les dignes ouvriers évangéliques, les parfaits pénitens. — Un prêtre passionné pour le jeu, et qui osait s'y livrer dans des lieux publics où il ne trouvait qu'une société criminelle et dangereuse, fut rappelé par le courageux et pieux Bonnet aux bienséances de sa profession. Le coupable ne répondit d'abord à l'avertissement charitable que par un violent emportement accompagné de menaces. Mais bientôt, comme s'il eût montré le dernier accès de sa frénésie, il ne tarda pas d'ouvrir les yeux, d'aller pleurer aux pieds du nouvel Ananie et de lui vouer, pour le reste de ses jours, la vénération la plus profonde. Un jour les magistrats du lieu s'entretenaient à haute voix d'affaires temporelles dans la maison de Dieu : Bonnet s'approche d'eux et les prie d'observer que le saint Sacrement est exposé. Peu de jours après, le plus considérable de ces juges fait une politesse marquante au pieux moniteur et lui dit : c'est pour vous remercier du vrai service que vous m'avez dernièrement rendu. — De jeunes impies insultaient publique-

ment au Saint des saints dans son temple : Bonnet se livre à une vive indignation, et est poursuivi, au sortir de l'église, à coups de pierre par l'un d'entr'eux : alors le serviteur de Dieu l'attend à genoux et les bras en croix comme un second Etienne ; le triomphe de la charité et celui du repentir sont parfaits : le vindicatif reconnaît à l'instant son erreur. — Une jeune personne se montre à lui dans une parure d'élégance choquante ; l'ami des bonnes mœurs la reprend aussitôt sur un pareil maintien. Le directeur de Bonnet lui fait un reproche de cette sévère réprimande, et l'humble pénitent répond avec candeur : « Vous m'obligez de parler, et j'obéis : je proteste devant Dieu que je n'ai pas été libre en ce moment ; est-ce l'ennemi, est-ce l'Esprit de Dieu qui m'a conduit ? je n'en sais rien ; ma raison a disputé sur mon défaut de caractère et de mission ; il lui a été répondu : si le feu prenait dans une maison lorsque le maître serait endormi, si un animal venimeux se laissait voir sur les épaules d'un voisin, le secours du passant ou de l'étranger serait-il illicite ? J'ai résisté de nouveau ; on m'a cité Moïse brisant les tables de la loi, Phinées plongeant à la fois deux cri-

minels dans l'abîme des enfers. J'ai enfin succombé. A l'avenir, je me tiendrai en garde contre l'illusion dans de pareilles circonstances. » Cependant, combien cet homme humble était loin de se prêter à mal juger et à mal parler des autres ! Il n'ignorait pas qu'un œil malade ne voit rien de sain, et que c'est à défaut d'une plus grande pureté, que tant de personnes se font un mérite de censurer le prochain.

Le profond sentiment qu'il concevait de la sainteté de Dieu l'empêchait de se faire grâce sur la faute la plus légère : il avait un jour mangé une olive avec plaisir, il s'abstint tout ce jour d'aucune nourriture. « O mon Dieu ! disait-il, qui pourrait vous contenter, abîme de sainteté ? Vous êtes comme la mer qui reçoit toujours ; vous donnez tout, et vous exigez tout. — Si j'étais prédicateur, je parlerais souvent de la sainteté de Dieu et du compte sévère qu'il demande de ses grâces. » Le germe de ce zèle extérieur qui l'animait était cette affliction que toute iniquité lui causait, ou cette joie pure dont la vérité seule inondait son cœur. Il n'y a que le démon qui doive se réjouir de voir commettre le mal. Qu'aux maux spirituels dont nous sommes

témoins nous n'ayons à opposer que le silence, au moins sachons l'accompagner de gémissemens et de prières qui démontrent sensiblement jusqu'à quel point aime le cœur si vivement pénétré de compassion. Bonnet ne concevait pas d'où venait dans des chrétiens, d'ailleurs irréprochables, cette inconcevable et dure insensibilité pour les scandales publics, pour cette dépravation générale et pour ce monstrueux aveuglement, qui sont comme le cachet de ces jours affreux où nous vivons. « Eh quoi ! disait-il, mais qui produit donc cette fausse paix où chacun vit malgré tant de sujets d'alarmes ? » Pour lui, il versait des larmes amères sur ce fatal oubli des biens éternels et sur l'avenir effrayant qu'il promet. Quelquefois on l'entendait gémir toute la nuit et prononcer, avec l'accent de la plus accablante douleur, le nom de sa patrie. Son amour envers elle, le désir ardent de désarmer le Ciel, le portèrent mille fois à de saintes cruautés sur lui-même, dans une chapelle souterraine de sa congrégation. Dans les temps de honteuses mascarades, il ajoutait encore à ses pénitences accoutumées. Ce généreux Français, pour les iniquités communes, eût voulu suffire seul à la justice divine

c'est à son zèle à solliciter la médiation des ministres sacrés, que l'on a dû la retraite pendant le carnaval et la procession des jours gras, usitées à Aubagne : que ces pieuses pratiques n'aient réussi qu'à suspendre un instant le torrent des forfaits et celui des maux épouvantables qui, depuis, ont inondé la France si malheureuse et si coupable, disons néanmoins : Par ses admirables efforts, quelle gloire le modèle des pauvres n'a-t-il pas acquise devant le Seigneur et devant les hommes !

Un jeune homme rencontre, un matin, le serviteur de Dieu brisant un énorme rocher, à l'instant où l'insensé allait consacrer tout le jour à des divertissemens dangereux. Le soir du même jour il retrouve Bonnet qui lui dit : « Mon fils, j'ai ramassé des pierres, je vais me coucher sans regret : vous avez ramassé des charbons ardens sur votre tête ; un jour, si ce n'est aujourd'hui, vous aurez des remords. »

L'âge, qui trop ordinairement refroidit le zèle au service du Seigneur, ne faisait qu'enflammer davantage ce sentiment dans son ame ; mais, en même temps que son ardeur prenait un nouveau degré d'accroissement,

à mesure qu'il avançait vers son terme, son assiduité au travail, ses délices dans la prière, sa gaîté dans la conversation étaient, au dernier temps de sa vie, telles qu'on les avait vues dans ses plus florissantes années.

Le jour de la Toussaint 1780, après s'être confessé et avoir communié, il passa une grande partie de la journée à l'église, et la termina par un entretien avec l'un de ses amis, sur le bonheur de ceux qui possèdent Dieu dans le Ciel. En le quittant, il lui adressa ces paroles : « La paix, la paix de Dieu soit avec vous : je vous dis ceci pour que vous ne l'oubliiez jamais. » Il passa la journée du lendemain aussi saintement. En retournant pour la dernière fois à sa cabane, ou plutôt, en montant à son Calvaire, il salua, avec l'expression du plus tendre respect, une croix plantée sur le chemin. Il demeura plus d'un quart d'heure au pied de cette croix, il l'embrassa et s'y colla étroitement dans une attitude et avec des gestes qui attirèrent tous les regards. Celui qui avait tant envié le martyre fut exaucé : le 3 novembre au matin, des voisins le trouvèrent assassiné. D'après les dépositions juridiques, recueillies par le procureur-général du parlement d'Aix, il paraît

que deux mendians auxquels il donnait ordinairement l'hospitalité, furent les auteurs de cet horrible forfait, commis dans le dessein de voler le peu que possédait leur constant bienfaiteur; ces monstres s'étaient plu à tracer à coups de bâton une couronne de plaies sur cette tête vénérable. Aussitôt que le bruit de sa mort se fut répandu, ses chers enfans, les congréganistes, se rendirent processionnellement à sa demeure; ils le trouvèrent couché sur le foin, couvert de sang et de blessures : ils le transportèrent d'abord dans la chapelle de la congrégation, où, tout le temps qu'il y fut exposé, le concours des fidèles ne discontinua ni le jour ni la nuit.

L'appareil avec lequel les restes précieux de l'homme de Dieu furent déposés dans le dernier asile, retrace les diverses circonstances de sa vie.

Il était revêtu de son surtout, signe de sa simple et volontaire pauvreté; le livre des offices, placé à ses pieds, marquait l'assiduité de ses prières; une palme à son bras droit exprimait sa virginité; sa main gauche, tenant un crucifix, montrait l'étendard sous lequel il avait toujours marché; sa tête nue, comme il était toujours en la présence de Dieu,

laissait voir ses meurtrissures en forme de diadème. La pompe funèbre ressemblait plutôt à un triomphe qu'à une cérémonie lugubre. Les éloges décernés hautement à ses vertus, de la part des hommes même les moins religieux, couvraient les sanglots des pauvres qu'il avait soulagés. Malgré les efforts de la police, le peuple se précipita sur le saint corps pour en arracher et en déchirer les humbles vêtemens, et en conserver les morceaux qu'il se partagea comme autant de reliques.

« Aubagne, chère patrie, dit ici le pieux auteur des Mémoires que nous avons rédigés, ce récit n'est que pour vous : voilà le protecteur et le modèle que le Ciel nous avait donné dans sa miséricorde; voilà le témoin avec qui nous serons un jour confrontés. Véritable anachorète et bon citoyen, pénitent austère, indulgent et affable ami, unissant le mérite de la vie contemplative au mérite habituel des actes de la charité, il fut comme un médiateur entre Dieu et les hommes : la route qu'il a parcourue nous semble trop rude sans doute ; mais chacun de nous ne pourrait-il pas encore l'imiter en bien des choses, et se faire un devoir sacré de le sui-

vre de loin ? Chers amis, efforçons - nous, par exemple, de nous rappeler sa modestie dans nos prières, ses abstinences dans nos jeûnes, les nobles saillies de son zèle, quand une lâcheté honteuse vient à s'emparer de nous; enfin son amour pour la solitude, dans nos rapports avec le monde. Souvenons-nous de son martyre continuel, lorsque nous serons tentés de nous livrer à la plainte, et de son dernier martyre, quand il faudra mourir. N'oublions pas, surtout, que c'est la charité attirée par la prière, conservée par l'humilité, épanouie par la générosité, qui seule procure à l'homme le suprême bonheur; et ce bonheur n'est autre que Dieu même. »

Qui manet in charitate, in Deo manet, et Deus in eo. 1re Épître de saint Jean, ch. IV, ℣. 16.

Mais quoi ! vertueux Bonnet, n'appartiendrais-tu donc qu'au village qui te vit naître et mourir ? Non, tes vertus, ta sainte vie sont pour tous les enfans de l'épouse comme un riche et commun héritage. Habitans d'Aubagne, nous avons droit de le partager avec vous; mais s'il est pour tous un modèle, ô pauvres ! les tendres amis du Seigneur et les bien-aimés de toute ame sensible et religieu-

se, c'est pour vous surtout que ce trésor nous est confié; c'est vous qui devez l'étudier; c'est vous qui devez retracer ses éminentes vertus dans votre esprit, dans votre cœur et dans l'ensemble de votre conduite. Mais de toutes les qualités qui distinguèrent cet homme de Dieu, j'aime à vous proposer l'exemple de son admirable patience. Sous combien d'aspects n'est-il pas nécessaire de nous armer de cette patience, dans tous les rangs et dans toutes les conditions, et de préférence en celles qui sont le plus éprouvées par une Providence toujours pleine de tendresse, alors même qu'elle se montre sévère! « La patience, dit dans ses *Méditations* l'éloquent évêque de Meaux, est le seul moyen de surmonter les vices et d'épurer les vertus. La patience chrétienne apprend non-seulement à supporter sans murmure, mais encore à se réjouir dans les souffrances que Dieu envoie. Se fonder sur la patience et s'unir à la croix de Jésus-Christ, c'est le moyen de prier en son nom, et c'est par là qu'on obtient tout. Chrétien, ne perds pas courage lorsque le crime et les injustices abondent. Dieu ne permettrait jamais le mal, s'il n'était puissant pour en tirer le bien et un plus grand bien; et,

lorsque l'iniquité abonde le plus, c'est alors qu'il trouve le moyen d'accroître sa gloire. Ne perds pas courage, non plus, quand tu es livré à tes ennemis et aux plus terribles angoisses ; c'est encore de cette source que doit naître ta grande gloire et la grande gloire de Dieu, à laquelle tu dois être plus sensible qu'à la tienne. Chrétiens, membres de Jésus-Christ, apprenez d'où vient la gloire à votre Chef; c'est ainsi qu'elle doit aussi se répandre sur ses membres. *Quand je suis faible*, dit saint Paul, *c'est alors que je suis puissant;* quand je suis méprisé, c'est alors que je dois être glorifié, et glorifié en Dieu : non pas dans les hommes ni dans le monde, qui n'est rien, mais en Dieu, où est la gloire, parce qu'en lui est la vérité.

PRATIQUE.

Dans la pauvre chaumière du serviteur de Dieu, mon esprit et mon cœur remplis du souvenir de ses généreux sacrifices et de ses admirables sentimens, je prends les résolutions suivantes : La première, de ne jamais rougir de l'humble origine de mes parens, et de considérer une condition obscure et

dénuée, plutôt comme un bienfait que comme une épreuve de la divine Providence. La seconde, de ne me croire jamais dispensé, quelque réduite que pût être la mesure de mes faibles moyens, de travailler et de concourir au soulagement de l'infortune. La troisième, de me former à la douce habitude de plaider de tout mon pouvoir, en faveur de l'indigent, auprès des familles aisées ou opulentes. Enfin, la quatrième, de me trouver malheureux au soir d'un jour pendant lequel je n'aurais pas eu le bonheur de recommander mes frères souffrans de la misère, à la compassion miséricordieuse des personnes compatissantes et placées au-dessus du besoin

FIN



VIES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

